JANVIER 1926 MONTREAL, CANADA 7e ANNEE, No. 3

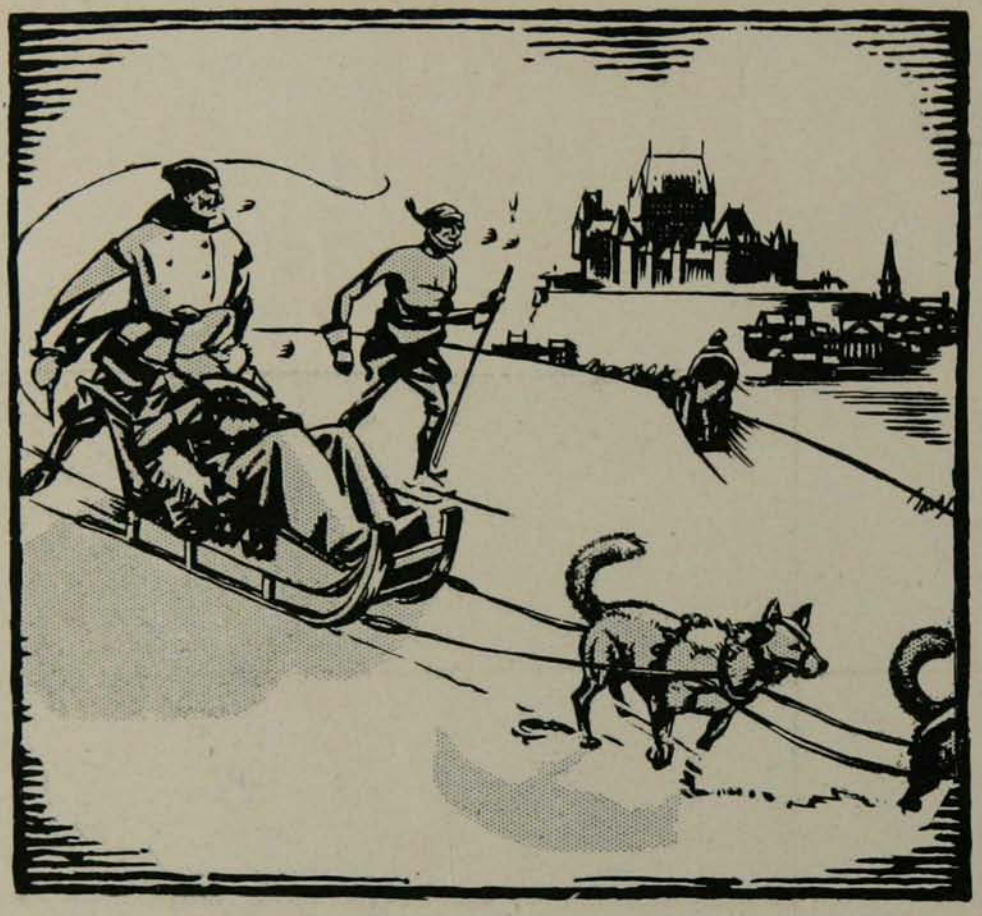
LA REVUE MODERNE

L'ENFANT BLOND

(*Collection Wallace, Londres*)

Avec le "Chiffre d'Amour" et "La Balançoire," cette exquise étude d'un enfant blond est une des œuvres les plus célèbres de Fragonard dans la collection Wallace.

REVUE MENSUELLE **PRIX: 25 SOUS**



LES ATTELAGES DE CHIENS SONT EN GRANDE VOGUE A QUEBEC

En Avant! Amateurs de Sports d'Hiver!

La saison des sports d'hiver s'est ouverte cette année, à Québec, au milieu d'un enthousiasme qui fait bien augurer de son succès. La vieille capitale sera de nouveau le rendez-vous d'une foule d'amateurs de toutes les parties du continent.

L'Association des Sports d'Hiver de Québec a préparé un programme d'amusements qui saura satisfaire les plus exigeants.

Ski, raquette, patin, bobsleigh, curling, toboggan, courses de chiens esquimaux.

Tous les Sports

au choix.

Le grand " derby " d'attelages de chiens, arrêté pour les 18, 19 et 20 février prochain, sera le clou du Carnaval.

Venez en foule à Québec cet hiver. Venez vous y livrer à votre sport favori, dans un cadre historique et éminemment pittoresque.

Le Château Frontenac

vous accueillera et saura rendre fort agréable votre séjour dans la vieille cité de Champlain.

Billets et renseignements de tout agent du

PACIFIQUE CANADIEN

Les Grands Reportages Français

Le Courrier de France

Directeur : MAXIME BAZE

106, Boulevard Haussmann
PARIS

Un exemplaire envoyé aussitôt sur demande

ECRIVEZ-NOUS

Si vous avez besoin d'un renseignement, d'une aide, d'un conseil, d'un appui politique pour une cause d'intérêt général.

Nous vous aiderons et vous renseignerons sur tout car parlementaires éminents, avocats de grand talent, gens de théâtres, de lettres, d'affaires, de commerce, d'usines, tous de tout premier ordre, par notre intermédiaire vous tendrons la main.

Joindre des timbres-poste pour la réponse.

LA SOCIETE D'ADMINISTRATION GENERALE,

35, RUE SAINT-JACQUES,
Edifice du Crédit Foncier Franco-Canadien

Capital souscrit : $500,000.
Capital payé: $250,000.

Réserve et Profits non distribués: $110,323.15.

Fonds Administrés et fiduciaire pour Emissions d'Obligations: $32,050,132.79

Administration de Successions de Fidéi-commis de Fortunes Privées

Syndic autorisé du Gouvernement Fédéral pour les liquidations et faillites

VOUTES DE SURETE

ASSURANCES: Incendie, Bris de glaces, Automobiles, etc.

Téléphonez ou écrivez pour renseignements.

DIRECTION

SIR HORMISDAS LAPORTE, Président.
J.-THEO. LECLERC, Directeur Général.

BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Capital autorisé..... $5,000,000.00
Capital payé et réserve.... 4,500,000.00

350 succursales et sous-agences dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et de l'Ile du Prince-Edouard.

Président: L'Hon. SIR H. LAPORTE, C.P.
Vice-Président : M. W.-F. CARSLEY,
Vice-Président : M. Tancrède BIENVENU.

EXTRAIT DES REGLEMENTS APPROUVES PAR LES ACTIONNAIRES

Aucun prêt ne sera fait par la Banque à ses Directeurs ni à aucun d'eux.

Un montant égal à au moins cinquante pour cent (50%) de tous les dépôts d'Epargnes, tel que constaté par le dernier rapport au Gouvernement Fédéral, sera tenu continuellement en espèces, en prêts garantis par actions ou obligations, et autres valeurs facilement négociables.

Bureau de contrôle pour le département d'épargne
(Commissaires-Censeurs)

Président: L'Hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.
Vice-Président: L'hon. E.-L. PATENAUDE, C.P., M.P.P.
L'Hon. PAUL TOURIGNY, C.L.

TELEPHONE EST 1235

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES

. 242, RUE SAINTE-CATHERINE EST : MONTREAL

Constituée en corporation par Acte du Parlement de la Province de Québec le 16 Août 1895.

ASSURANCE FUNERAIRE.—Nouveaux taux en conformité avec la nouvelle loi des Assurances, sanctionnée par le Parlement de la Province de Québec, le 22 Décembre 1916.

Assurance pour Enterrements de la valeur en marchandises de $50.00, $100.00 et $150.00.

Fonds de réserve en garantie pour les porteurs de POLICES approuvé par le Gouvernement.

DÉPOT DE $25,000.00 AU GOUVERNEMENT

La première Compagnie d'Assurance Funéraire autorisée par le Gouvernement.

DEMANDEZ NOTRE PROSPECTUS

Parfums Supérieurs de GODET

Société au Capital
de 1,400,000 frs.
Neuilly-Paris.

PRIX DE VENTE

Petite Fleur Bleue

½ Oz. Flacon réclame	$1.00
1 " " cristal	2.30
2½ " " cristal	5.25
5 " " Baccarat	11.20
Porte Fleurs	9.50

Sous Bois

½ Oz. Flacon réclame	1.00
1 " " "	1.25
2 " " cristal	2.70
4 " " "	4.50

Divinité — Chypre

1 Oz. Flacon Petit Modèle	2.30
2½ " " Luxe	5.25

Rose Ambrée, Parmi les Fleurs, Gentil Muguet, Le Gardénia, Brindilles, Violettes de Nice.

1 Oz. Flacon Petit Modèle	1.25
2 " " Luxe	1.95

EAUX DE TOILETTE

Petite Fleur Bleue, Le Chypre de Godet, Rose Ambrée

9 Oz.	4.10

Sous Bois, Gentil Muguet, Parmi les Fleurs

5 Oz.	2.15
9 "	3.25

LOTIONS

7 Oz. Petite Fleur Bleue	2.70
4 " Sous Bois	1.25
7 " Sous Bois	2.60

POUDRES

No. 50 Petite Fleur Bleue	0.75
1950 " " " Ecrin	0.95
250 Sous Bois, Parmi les Fleurs, Gentil Muguet, Rose Ambrée	0.95

CREME TRESOR DE BEAUTE

Pot Grand Modèle	0.95
Tube pour le Sac	0.25

En vente dans toutes les bonnes Pharmacies.

Agents Exclusifs pour le Canada:

Canada Import Company

14 Carré Phillips, Montréal

TELEPHONE : LANCASTER 7614

LA PETITE POSTE

CONDITIONS — Le 1 sous de mots. Les Chiffres comptent. Les annonces doivent être accompagnées du nom et de l'adresse de l'annonceur. Les annonces doivent nous être adressées avant le 15 du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'introduire dans la Petite Poste, la direction de la Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera remboursé avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

MESSIEURS (trente ans au moins) intellectuels, possédant du cœur et de la volonté, écrivez-moi. Alice Smith, 303 Dalhousie, Ottawa.

JE M'ENNUIE. Gentils correspondants, venez me distraire. Monette, Grand'Mère, Casier 46.

BRUNETTE de vingt ans désire correspondants distingués. Marcelle Benoît, Casier 172, Station N., Montréal.

YOLANDE DE CLEVES apprécierait beaucoup aimables correspondants. 14 Aberdeen, Sherbrooke.

PETITE SOURCE, se souvenant des anciens correspondants, leur souhaite la bienvenue ainsi qu'aux nouveaux. Thérèse de Lorget, B. P. 267, Windsor Est, P. Q.

CORRESPONDANTS de près, de loin, esseulés, venez vous distraire. Gisèle Dufoyer, Poste Restante, Sherbrooke, Qué.

BIENVENUE, jeunes correspondants ou correspondantes. Jeannine Lemay, L'Islet.

IL PASSA, s'arrêta... repartit... D'autres passèrent : on ne les arrêta pas... Maintenant que pourrait bien faire Christine Renault ? 198 Notre-Dame Est.

LA PLUS FOLLE DES TROIS?... Liane Villiers?... Juliette Kavanagh?... Pierrette Jodoin ? Poste Restante, Sherbrooke.

VENEZ-VOUS messieurs, je ne suis pas bête et G. D. Beau Regard, Casier 137, Saint-Hyacinthe, Qué.

REVEUSE. J'aimerais vous lire gentils correspondants, sérieux et distingués, 35 à 45 ans. Réponse assurée. Mme Blanche Godbout, 135 St-Philippe, Montréal.

QUI PARTAGERA mes rêves? Jeannine d'Auvray, Ste-Thècle, Co. Champlain, Qué.

CYTHERE idéalise mon rêve... Venez... Mlle Z., Lac Bouchette, Jac St-Jean, P. Q.

JULIETTE attend son Roméo... Mlle L. G., Lac Bouchette, Lac St-Jean, P. Q.

GARÇON dans la trentaine, gradué B.A., bonne position, avec propriétés, désire correspondre avec demoiselle grande, instruite, affectueuse et sage. A. Berry, Casier Postal 671, Ottawa, Ont.

CANADIENNE-FRANÇAISE, sérieuse, gaie, affectueuse, désirerait correspondants distingués de 29 à 33 ans. But : distraction. Miss A. C. Wright, general delivery, Winnipeg, Manitoba.

GROUPE de jeunes officiers français en détresse dans port Halifax attendent anxieusement apparition à l'horizon d'un canot sauveteur monté par gentilles canadiennes-françaises. Aldebaran, Pollux, Sirius. French cableship, Edouard-Jéramec, Box No 866, Halifax.

CELIBATAIRE, 35 ans, belle position, caractère un peu triste, ayant eu une peine d'amour, cherche une consolatrice qui saura le comprendre et le distraire par sa correspondance. On répondra plus volontiers aux lettres accompagnées de photos. Marcel Paiement, Casier 2072, Bureau Central, Montréal.

CORRESPONDANTS demandés. Berthe Bernard, Chicoutimi.

PETITE MANITOBAINE désire correspondants instruits de 30 ans et plus. Claire Forrest, general delivery, Winnipeg, Man.

CELIBATAIRE souffrant de neurasthénie sentimentale, voudrait guérir. G. Lespérance, Poste Restante, Montmagny Station.

AU SECOURS, la solitude m'étouffe. G. T. CAYER, boîte 13, Montmagny, Qué.

QUI CORRESPONDRA avec Denise Gaillardetz, Grand'Mère, Qué.

GENTILS PIERROTS, venez vite jaser avec Pierrette La Taquine, Stottsville, Qué.

JEUNE CANADIEN désire correspondantes. But : occuper ses loisirs. Beck, B. P. No 387, Cornerkrook, Newfoundland.

DESIRE correspondant professionnel ou industriel. But sérieux. Grande Amie X, Poste Restante, Sherbrooke.

AU CACHE-CACHE chez Martha, institutrice, St-Bruno, Lac St-Jean.

TROIS SŒURS désirent correspondants : Alberte, Ruth, Marcelle Lamy, St-Jean Port-Joli, Co L'Islet, Qué.

QUI VEUT partager ses heures de loisirs avec Luce Yenne ? 198 Notre-Dame est, Mont.

JEUNE FEMME instruite, un peu d'argent, désire connaître veufs ou célibataires de 35 à 60 ans sages, ayant position. Toscane, 198 Notre-Dame est, Montréal.

VENEZ TOUS égayer Louisette Noël, Poste Restante, St-Hyacinthe, P. Q.

BRUNETTE, bonne éducation, demande correspondants distingués, âge 26 ans et plus. Roxane Raymond, 198 est, Notre-Dame.

VIEUX GARÇON, 37 ans, correspondrait avec jeunes filles ou veuves de 23 ans et plus. Jos. A. Lefrançois, B. P. 323, Shawinigan Falls, Co. St-Maurice, P. Q.

QUI DISTRAIRA SUZON? Casier 14, Montmagny Station, Qué.

Virol pour les hommes de bureau

Un effort mental soutenu épuise le cerveau et le corps. C'est pourquoi un grand nombre d'hommes de bureau prennent la bonne habitude de garder constamment du Virol à leur bureau et d'en prendre une cuillerée à thé après les repas. Il enrichit le sang, renouvelle les tissus et permet au cerveau de conserver toute sa lucidité pour la solution des questions d'affaires.

12

VIROL

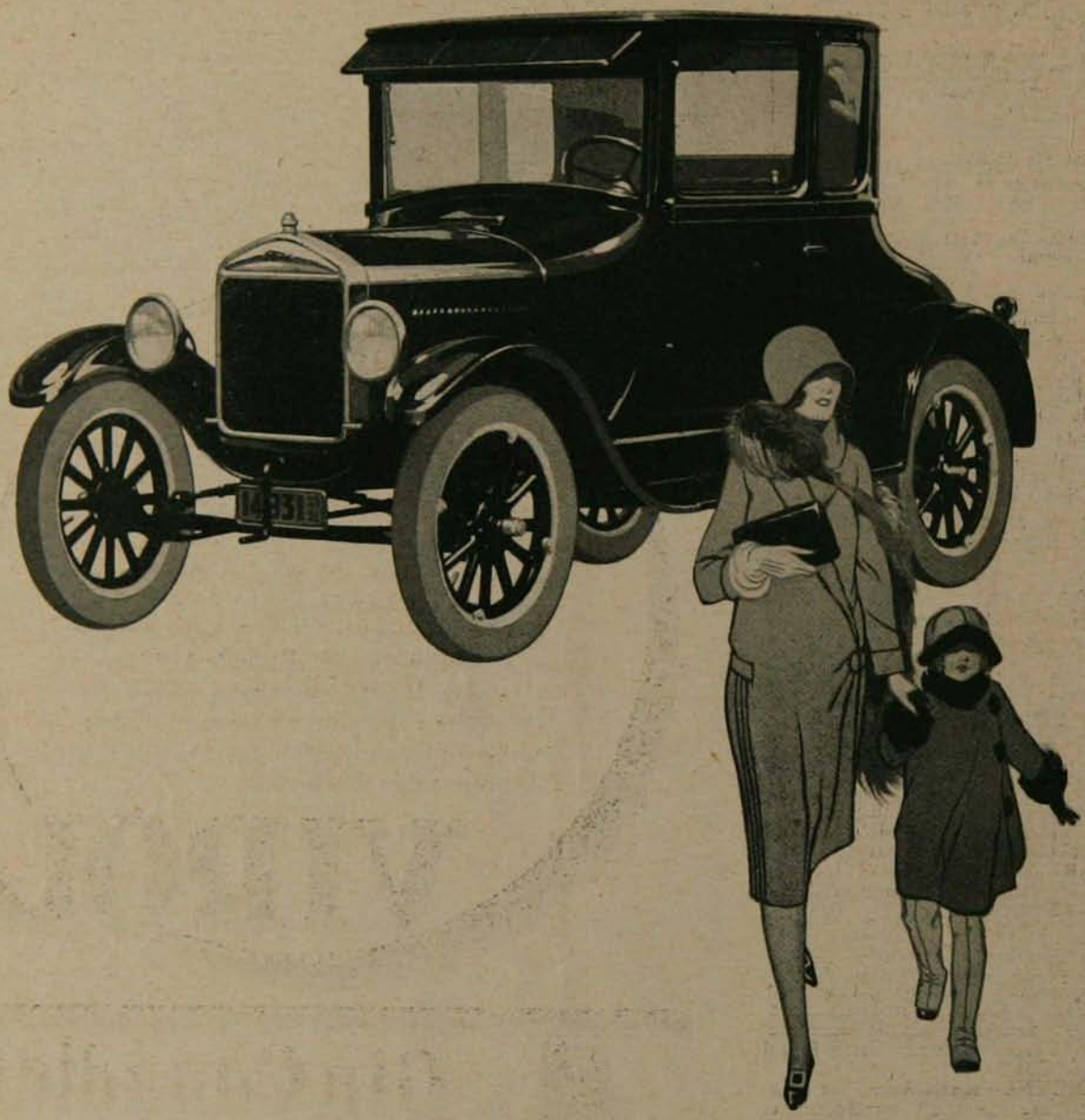
Gin Canadien
Melchers
Croix d'or

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	42 onces	$3.80
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL



Le Coupé Ford avec sa carrosserie en acier, finie en laquée et comportant bien des commodités nouvelles dans la carrosserie comme dans le châssis est l'automobile idéal pour la femme. — Vous aimerez particulièrement le filet de couleur sur le vernis, le réservoir à gazoline sous le tablier permettant de le remplir de l'extérieur, l'élargissement du compartiment arrière, le pare-vent d'une seule pièce avec la visière-pare-soleil, et surtout le confort inégalable.

Voyez le dépositaire autorisé de Ford de votre localité

Ford

LA REVUE MODERNE

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année.

Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

Littéraire -- Politique -- Artistique

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

Abonnement 1 an: Canada, $3.00 -- Etranger, $4.00

198 EST, RUE NOTRE-DAME
Tel. Main 3272 - - - - - Montreal

Chèques, mandats, bons de poste, doivent être faits payable à l'ordre de la "Revue Moderne".

Prière d'adresser les lettres, etc., simplement comme suit:

"LA REVUE MODERNE"
Montréal

7e Année—No 3 | **S'unir pour grandir** | Montréal, Janvier 1926

ORGANE FRANCAIS OFFICIEL DE L'ASSOCIATION DES AUTEURS CANADIENS

SOMMAIRE:

		Pages
PLUS HAUT ENCORE EN PLEINE LUMIERE	Madeleine	7
LE CHEVALIER BENOIST (suite)	Madeleine	8
QUALITES ET DEFAUTS DU JEUNE HOMME MODERNE	Luc Aubry	11
M. JEAN DELALANDE	Madeleine	12
NOTES ET ECHOS	Luc Aubry	13
DESPERANZA	Arthur Buies	17
QUELQUES LUEURS SUR L'ENFER RUSSE	Robert Le Bidois	18
PLAINTE (poésie)	Léonidas Morin	20
LE VOTE OBLIGATOIRE	Léonidas Bachand	21
LA PETITE POSTE		3
ROMAN :		
MA BELLE-MERE (complet)		23
FEMINA :		
LE VOYAGE EN CHINE	Musique	50
A CEUX QUI DORMENT LOIN DE LEUR PATRIE (poésie)	Aline Henry	51
MA FILLE	Eudorine	52
COURRIER DE MADELEINE	Madeleine	52
LES CHOSES FEMININES	Sœur Marthe	54
SECTION DES PATRONS		56
LES OUVRAGES FEMININS	Mme Vennat	58
A LA CROIX DU MONT-ROYAL (poésie)	J. F. S.	59
DOULEUR	J. Rod. Borduas	60
EN REPONSE A " JE VOUS SOUHAITE "	J. Jutras	61
AU JOUR DE L'AN	Paul Margueritte	62
ETUDES GRAPHOLOGIQUES		63
LA MALBAIE	Henriette Tassé	63
LE PETIT SABOT DE NOEL	Mechtilde	64
DE JOUR EN JOUR (poésie)	André Rivoire	64

NOS ILLUSTRATIONS : — L'Enfant Blond, par Fragonard (couverture) ; — M. et Mme Benoist et leur famille ; — Le général Montcalm, blessé à mort ; — Bougainville ; — Montcalm ; — Lévis ; — M. Jean Delalande, à l'Université de Montréal; — Mlle Jeanne Roland ; — M. Jean Belland ; — Ouvrages féminins ; — Ferme Logan.

La Revue ne répond pas des manuscrits communiqués

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST

Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito - Urinaires

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

34, rue Hutchison | **Tél. Plateau 6347**

TEL: LANCASTER 3095

249 Sherbrooke Est.
(Près St-Denis)

Drs. Arthur & Henri Lemieux

Chirurgiens-Dentistes

Une beauté qui attire

et fascine irrésistiblement. Une peau et un teint qui captivent et commandent l'admiration de tous. Quel que soit le type ou genre de vos traits c'est, après tout, l'apparence de votre peau et de votre teint qui représente véritablement votre chance d'être belle. Appliquez donc cette chanc à rendre à votre teint ce charme magnétique que seule la

CRÈME ORIENTALE de GOURAUD

"Le coup de maître de la beauté"

peut assurer. Une beauté raffinée radieuse, séduisante et cependant si délicate et si subtile à écarter tout soupçon de fard. La Crème Orientale de Gouraud a trois fonctions distinctes pour la peau qu'elle embellit, maintient en bon état et protège. étant astringente et antiseptique, elle est indispensable contre la rougeur excessive, les rides, les joues flasques et une peau trop huileuse.

Commencez dès aujourd'hui à vous servir de cette crème et voyez comment, vous pourrez à votre tour posséder une beauté qui fascine.

Envoyez-nous 50c *et vous recevrez un assortiment spécial de préparations pour la toilette Gouraud, ou* 10c *pour un échantillon de Crème Orientale Gouraud.*

F-2-5

Ferd. T. Hopkins & Son **Montréal, Qué.**

Plus haut encore ! En pleine lumière !

Par MADELEINE

NOTRE Revue va de progrès en progrès, et disons-le aussi de succès en succès ! Nos lecteurs comprendront parfaitement que nous exprimions aussi librement, comme aussi sincèrement, la joie immense que nous ressentons de l'ascension d'une œuvre qui nous est aussi ardemment chère, et que nous éprouvions le besoin d'en causer avec lui, le facteur le plus important, comme le plus sympathique de la réussite. Nous voudrions adresser à chacun de ceux qui, chaque mois s'attache à la lecture de notre publication, le merci qui nous monte tout simplement du cœur, et l'on nous permettra de l'inscrire ici, dans un hommage fervent de gratitude. En effet, le lecteur est l'ami, l'ami sûr et absolu, sur lequel, nous devons compter, et sans lequel notre action resterait stérile. Et ce lecteur, nous voulons le remercier et nous assurer de la constance de sa sympathique attention. Nous atteindrons ce but en nous tenant en communication constante avec lui, en questionnant ses goûts, en nous inspirant de ses suggestions, comme de ses conseils, en nous mettant enfin à la disposition complète de tous ceux qui aiment la Revue Moderne, et la secondent par leur propagande soutenue. Le lecteur peut devenir le collaborateur idéal, l'ami le plus dévoué, le conseiller le mieux avisé, car il lit tout, commente tout, apprécie tout. Il sait vite ce qu'il attend et ce qu'il désire. Nos amis sont sérieux, ils aiment le beau et l'art ; ils ne se laissent pas attirer par des lectures frivoles ou inutiles. Ce qu'ils recherchent dans la Revue Moderne, c'est l'écho de leurs sentiments patriotiques, l'amour de choses belles et saines, le respect des talents nationaux, et c'est encore le charme de la plus fine littérature française. Les articles littéraires les enchantent, les idées que nous préconisons leur deviennent chères, ils sentent tout de suite combien nous sommes anxieux d'avancer vers les meilleurs buts, tout en restant respectueux des traditions les plus nobles, comme les plus sacrées, et ils veulent encourager cet effort constant vers l'idéal, cette marche ascendante vers le progrès. Et puis, la Revue Moderne avec son souci de dignité, l'élégance de son allure, la discrétion de ses propos, la solidité de ses articles, la Revue Moderne qui porte un peu partout à travers le monde, la pensée canadienne-française, et qui est accueillie comme la représentante d'une race éclairée, fait un peu partie de la fierté nationale. Elle va vers l'étranger, simplement pour lui apprendre qu'il existe, dans une contrée toute neuve encore, un peuple dont elle résume l'âme éprise de beauté et de clarté, et elle éveille où elle passe, l'attention de ceux qui ignoraient le pays et la race dont nous sommes si profondément orgueilleux.

Depuis au-delà de six ans que la Revue Moderne a pris sa place dans la pensée et l'action canadiennes-françaises, elle n'a cessé de servir de toute son énergie ceux qui avaient placé leur confiance en elle. Il faut une âme dans une œuvre telle que celle-ci, une âme agissante qui soit pénétrée de l'importance de son rôle et respectueuse de la pensée des siens. Et cette âme, nous la croyons posséder, et pour le croire, nous n'avons qu'à regarder tout ce qui vient vers nous d'acquiescement et de sympathie.

Mais plus haut encore, nous voulons monter ! Ce vœu n'est-il pas légitime. Ceux qui n'aspirent à rien, sont des ratés. Il faut toujours vouloir aller plus haut, et plus haut encore. Et pour gravir jusqu'au sommet, sachons se tenir par la main et monter ensemble, étroitement unis les uns aux autres, afin d'éviter les obstacles, de trouver la pente moins rude, le sentier plus sûr, de côtoyer, sans danger les précipices et d'arriver jusque là-haut, en pleine lumière, à toucher les étoiles sans jamais songer à les éteindre, mais à leur éclat somptueux, nous allumerons nos rêves qui sont tout d'amour pour la patrie, tout de tendresse pour la famille, tout d'espoir pour la race !

MADELEINE.

NOS GRANDES FAMILLES CANADIENNES

Le Chevalier Benoist

(*suite*)

NOS lecteurs trouveront dans notre édition de janvier la première partie de la vie de l'un des fondateurs de nos grandes familles canadiennes. Nous continuerons dans ce chapitre l'histoire d'une vie glorieuse, consacrée à notre jeune patrie :

Antoine Gabriel Benoist venait à peine d'être nommé Capitaine, au printemps de 1757, quand il fut chargé par le Gouverneur d'accélérer la marche des troupes sur le Fort George que les Anglais venaient d'élever sur les bords du Lac Saint-Sacrement, il était urgent de s'emparer de ce nouveau poste. M. Rigaud de Vaudreuil frère du Gouverneur devait diriger l'action, et le Capitaine Benoist, faire converger les troupes du Fort Saint-Jean vers M. de Vaudreuil qui comptait sous ses ordres 1500 hommes dont huit cents Canadiens, 400 réguliers et 300 sauvages. Malheureusement les soldats revinrent sans avoir pu s'emparer du fort et l'entreprise fut ajournée. Le fort George devint plus tard le fort William Henry. En juillet suivant le Gouvernement envoya contre cette forteresse une armée plus considérable ; en tout 7,600 hommes, et cette fois, sous le commandement du Général Montcalm, la place fut emportée en cinq jours de combat. Les Français ne perdirent qu'une centaine d'hommes, et y acquérirent des vivres et des munitions en grande quantité. En 1758 l'Angleterre, furieuse de ces échecs voulut tenter un grand coup, et décida d'attaquer par plusieurs points à la fois. La lutte se porta sur Louisbourg. Une armée de trente mille hommes que commandaient des généraux, dont l'on ne peut nier la compétente : Wolfe et Amherst. en firent le siège. M. de Drucourt, commandant de la place, n'avait à sa disposition que deux mille hommes et 600 miliciens, mais il fit une résistance héroïque pour retenir le plus longtemps possible la troupe anglaise afin de l'empêcher de faire sa jonction avec les autres milices chargées d'envahir le Canada. C'est alors que l'héroïque Madame de Drucourt se couvrit de gloire aux côtés de son mari. Voilà deux noms qui restent parmi les plus grands de l'épopée française au Canada. La lutte commandée par Montcalm se poursuivait du côté d'Albany et le Chevalier de Lévis vint bientôt, avec une nouvelle armée de 16,000 afin de soutenir l'attaque qu'Abercrombee dirigeait du côté de Carillon.

M. ET MADAME BENOIST, *Leur famille.*
LE COMTE DE BOISMARMIN. MME DORSEY.
LA MARQUISE DE TALVARD.

Le Capitaine Benoist eut l'honneur de servir comme Aide-Major le grand chef qui devait s'illustrer à Carillon par une victoire qui rappelle celle de Crécy. La bataille dura cinq heures, et jamais le Canada avait vu si beau fait d'armes ! A cette bataille s'immortalisèrent sous Montcalm, des généraux tels que de Lévis, Bourlamaque, Bougainville, de St-Ours, de Gaspé est restée légendaire, et est rentrée dans notre poésie épique. Puis hélas ! ce furent les échecs des Forts Frontenac et Duquesne qui affectèrent si profondément la colonie et après une série d'exploits merveilleux les héroïques fondateurs de notre pays devaient succomber sous le nombre et la ruse.

Le Chevalier Benoist, blessé au cours des dernières batailles, prit le parti de retourner en France avec nombre d'officiers que la défaite meurtrissait profondément. Mais des fils de cet héroïque soldat revinrent dans le pays qui leur avait donné naissance, et assurèrent la survivance de la famille canadienne. Afin de bien fixer cette descendance, nous empruntons mot pour mot les détails qui suivent à l'histoire qui fut publiée en 1867 dans les ateliers de Eugène Sénécal, œuvre de compilation remarquable et que l'auteur n'a malheureusement pas signée :

Ainsi qu'il a été dit, le Chevalier Benoist avait eu huit enfants : trois garçons et cinq filles. Les deux plus jeunes de ses fils, Charles dit de Joinville, né à Montréal en 1749, et Jean dit de Courville, né dans la même ville en 1751, prirent du service à l'étranger, pendant que leur père vivait encore. Tous deux passèrent à la Martinique, l'un en qualité de Lieutenant, l'autre en celle de Sous-lieutenant. C'est ce que nous apprennent différentes notes trouvées dans les archives de famille, en particulier celle où il est dit que le Chevalier remit à ses deux fils la somme de 3,000 l. à leur départ pour la Martinique, et une autre qui déclare positivement qu'ils se rendirent dans cette Colonie, l'un comme Lieutenant, l'autre comme Sous-lieutenant. D'après l'honorable Saveuse de Beaujeu, Seigneur de Soulanges, ce fut au mois de Mars 1773 qu'ils quittèrent la France, pour aller à la Martinique. Jean dit de Courville passa ensuite de la Martinique à la Guadeloupe, où il fut promu au grade de Capitaine d'Infanterie en 1784, et fait ensuite Chevalier de St-Louis, au mois de juin 1791. Etant tombé malade du scorbut, il se décida à repasser en France, afin de se

faire soigner. L'autorisation qui lui en fut accordée, est signée de Namur par le Chevalier de Picot, par Henri de Ségur, etc. En 1792, à la date du 18 7bre, étant à Witehall, il avait reçu de Lord Grenville un passeport, pour aller d'Angleterre en Allemagne ; mais il ne put effectuer ce voyage. Le mal ayant fait des progrès, il décéda à Lincoln, Comté de Midlesex, entouré d'amis, et après avoir reçu avec les plus vifs sentiments de foi tous les sacrements de l'Eglise, ainsi que l'atteste M. Beaumont, son confesseur. Il fut enterré dans la paroisse de Ste-Madeleine, le 12 juillet 1794. Charitable autant que brave, cet Officier ne pouvait entendre parler du prochain. Ces particularités nous sont fournies par M. le Comte de Boismarmin. Charles étant resté à la Martinique, y acquit une immense fortune. Ne s'étant pas marié, et ses parents n'ayant fait jusqu'à ce jour aucune réclamation, ses grands biens sont restés à l'Etat.

LE GENERAL MONTCALM
Blessé à mort

Charles et Jean étaient encore en France, que déjà Jacques Louis, l'aîné de la famille, né à Montréal le 12 7bre 1744, était de retour en Canada, après l'avoir quitté avec ses parents au moment de la conquête. Suivant M. de Beaujeu, il laissa sa famille au mois d'avril 1763, et alla à Londres d'où il s'embarqua pour le Canada, où il avait beaucoup de parents et d'amis. Peu de temps après son arrivée, il épousa Mlle Marie Josephte Soumande, sa cousine, 3ème fille de M. François Marie Soumande Delorme et de Dame Elizabeth Charlotte Gauthier de Varennes

Le mariage eut lieu en février 1767. Nous avons encore l'acte de mariage, que nous devons à l'extrême obligeance de M. Girard, Ecuyer, motaire à Varennes. A ce mariage assistèrent, avec grand nombre de parents et d'amis, M. de la Morandière, M. DeMuy, M. Morand, Curé de Varennes, qui bénit cette union, était proche parent lui-même de la mariée.

A la fin de cette même année, le 2 novembre, Jacques Louis eut un fils.

Cette jeune famille ne jouit pas longtemps de son bonheur. Un affreux malheur vint tout à coup la plonger dans le deuil. Jacques Louis se noya, non loin des îles de Varennes, en traversant le St-Laurent. Ce déplorable accident eut lieu quelques mois seulement après la naissance de François Marie. Quelques recherches que nous ayons faites, nous n'avons pu savoir jusqu'à ce jour à quel endroit Jacques Louis avait été enterré. D'après l'honorable M. de Beaujeu, ce fut à Répentigny ; peut-être aussi est-ce dans une des paroisses environnantes.

Plusieurs années après, Benoist épousa en secondes noces M. Mathurin Bouvet, notaire à Varennes, qui, après être venu se fixer à Montréal, passa en France d'où il revint pour aller ensuite demeurer au Détroit. De ce mariage naquirent deux fils, dont l'un alla rejoindre son père, et l'autre se noya au port de Montréal. Quant à Mde Bouvet, elle resta en Canada, et passa ses dernières années chez son frère, M. Jean Soumande, à la Rivière des Prairies où elle mourut vers 1814. Nous devons ces précieux renseignements à M. Papineau, notaire de St-Martin, allié lui-même à la famille Soumande, alors une des plus riches du pays.

Privé ainsi de son père à la fleur de l'âge, François Marie fut élevé par les parents de sa mère. Devenu grand, il fut envoyé, pour faire ses études, au petit Séminaire de Québec, où un de ses oncles, Messire Louis Soumande, distinct d'un autre de sa famille, qui fut Chanoine de l'Eglise cathédrale de Québec, avait fondé, en faveur de ses parents, deux bourses qui subsistent encore, et dont profita un des fils de M. Papineau. Plus tard, François Marie passa dans la compagnie du Nord Ouest, et de là à St-Louis, Etat du Missouri, où il se maria à Mlle Marie Anne Catherine Sanguinette, d'origine française, comme la plupart des familles établies dans cette vaste contrée. Ce fut le père Didier, vénérable Religieux Benedictin et Curé de St-Louis, qui bénit le mariage en présence d'un grand nombre de personnes, parmi lesquelles on remarque beaucoup de noms français, tels que les suivants : M. G. Moreau, M. A. Chouteau, M. T. Lacroix, M. H. de St-Cyr, M. L. de la Beaume, etc.

Après vingt ans de mariage, François Marie décéda à St-Louis, où il fut inhumé.

Mde Benoist mourut quarante ans après son mari, le 8 décembre 1859.

De son mariage avec M. Benoist, elle laissa sept enfants : Charles François, Louis Auguste, Malvina, Josephine, Adéline, Sanguinette Hubert, Sophie Amanda et Zoé. Cette dernière, ainsi que Malvina, mourut en bas âge.

Charles François, l'aîné, fit ses études dans le Kentucky, au Collège St-Thomas, alors tenu par les pères Dominicains, et depuis érige en séminaire. Ses études achevées, Charles François revint dans sa famille, et entra dans le commerce. Il avait à Nachitoches un oncle du côté de sa mère, M. Roubieu ; c'est là qu'il se retira. C'était en 1820. Etant parvenu par son énergie, son application aux affaires, à se faire une position honorable, il contracta mariage avec Mlle Suzette Rachal. De ce mariage naquirent cinq enfants : Julie, Charles, Clémence, Victor et Suzette. Mlle Julie est marie au Dr Chaupin ; Mlle Clémence a épousé le Dr Wood, tué il y a deux ans passés à la bataille de Shilo. Charles, après avoir fait de brillantes études au Collège de Georgetown, district de la Colombie, fut emporté, en 1852, par la fièvre jaune, ainsi que son père et sa sœur, Mlle Suzette, agée de 16 ans seulement. Tous les trois fûrent victimes en une semaine de ce fléau inconnu jusqu'alors dans la contrée. Cette mort aussi précipitée qu'inattendue plongea dans le deuil sa famille et les nombreux amis que lui avait acquis sa conduite loyale et pleine d'honneur. Mde Veuve Benoist est toujours en Louisiane avec ses autres enfants ; la guerre ayant interrompu les communications, il nous est impossible d'en donner des nouvelles.

Louis Auguste, le deuxième fils de François Marie, celui à l'encouragement duquel cette publication est due, demeure à St-Louis. Après avoir étudié la médecine d'abord et ensuite le droit, ne se sentant pas de goût pour ces professions, Louis Auguste les abandonna, pour

essayer le commerce de banque. Il n'avait alors que de faibles capitaux, mais encouragé par ses concitoyens, et doué d'une puissance de volonté peu commune, il ne se rébuta point. Les succès sont venus couronner ses efforts, et aujourd'hui il se trouve à la tête de deux banques solidement établies, l'une à St-Louis, l'autre à la Nouvelle-Orléans, possédant une fortune considérable. En 1824, Louis Auguste fit un voyage en France, où l'appelaient les affaires de la succession du Chevalier Benoist, son aïeul. Pendant le séjour qu'il fit dans ce pays, il fut témoin d'une de ces scènes attendrissantes comme on en voyait dans le bon vieux temps. Mde de Falvard, sa cousine, et ls parents de cette Dame étaient allés de Moulins à Bourges rendre visite à Mde des Colombiers, fille du Chevalier. A leur retour au château de Pontlung, tous les habitants vinrent à la rencontre de leurs maîtres, avec leurs femmes et leurs enfants, pour les féliciter de leur heureux voyage. Rien n'était plus touchant. Au bout d'une année, Louis Auguste quitta la France. Il n'avait pu y voir le Chevalier, ni la vertueuse compagne de sa vie, qui étaient morts depuis longtemps ; mais il y avait retrouvé leur souvenir qui vivait toujours. Il lui avait été doné de parcourir les lieux si souvent témoins de leur noble action, et d'en entendre le récit, toujours plein de charmes. Mde des Colombiers et ses vénérables sœurs, par leur piété douce, leur simplicité aimable, avaient été pour lui comme des images vivantes de ces parents, dont on n'avait cessé de l'entretenir dans son enfance. Ce ne fut donc qu'à regret qu'il s'éloigna de cette contrée et surtout de cette famille, dans laquelle il avait passé de si délicieux moments. Il emportait avec lui d'anciens tableaux qui devaient lui en rappeler constamment le souvenir. Après une traversée des plus longues et des plus orageuses, ayant été obligé de relâcher à Bilbao en Espagne par suite d'une tempête, et étant resté cinquante jours en mer, Louis Auguste revint à la Nouvelle-Orléans, où il continua à s'occuper d'opérations financières. Lorsqu'il fit ce voyage, il n'était pas encore marié. Quelque temps après, il épousa Mlle Eliza Barton. Son épouse étant morte après onze mois de mariage, ainsi que l'enfant auquel elle avait donné le jour, Louis Auguste se remaria en 1832, à Mlle Esther Hackney. De ce mariage sont nés : Sanguinette Hubert, Eliza, Louise Augustine, Esther, Louis Condé, Charles Page et Salomon. Ces deux derniers sont morts très jeunes. Sanguinette Hubert, marié, comme on l'a dit, à Mlle Joséphine Curtis, sa cousine, demeure à New-York, où il fait des affaires de banque ; Mlle Eliza, celle qui a beaucoup contribué à ce travail, a épousé le Dr Montrose Pallen, et réside présentement à Montréal avec son mari ; Mlle Louise est mariée à M. Cornelius Tompkins, et habite New-York, ainsi que Mlle Esther, sa sœur, qui n'est point mariée ; Condé est à St-Louis, avec son père. Le 30 août 1848, ayant eu la douleur de perdre son épouse, Louis Auguste s'est marié de nouveau à Mlle Sarah E. Wilson, personne d'un caractère aimable et d'un cœur exquis. De ce mariage sont nés : Henry Augustus, Eugène Hunt, Clémence Mary, Hellen Amanda, Louis Auguste, Francis Charles, Théodore, Léo de Smet, qui tous, ainsi que leur père et mère, jouissent d'une florissante santé.

Mlle Joséphine Adeline a épousé, en 1832, M. James Riley. Elle demeure à deux lieues de St-Louis, et a quatre enfants : William, Isabelle, Benjamin Auguste et Joséphine Amanda.

Sanguinette Hubert, marié en 1836 à Mlle Héloïse Leblanc, est mort en Louisiane l'année 1850, après une longue et pénible maladie. Il n'a laissé qu'un enfant : Numa, actuellement au Texas.

Mlle Sophie Amanda, étant encore très jeune, épousa, en 1834, à Liberté, Comté de Clay, Etat du Missouri, M. Cyrus Curtis. Elle habita cette contrée jusqu'à la mort de son mari, arrivée il y a seize ans. Depuis cette époque, elle demeure tout près de Mlle Joséphine Adéline, à St-Louis, où par son caractère doux et affable, sa prudence et sa sagesse, elle s'est conciliée l'estime générale. De son mariage avec M. Curtis sont nés : Edouard Ely, marié à Mlle Rebecca Nelson, et demaurant au Texas ; Amanda Eugénie qui a épousé M. James Christy ; Louis François, marié à Mlle Eliza Maddell, et mort en 1859, ne laissant qu'un enfant ; Anna Virginia, cette gracieuse Demoiselle qui a épousé M. O. Dorsey ; Joséphine Esther, mariée à M. S. Benoist. (Ces notes datent de 1874.)

Dans un prochain chapitre, nous ferons connaître la descendance de Antoine Gabriel Benoist, par les femmes, et nous verrons ce que devinrent les cinq filles du grand soldat qui a si fièrement servi notre pays, et la cause française au Canada, à la période la plus tourmentée de notre histoire.

MADELEINE.

BOUGAINVILLE

MONTCALM

LEVIS

Quels sont d'après vous les défauts et qualités du jeune homme moderne ?

A cette question, il semble que nos jeunes filles hésitent à répondre. Elles attendent peut-être la manifestation de quelques opinions avant de se prononcer dans une enquête qui nécessairement leur cause quelques perplexités. Nous commençons aujourd'hui la publication des réponses de celles, qui plus hardies, ou plus perspicaces, n'ont pas craint de se déclarer tout de suite, dans les termes suivants :

* * *

Voici ce que je pense du jeune homme moderne ? Peut-être suis-je un peu sévère mais ne le furent-ils pas à notre égard ?

Le jeune homme moderne est égoïste, défaut qui prima de tout temps chez le sexe fort. Peu sincère, très volage, il ne songe qu'à aujourd'hui, semble oublier demain qui lui imposera des devoirs très graves envers lui-même, envers Dieu et le pays. Il se croit souvent exempt de fonder un foyer ou remplir son rôle dans la société.

En retour l'homme moderne est très courtois, très délicat, affectueux, mais aussi peut-être une affection d'un jour qu'il prodigue aujourd'hui à " une " et demain à l'autre.

Il sait être charmant, spirituel et se faire aimer, mais malheureusement il ne sait pas toujours aimer. Voilà pourquoi bien souvent après avoir troublé, par ses douces paroles, une âme à peine éclose à l'amour, il passe, ne frôlant que le bonheur, pour laisser un cœur en déroute.

Que l'homme ait des défauts, qu'il en ait même beaucoup, il sera toujours aimé, car un cœur de femme est créé assez grand et généreux pour tout admettre et tout pardonner.

RAWDONNIENNE.

* * *

Parler de son prochain avec sens et civilité est une chose que beaucoup de gens croient facile et qui ne l'est pas. Quel tact et quelle modération ne faut-il pas pour s'exprimer avec franchise, et sans froisser les susceptibilités ! La femme, à qui l'on concède généralement l'intelligence et la délicatesse d'âme dans la plupart des actions de la vie, est précisément accusée de manquer de discernement lorsqu'elle se met à parler des autres. Que ce jugement soit justifié ou non, j'en prends mon parti et je veux m'efforcer de répondre à la présente enquête de la Revue Moderne sur le jeune homme moderne avec toute la sincérité et aussi avec toute la largeur d'esprit possibles.

Le jeune homme moderne ne me semble nullement inférieur au jeune homme de 1880 ou de 1900. Je sais que certaines lectrices de la Revue Moderne ne sont pas du même avis. Des jeunes filles qui voient la réalité, à travers les lectures sentimentales qu'elles ont pu faire, se refusent à donner au jeune homme de 1925 cet idéalisme, ce sérieux et cet amour du beau et du noble qui ont existé chez d'autres générations. Au contraire, je crois le jeune homme moderne remarquable d'optimisme, de générosité et d'idéalisme. Il se passionne pour ces choses qui donnent à la vie sa raison d'être vécue. Son âme sait vibrer aux émotions délicates. Le jeune homme moderne sait reconnaître entre l'or et le clinquant.

Peut-être — et c'est là le côté négatif de mon appréciation — peut-être fait-il preuve d'une certaine impatience fiévreuse dans la recherche de ce qui constitue pour lui le bien idéal. D'une façon générale, il n'a pas comme la femme ces ressources secrètes d'énergie et d'humble persévérance dans l'effort. Envisageant les choses à un point de vue plus pratique que nous qui ne voulons que l'idéal pur, sans mélange, il se prête assez volontiers aux compromis. De là, des impulsions admirables mais non soutenues. Il serait injuste de dire qu'il a peur des obstacles. En réalité, son sens instinctif de dignité lui rend toute entrave insupportable et il brûle de se libérer. Notre tactique à nous, femmes, est d'attaquer les difficultés de front quelque pénible que puisse être le choc qui en résultera ; la sienne, c'est de ruser avec les difficultés, de les contourner plutôt que de les vaincre franchement et brutalement. Et après tout, qui dira que cette méthode de diplomatie n'a pas ses avantages comme la nôtre les siens !

MARIE-ESTELLE.

* * *

Je mêle avec timidité, à celles de vos correspondants plus compétents, mon humble opinion sur le nouveau concours.

Quels sont les qualités et les défauts du jeune homme moderne ?

Existe-t-il vraiment un type de ce nom ! A mon avis, je ne vois pas que le jeune homme de nos jours ait beaucoup changé et varie de celui d'autrefois !

Je crois plutôt que ce sont les jeunes filles modernes qui s'imaginent qu'il devrait être différent parce qu'elles-mêmes se sont émancipées tellement qu'elles ne sont plus reconnaissables.

Le jeune homme moderne n'a pas cessé un seul jour d'être lui-même, comme autrefois ses pères. A preuve, c'est qu'il n'a jamais pensé-à laisser pousser ses cheveux démesurément pour faire contrepoids aux têtes rasées féminines. Il a gardé son mode de coiffure et son même genre d'habillement. Il prouve par là son bon sens et son état d'âme normal.

Il a continué à s'instruire davantage dans les sciences, dans les lettres et dans les arts. Il a laissé de côté le genre de jeunes filles modernes à outrance, pour enrichir son intelligence de choses utiles qui lui procureront un avenir brillant, le bien-être, voire même une certaine gloire légitime.

Il laisse à leurs jeux sportifs, à leurs jazz énervants et peu édifiants, les jeunes filles qui se piquent d'être modernes en portant les cheveux courts et quelquefois le pantalon " knickers " pour accomplir leurs exploits hardis et peu féminins.

Il est vrai qu'il y a aussi un grand nombre de jeunes gens " modernes ", des écervelés ceux-là, qui s'occupent, et est-ce bien aux dépens de la jeune fille sensée, des têtes folles de celles qui ont les cheveux coupés à la gar-

çonne, collés sur les tempes, aux manières brusques et aux allures un peu trop masculines.

Il faut à cette sorte de jeunes gens de la distraction et ils vont la cercher chez celles qui ne savent plus goûter le plaisir sain au milieu de leur famille. C'est aux salles de danses publiques, près des lacs ou sur les plages qu'ils recherchent les jeunes filles " modernes " pour se divertir de manière " moderne "...

Je veux croire que parmi ces jeunes filles il s'en rencontre de très bonnes, mais la majorité laisse à désirer.

Par leurs agissements, elles donnent lieu à la critique, elles font supposer bien des abus, des écarts qui tôt ou tard les feront rougir de ces amusements loin des yeux des personnes qui les aiment sincèrement et veulent tout le bonheur auquel toute jeune fille digne du nom a le droit d'aspirer.

Demandez au jeune homme quelle sorte de jeune fille il désire pour épouse? Une " flapper " ou une jeune fille sensée ? Presque toujours il vous dira qu'il préfère la dernière à la première.

Passons aux défauts. Il s'en trouvera toujours quelques uns, mais les bonnes qualités acquises au foyer l'emporteront toujours sur les défauts. Et s'il est assez chanceux pour rencontrer sur son chemin parmi les jeunes filles d'aujourd'hui une vraie femme — il y en a encore Dieu merci ! — il aura tôt fait de se corriger pour plaire à celle qui lui sera apparue dans toute son âme féminine, sachant l'aimer ardemment et sagement, par sa réserve, par sa droiture, elle le conduira dans le chemin de la vertu et partant le rendra heureux. Ce que ne pourrait accomplir la jeune " flapper " de nos jours. S'il en était autrement ce serait miracle.

Que la jeune fille moderne se hâte donc de revenir à la manière d'agir de nos aïeules. En agissant comme elles, plusieurs jeunes filles ouvriraient les yeux à certaines mères qui sont un peu trop " modernes " pour leur montrer l'exemple. Voilà pourquoi tant de jeunes gens deviennent " modernes ", au sens du mot qu'on entend dans ce concours. L'autorité des parents s'en va, la discipline se relâche et les bonnes mœurs en souffrent.

Si les jeunes filles revenaient à l'ancien régime, le jeune homme trop " moderne " n'existerait plus. Il y aurait beaucoup plus de mariages heureux qui s'accompliraient.

ESTHER.

* * *

Pour donner suite au désir exprimé dans votre dernier numéro d'octobre, je me permets de vous faire tenir ci-joint une appréciation, croyez-moi, tout à fait désintéressée des défauts et des qualités du jeune homme moderne.

" L'étude d'un sujet quelconque est toujours chose difficile et délicate à entreprendre. Parfois, de crainte de blesser les goûts ou les susceptibilités du sujet en cause, l'on passera outre et l'on se contentera de garder en son for intérieur telle et telle impression. Heureusement, je suis d'autant plus à l'aise à ce propos que je suis moi-même du sexe fort. J'avais d'ailleurs lu avec un vif intérêt les différentes appréciations similaires de l'autre sexe et je brûlais, naturellement, du légitime désir de combler la carence par trop évidente qui s'en dégageait.

" Bien que loin de moi toute pensée de plagier, je croix sincèrement qu'une semblable appréciation du sexe fort doit inévitablement comporter plusieurs points de similitude. Au surplus, n'est-il pas notoire que l'exemple entraîne? Puisque l'on rapporte dès les débuts de la création du genre humain que l'homme ne sut pas faire justice à sa force " légendaire " en succombant à la première tentation n'est-il pas naturel de s'attendre à une sorte de faiblesse identique chez ses successeurs? En toute justice pour le beau sexe, il faut, cependant, convenir, qu'il y est beaucoup d'imperfections chez l'homme où la femme n'est pour rien, comme il y est des exceptions à toute règle. Me sentant donc à l'abri de la tempête de protestations que suscitera probablement cette appréciation je me sens donc plus en mesure d'accomplir cette délicate tâche.

" Elles sont nombreuses les qualités chez le jeune homme moderne... mais la principale et non la moindre et, partant, bien connue de vos impartiales lectrices c'est SA CONSTANCE EXEMPLAIRE. Son désintéressement complet suit de près cette dernière qualité. Quoique j'admettrai que les idées matérialistes actuelles le font pencher vers un amour raisonné mais en général il se borne à l'amour platonique... Il n'est pas non moins sincère, timide et facilement impressionnable, mais malheureusement souvent incompris. La mode l'occupe peu comme d'ailleurs toutes les choses légères.

" DEFAUTS : Cultive son intelligence au point de négliger son apparence physique? Se laisse persuader trop facilement par les belles paroles de l'autre sexe? Attache trop d'importance à l'apparence dans le choix de ses amies et a trop peu cure de leur intelligence.

RENE CHAPUT.

P.S.—Par anticipation j'implore la protection de votre cour de justice au cas j'aurais à faire face à une action en dommages d'avoir été trop franc dans l'expression de mes idées à ce point de vue?

Si notre cour de justice n'a qu'à juger des causes aussi délicatement exposées, elle ne saura qu'absoudre.

LUC AUBRY.

Sa Majesté l'Automne

Sa Majesté l'automne, en robe de velours,
Avec, pour cortège, la bise
Sifflant lugubrement sous un ciel gris et lourd,
Commence aujourd'hui ses Assises...

Les débris de l'été, faits de branchages morts,
Et des feuilles qui tombent toutes,
Forment, de son palais, le frissonnant décor...
Et le mol parquet de nos routes.

Les arbres dépouillés, de leurs bras appauvris
Recourbent l'ossature,
Tristes fantômes secs, vieillards tout décrépits
Ayant perdu leur chevelure...

Sa Majesté l'automne en ouvrant ses assises
Finit le règne de l'été.
Adieu, les soirs d'azur, adieu la douce brise
Par décret de Sa Majesté...

GUY CHAUMIEREË.

De gauche à droite: Hon. juge Philippe Demers, Hon. juge P. Cousineau, Mgr. Piette, recteur de l'Université, Hon. juve E. Lafontaine, doyen de la Faculté de Droit, M. Jean Delalande, M. G. Beaudoin, secrétaire de la Faculté de droit, M. R. Taschereau, M. V. Morin.

Au second rang entre Mgr. Piette et l'Hon. juge E. Lafontaine, M. D. Jasmin, assistant secrétaire général; puis M. E. Montpetit, M. L.-M. Gouin, M. L. J. S. Morin, M. L. E. Beaulieu, M. Antonio Perreault.

M. Jean Delalande

Docteur en Droit de l'Université de Montréal

Récemment, devant les professeurs assemblées de la Faculté de Droit de l'Université de Montréal, M. Jean Delalande, Consul de France, soutenait brillamment une thèse de droit, intitulée " Conseil Souverain de la Nouvelle France, et la question de la nécessité de l'enregistrement des Ordonnances " qui lui valut immédiatement le titre de Docteur en Droit de notre Université. M. Delalande est le premier étranger — si toutefois, l'on peut se permettre d'appeler étranger un Français — reçu docteur en droit d'une université canadienne.

La carrière de M. Jean Delalande est déjà bien remplie. Elle débuta par la guerre, où comme lieutenant d'infanterie, il fut dès 1915 appelé à servir. Blessé à Tahure en 1916, il devint prisonnier en Allemagne d'où il s'évada avec un camarade en 1918. Nous aimerions à lire les notes que dut griffonner pendant sa captivité le jeune officier français, ainsi qie le récit de son évasion qui fut, comme on l'imagine, aussi mouvementée que périlleuse.

En 1919, M. Delalande fut nommé Consul-suppléant, et chargé également du Secrétariat du service économique des Affaires Etrangères. En 1920 on lui confia la charge d'adjoint à la Conférence internationale des réparations de Bruxelles, et la même année, Montréal avait le plaisir de le recevoir au Consulat Général de France. En 1922, il fut nommé Consul, et depuis le départ de M. Marcel de Verneuil (nommé Consul à Saint-Paolo du Brésil), M. Delalande est Consul-adjoint auprès de M. de Vitrolles, Consul Général de France au Canada.

Si nous consultons les titres universitaires de M. Delalande, nous apprenons qu'il est licencié ès-lettres, licencié en droit de l'Université de France, lauréat de la Faculté de droit de Rennes, licencié ès-lettres et licencié en droit de l'Université de Paris.

M. Delalande jouit dans les cercles montréalais, de même que dans nos principaux centres canadiens, de la plus juste popularité. Homme d'esprit, travailleur consciencieux, aimable et serviable, il ne compte que des admirateurs qui pénétrés de sa valeur intellectuelle, deviennent bien vite ses amis fervents. M. Delalande ne tarit pas d'éloges sur le mérite des professeurs de la Faculté de Droit de l'Université de Montréal, professeurs qui peuvent, à son sens, rivaliser avec les autorités en loi des plus grandes institutions mondiales, et c'est en fréquentant nombre d'entr'eux que la pensée lui est venue de faire partie d'une maison, où il se rencontrerait avec des esprits lumineux et profonds dont le commerce l'intéresserait sur le terrain légal qu'il aime à explorer, et dont son père, qui était un magistrat distingué, lui a légué l'amour et le goût.

Nous nous réjouissons sincèrement de l'honneur que notre Université a fait à M. Delalande en lui conférant un titre bellement mérité, titre qui fait nôtre à jamais, l'un des Français qui ait le mieux compris et apprécié l'âme canadienne-française.

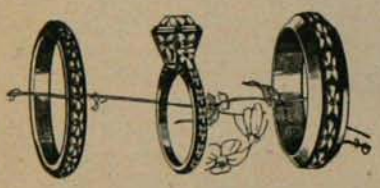
MADELEINE.

Jos. L'Heureux
Enrg.

Bijoutiers,
Joailliers,
Horlogers

673 Est rue Ste-Catherine
MONTREAL

A nos nombreux clients, nos meilleurs souhaits de bonne heureuse année et sincère remerciement pour le grand encouragement que nous avons reçu.



Seule, une visite d'inspection vous convaincra de la modicité surprenante de nos prix. Pour en juger :

BAGUE, or vert ou or blanc, diamant solitaire, délicatement ouvragé, spécial.....$15.00

JONC, or vert ou or blanc, artistiquement gravé :

10 carats, spécial, $3.50 ;
14 " " $4.50 ;
18 " " $5.75.

Téléphone: Est 5595

EDMOND BOUSQUET,
Gérant.

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier, Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée
FABRICANTS PAPETIERS
210, rue Notre-Dame Ouest
Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL

Notes et Echos

Par LUC AUBRY

Bienvenue...

A nos compatriotes de l'Ouest Canadien dont le passage dans notre Province a suscité la joie et l'émotion partout.

Une soirée poétique.

Les soirées poétiques sont plutôt rares, mais Mademoiselle Jeanne Rolland, diseuse d'un très-joli talent, n'a pas craint d'aborder ce genre et dans la salle bien remplie de la Bibliothèque Saint-Sulpice, elle a dit des vers avec un charme très-personnel et un goût affiné. Mademoiselle Rolland a attesté des dons délicats et précieux. Sa parfaite compréhension des auteurs qu'elle interprète, son aisance en scène, sa grande facilité d'élocution, en font une artiste aussi fine que vibrante. Nous savons que cette amie de la poésie ambitionne à son tour, de passer quelques années là-bas, à travailler sous les meilleurs maîtres. Espérons que ce vœu si légitime sera comblé, et que dans la distribution de ses faveurs, notre Province n'oubliera pas une si bonne ouvrière de la pensée et de l'art français.

Noces d'argent.

Le vingt-cinquième anniversaire politique de l'Honorable Premier de la province de Québec a donné lieu à des manifestations très-sincères et très-spontanées de la part de l'électorat, comme des amis personnels et des collègues de M. Taschereau qui tous se sont unis pour le féliciter chaleu-

Mlle Jeanne Rolland, diseuse poétique.

Mlle Anne Messenie, pianiste et soprano lyrique.

reusement du rôle efficace et brillant qu'il a tenu pour le plus grand bien de la Province dont il a la direction politique. M. Taschereau méritait ces hommages à tous les titres. Administrateur consciencieux il oriente la Province vers des destinées plus stables, il favorise les progrès, développe les initiatives, créé d'utiles fondations, et met tout en œuvre pour valoir au Québec, tant au point de vue matériel qu'intellectuel, la première place dans le Dominion. Ses nobles ambitions sont servies par une énergie inflexible, une ardeur au travail qui ne se dément jamais, et une prévoyance habile et sûre qui nous met à l'abri de tout déboire. Son action peut provoquer des critiques, mais elle n'est jamais discutée au point de vue de la sincérité et de la droiture. Descendant d'une grande famille canadienne, M. Taschereau continue les traditions d'honneur, d'intelligence et de patriotisme des siens, et il les imitent en servant sa patrie et sa race avec une si belle fierté.

Deux artistes.

Le concert Messenie-Belland, donné en octobre dernier, devant un public choisi a admirablement fait ressortir le talent de deux artistes que Montréal vient d'ajouter à la phalange de ses meilleurs professeurs. Mademoiselle Anne Messenie récemment de retour de Paris, où elle a étudié sous Philipp du Conservatoire National, est une ancienne élève de Madame Berthe Roy de Québec, et elle eut l'honneur d'être choieie comme prix d'Europe 1922, par l'Académie de Musique de Québec. En France, Mademoiselle Messenie a remporté des succès flatteurs, et voici ce qu'écrivait de son talent, la " Touraine Républicaine " après un concert donné à Chinon, en compagnie des principaux artistes de l'Opéra et de la Comédie Française, au bénéfice d'une œuvre de guerre : " La gracieuse pianiste a su faire parler son Pleyel avec une puissance et une virtuosité qui dénotent de sa part les plus heureux dons sans cesse accrus par le travail."

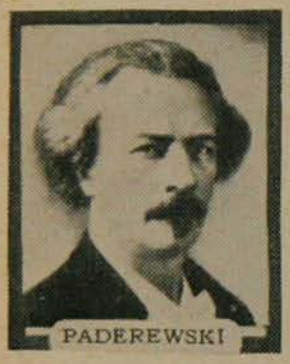
En plus de son remarquable talent de pianiste, Mademoiselle Messenie possède une voix de soprano lyrique, et elle étudia le chant sous Mademoiselle Jane Bathori, de l'Ecole Normale de Paris, qui prédisait : "Avec ses qualités musicales, elle est appelée à un très-brillant avenir vocal." Elle chanta longtemps à l'église de la Trinité de Paris, et fut soliste à l'Eglise des Etrangers et à Gaillon, lors d'une cérémonie religieuse, organisée par la Comtesse de Marenches. A Montréal, Mademoiselle Messenie a conquis d'emblée son public par ses brillantes interprétations des œuvres de Chopin, Arensky Debussy et Infants. M. Bélland qui paraissait alors pour la première fois devant le public canadien, rallia également tous les suffrages.

M. Belland a fait un brillant début. Il a obtenu une excellente presse. La critique, tant anglaise que française, a été pour ainsi dire unanime à louer sa tenue impeccable, son interprétation intelligente et chaleureuse des grands maîtres.

M. Belland a joué Bach avec le style noble et l'ampleur que commande cette musique souveraine, fatale aux médiocres, glorieuse pour les véritables artistes. Dans la Berceuse de Fauré, les Chants Russes, de Lalo, il a fait chanter son instrument avec un sentiment poétique exquis et la Polonaise de Popper a révélé la fougue endiablée, la virtuosité de l'interprète. Deux sonates pour piano et violoncelle, par Breval et Boellmann, bien propres à mettre en lumière les ressources et la souplesse

M. Jean Belland, violoncelliste.

Il Immortalise Leur Jeu


PADEREWSKI

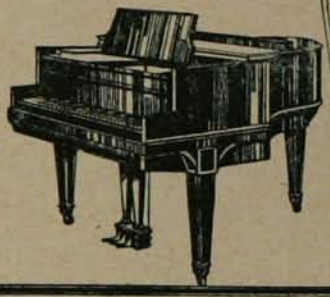
Les plus grands pianistes du monde, parce qu'ils se rendent compte que le Duo-Art immortalise leur jeu, ne consentent plus de nos jours à faire enregistrer leur interprétation que par cette merveille musicale moderne.

HOFMANN

The DUO-ART Reproducing Piano

Par ce moyen sont rendus, dans leurs nuances les plus subtiles, le toucher et le rythme de l'artiste, fidèlement et impeccablement.

Le piano Mason & Risch, est le seul en Canada auquel soit adopté le Duo-Art.



Les Pianos Mason & Risch en Usage au Vatican

Ainsi que nous l'annoncions dernièrement, Sa Sainteté Pie XI a conféré à la maison Mason & Rich le titre de Fournisseurs attitrés de Sa Sainteté et des Palais Apostoliques. Et l'on sait déjà qu'il se trouve un piano à queue Mason & Risch dans les appartements du Saint-Père et un piano droit dans sa chapelle.

MASON & RISCH Limited

230, YONGE ST. TORONTO

LAYTON BROS. LIMITED
550-552, rue Ste-Catherine W.
MONTREAL

ROBITAILLE, ENRG.
320, rue St-Joseph,
QUEBEC

Veuillez m'envoyer la brochure intitulée : " La Musique et le Vatican ".

Nom.....

Adresse.....

Avez-vous reçu cette brochure?

Au reçu de ce coupon une brochure, " La Musique et le Vatican ", illustrée de plusieurs protographies des fêtes de l'année jubilaire, sera envoyée franco. Expédiez ce coupon à n'importe quelle des adresses indiquées ci-contre.

du violoncelliste, et plusieurs rappels formaient un programme substantiel et composé avec art.

M. Jean Belland a un jeu personnel, nuancé, simple, sincère, une virtuosité remarquable, une musicalité raffinée. Bref, il est bien de l'école française que caractérisent la mesure, la sobriété, le bon goût, la délicatesse jointe à la vigueur, le souci des nuances, la souplesse, la belle tenue classique.

Exposition Bélanger-Beaudoin.

L'Exposition de Peintures et Reliure d'art qu'ont donnée MM. Octave Bélanger et François Beaudoin, en la salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice a remporté un succès des plus justes comme des plus flatteurs. M. Bélanger exposait tout près d'une centaine de tableaux : peintures, aquarelles, pastels, eau forte, dessins, études et pochades des plus remarquables, et montrant bien tous les aspects d'un talent qui nous a réellement charmés. M. Bélanger a exposé au salon des Qrtistes français de Paris ainsi qu'à l'Exposition de l'Art Contemporain à Copenhague, et nous avions déjà entendu vanter ses rares dons artistiques. Son exposition nous démontre combien les éloges étaient mérités et quel artiste sincère et profond nous comptions en lui. Devant les reliures d'art de M. Beaudoin, nous restons émerveillés, et d'autant plus que pour la première fois, nous connaissons un artiste-relieur, de chez-nous, formé aux meilleures écoles françaises, et qui nous rapporte de là-bas, un art délicat qui s'adapte aux œuvres qu'il encadre, les épouse pour ainsi dire, dans une toilette qui concorde avec la pensée qu'elles incarnent, et les rend encore plus précieuses et plus chères. Ces deux artistes qu'il nous fut donné de connaître dans une atmosphère dg recueillement et de beauté connaîtront, espérons-le, les succès qui récompensent le travail et fortifient le talent.

Le haut commissaire du Canada.

L'honorable M. Philippe Roy, haut commissaire du Canada à Paris, est actuellement de passage au Canada. Tous les Canadiens qui passent par Paris apprécient la grande courtoisie de leur représentant, de même que la grâce accueillante de Madame Roy, et le charme de leur hospitalité. M. Roy est reconnu comme une personnalité parisienne, car il a conquis Paris, comme Paris l'a conquis, et notre représentant ne compte que des amis dans les meilleurs cercles de la capitale française. Nous sommes heureux de le revoir parmi nous et de lui souhaiter la plus cordiale bienvenue.

LUC AUBRY

Desperanza

Par ARTHUR BUIES

JE suis né il y a trente ans passés, et depuis lors je suis orphelin. De ma mère je ne connus que son tombeau, seize ans plus tard, dans un cimetière abandonné, à mille lieues de l'endroit où je vis le jour. Ce tombeau était une petite pierre déjà noire, presque cachée sous la mousse, loin des regards, sans doute oubliée depuis longtemps. Peut-être seul dans le monde y suis-je venu pleurer et prier.

Je fus longtemps sans pouvoir retracer son nom gravé dans la pierre ; une inscription presqu'illisible disait qu'elle était morte à vingt-six ans, mais rien ne disait qu'elle avait été pleurée.

Le ciel était brûlant, et, cependant, le sol autour de cette pierre solitaire était humide. Sans doute l'ange de la mort vient de temps en temps verser des larmes sur les tombes inconnues et y secouer son aile pleine de la rosée de l'éternité.

Mon père avait amené ma mère dans une lointaine contrée de l'Amérique du Sud en me laissant aux soins de quelques bons parents qui m'ont recueilli. Aussi, mon berceau fut désert ; je n'eus pas une caresse à cet âge même où le premier regard de l'enfant est un sourire ; je puisai le lait au sein d'une inconnue, et, depuis, j'ai grandi, isolé au milieu des hommes, fatigué d'avance du temps que j'avais à vivre, déclassé toujours, ne trouvant rien qui pût m'attacher, ou qui valût quelque souci, de toutes les choses que l'homme convoite.

J'ai rencontré cependant quelques affections, mais un destin impitoyable les brisait à peine formées. Je ne suis pas fait pour rien de ce qui dure ; j'ai été jeté dans la vie comme une feuille arrachée au palmier du désert et que le vent emporte, sans jamais lui laisser un coin de terre où se trouve l'abri ou le repos. Ainsi j'ai parcouru le monde et nulle part je n'ai pu reposer mon âme accablée d'amertume ; j'ai laissé dans tous les lieux une partie de moi-même, mais en conservant intact le poids qui pèse sur ma vie comme la terre sur un cercueil.

Mes amours ont été des orages ; il n'est jamais sorti de mon cœur que des flammes brûlantes qui ravageaient tout ce qu'elles pouvaient atteindre. Jamais aucune lèvre n'approcha la mienne pour y souffler l'amour saint et dévoué qui fait l'épouse et la mère.

Pourtant, un jour, j'ai cru, j'ai voulu aimer. J'engageai avec le destin une lutte horrible, qui durait tant que j'eus la force et la volonté de combattre. Pour trouver un cœur qui répondit au mien, j'ai fouillé des mondes, j'ai déchiré les voiles du mystère. Maintenant, vaincu, abattu pour toujours, sorti sanglant de cette tempête, je me demande si j'ai seulement aimé ! Peut-être que j'aimais, je ne sais trop ; mon âme est un abîme où je n'ose plus regarder ; il y a dans les natures profondes une vie mystérieuse qui ne se révèle jamais, semblable à ces mondes qui gisent au fond de l'océan, dans un éternel et sinistre repos. O mon Dieu ! cet amour était mon salut peut-être, et j'aurais vécu pour une petite part de ce bonheur commun à tous les hommes. Mais non ; la pluie généreuse ruisselle en vain sur le front de l'arbre frappé par la foudre ; il ne peut renaître... Bientôt, abandonnant ses rameaux flétris, elle retombe goutte à goutte, silencieuse, désolée, comme les pleurs qu'on verse dans l'abandon.

Seul désormais, et pour toujours rejeté dans la nuit du cœur avec l'amertume de la félicité rêvée et perdue, je ne veux, ni ne désire, ni n'attends plus rien, si ce n'est le repos que la mort seule donne. Le trouverai-je ? Peut-être ; parce que, déjà, j'ai la quiétude de l'accablement, la tranquillité de l'impuissance reconnue contre laquelle on ne peut se débattre. Mon âme n'est plus qu'un désert sans écho où le vent du désespoir souffle, sans même y réveiller une plainte.

Et de quoi me plaindrais-je ? Quel cri la douleur peut-elle encore m'arracher ? Oh ! si je pouvais pleurer seulement un jour, ce serait un jour de bonheur et de joie. Les larmes sont une consolation et la douleur qui s'épanche se soulage. Mais la mienne n'a pas de cours ; j'ai en moi une fontaine amère et n'en puis exprimer une goutte, je garde mon supplice pour le nourrir, je vis avec un poison dans le cœur, un mal que je ne puis nommer, et je n'ai plus une larme pour l'adoucir, pas même celle d'un ami pour m'en consoler.

Maintenant tout est fini pour moi ; j'ai épuisé la somme de volonté et d'espérance que le ciel m'avait donnée. Otez au soleil sa lumière, au ciel ses astres, que reste-t-il ? L'immensité dans la nuit ; voilà le désespoir. Mes souvenirs ressemblent à ces fleurs flétries qu'aucune rosée ne peut plus rafraîchir, à ces tiges nues dont le vent a arraché les feuilles. Je dis adieu au soleil de mes jeunes années comme on salue au réveil les songes brillants qui s'enfuient. Chaque matin de ma vie a vu s'évanouir un rêve, et maintenant je me demande si j'ai vécu. Je compte les années qui ont fui : elles m'apparaissent comme des songes brisés qu'on cherche en vain à ressaisir, comme la vague jetée sur l'écueil rend au loin un son déchiré, longtemps après être retombée dans le sombre océan.

J'ai mesuré au pas de course le néant des choses humaines, de tout ce qui fait palpiter le cœur de l'homme, l'ambition, l'amour... L'ambition ! j'en ai eu deux ou trois ans à peine : cette fleur amère que les larmes de toute une vie ne suffisent pas à arroser, s'est épanouie pour moi tout à coup et s'est flétrie de même.

En trente ans j'ai souffert ce qu'on souffre en soixante ; j'ai vidé bien au-delà de ma coupe de fiel ; à peine au milieu de la vie, je suis déjà au déclin de ma force, de mon énergie, de mes espérances. Pour moi il n'y a plus de patrie, plus d'avenir...

L'avenir ! eh ! que m'importe ! Quand on a perdu l'illusion, il ne reste plus rien devant soi. J'ai souffert la plus belle moitié de la vie, que pourrais-je faire de l'autre, et pourquoi disputer au néant quelques restes de moi-même ? Sur le retour de la vie, quand les belles années ont disparu, l'homme ne peut plus songer qu'au passé, car il voit la mort de trop près ; il ne désire plus, il regrette, et ce qu'il aime est déjà loin de lui. Pour cette nouvelle et dernière lutte, j'arriverais sans force, épuisé d'avance, certain d'être vaincu, tout prêt pour la mort qui attend, certaine, inévitable, pour tout enfouir et tout effacer.

Non, non, je ne veux plus... je m'efface maintenant que je ne laisse ni un regret ni une pensée. Si, plus tard, quelqu'un me cherche, il ne me trouvera pas ; mais, peut-être qu'en passant un jour près d'une de ces fosses isolées où aucun nom n'arrête le regard, où nulle voix n'invite au souvenir, il sentira un peu de poussière emportée par le souffle de l'air s'arrêter sur son front humide... cette poussière sera peut-être moi...

8 juin, 1874.

ARTHUR BUIES.

Quelques lueurs sur l'Enfer russe

D'après des publications récentes

Par ROBERT Le BIDOIS

HUIT années, pleines d'événements graves, lourdes de conséquences, ont passé depuis la révolution russe. Mais cette catastrophe historique sans précédent a laissé une telle empreinte sur l'immense empire de toutes les Russies et sur l'Europe entière que bientôt ses ondes empoisonnées déferleront aux quatre coins du globe, jusque dans des contrées qui, par leur situation géographique ou morale, eussent semblé à l'abri de la vague délétère. C'est pourquoi il n'est pas indifférent au Canada français, dont on a dit, à juste titre, qu'il était aux antipodes mêmes du foyer bolchéviste, de connaître le danger qui gagne de proche en proche tous les pays des deux continents. Aussi mes lecteurs m'excuseront-ils, j'en suis sûr, de quitter pour une fois le domaine proprement littéraire pour explorer, avec des guides qualifiés, les ténèbres infernales de l'Erèbe soviétique.

Le premier de ces guides sera un étranger, M. Charles Sarolea, — belge d'origine, latin par éducation et écossais d'adoption, puisqu'il professe la littérature française à l'Université d'Edimbourg. Directeur des excellentes collections " *Nelson* " et " *Gallia* ", fondateur d' " *Everyman* " (magazine anglais à grand tirage), M. Sarolea est l'un des esprits les plus " européens " de notre temps. Sur la philosophie, la littérature et la politique de l'Europe, il a publié une vingtaine de volumes qui n'ont jamais passé inaperçus et dont certains ont été fort remarqués. Dès 1912, plus perspicace que Norman Angell, il prédisait la grande guerre dans son livre " *Le problème franco-allemand* ". Depuis, il n'a cessé de voyager en Asie, en Afrique, au Brésil, aux Etats-Unis, au Canada, d'où il a rapporté le titre de docteur honoraire de l'Université de Montréal. On conçoit dès lors l'intérêt de son dernier ouvrage, qui est le récit de ses impressions de voyage au pays des Soviets, sous le titre : " *Ce que j'ai vu en Russie soviétique* (1) ".

C'est, d'abord, un livre impartial fondé sur une connaissance de première main. L'auteur s'est toujours tenu au courant de la langue et des choses russes, — ce qui, dit-il, n'est pas le cas de tous ceux qui écrivent sur la Russie. L'exactitude des faits qu'il rapporte et l'interprétation qu'il en donne nous sont garanties par les plus hautes autorités européennes en matière russe : avec une franchise anglo-saxonne, M. Sarolea ne manque pas de donner ses " références ", ni de rappeler que son livre, paru primitivement à Londres en 1924, a été tiré déjà à 3 éditions et qu'il a contribué au revirement de l'opinion anglaise sur la Russie. Félicitons donc M. Grojean de l'avoir traduit à Bruxelles, et la librairie Hachette d'avoir accueilli cette traduction en France.

(1) Un vol. in-16 chez Hachette.

Le régime sociétique, d'après M. Sarolea, est " un défi aux lois permanentes de l'économie politique et aux lois éternelles de la nature humaine." Aussi bien, les chefs eux-mêmes du bolchévisme, effrayés des conséquences de leur système, sont obligés de répudier peu à peu leurs propres principes. L'expérience économique communiste de 1917 a échoué ; dès 1921, Lénine a dû " dénationaliser " le commerce et l'industrie. A l'heure actuelle, les Soviets font un effort plus désespéré que jamais pour attirer en Russie les capitaux étrangers nécessaires à leur relèvement. Mais la vie économique du pays tout entier repose sur des bases pourries.

La Russie soviétique est véritablement le royaume de l'Antéchrist. (1) Parmi ses devises les plus chères, il est intéressant de noter celle-ci : " L'église est un instrument pour exploiter le prolétariat ", et surtout : " La religion est l'opium du peuple ". Serge de Chessin, qui a écrit naguère " Au pays de la démence rouge " et qui connaît admirablement la Russie, a fort bien montré, dans deux solides articles de la " *Revue des deux mondes* " et des correspondances à " *L'Echo de Paris* ", l'existence d'une métaphysique bolchéviste, et sa lamentable faillite. " Karl Marx est le seul dieu, Lénine est son prophète, le parti communiste est son église." La religion de l'état est l'athéisme. Mais " l'athéisme bolchévique ne fait que détourner la bouillonnante religiosité du peuple de ses voies anciennes pour la canaliser vers un culte nouveau ", le culte de Lénine. Lénine, primaire atteint de monomanie, est " le principe métaphysique des Soviets." Ainsi, cette métaphysique, transformée bientôt en dogme religieux, comporte en dernière analyse l'établissement d'une véritable théocratie fondée sur la puissance des ténèbres. On assiste alors à " l'hystérie collective d'une nation aux prises avec la bête apocalyptique." Incapable de briser les autels, les bolchévistes ont tenté de les nationaliser à leur profit : il y a des missels communistes, des idoles de Lénine, tout un culte rouge.

Le terrorisme bolchévique est donc bien, selon le mot de M. Saroléa, " la moisson rouge du marxisme scientifique ". Ce marxisme est lui-même un composé de l'évolutionisme d'Hégel et du fatalisme mahométan.

Si le bolchévisme a pu s'implanter si vite et si profondément en Russie, c'est parce qu'il correspond aux caractères du peuple russe : l'atrophie de la volonté, le manque de jugement, la morale toute subjective (génératrice de violence et dénuée de scrupules), — à quoi il faut ajouter l'amour de la nostalgie et l'instinct nomade, conséquences de ce fatalisme oriental qui résulte lui-

(1) Sur la propagande anti-chrétienne du Bolchévisme voir le " Nineteenth Century " de mai 1925.

même des conditions où s'est créée la Russie, et que Tchadaef a finement expliqué : " La Russie n'a pas de traditions ; elle n'a pas fait ses humanités ; elle n'a pas été élevée à l'école divine de l'Histoire. Peuple sans parenté, sans passé, sans mémoire, nous n'avons pas pris l'habitude de la civilisation, cette deuxième nature ; nous avons l'air de nomades, et, dénués d'attaches spirituelles, nous campons dans des bivouacs. Tout nous manque : les souvenirs charmeurs de l'adolescence nationale, les figures légendaires, les enseignements de l'expérience... " Sur cette mystérieuse " âme slave ", on lira également avec profit les belles pages de François Porché, dans " *L'Illustration* " du 2 mai dernier.

C'est dans le système d'éducation des Soviets qu'il convient de chercher l'une des solutions du problème russe, s'il est vrai que les écoles bolchévistes, instituées selon les préceptes combinés de Tolstoï et de Rousseau, sont un état soviétique en réduction. Tout ce que les dirigeants ont réussi à former, ce sont des agitateurs politiques pour leur cause. La faillite de l'éducation bolchévique, comme celle du système économique, est d'ailleurs confirmée par Serge de Chessin, dans les articles déjà mentionnés, et par un professeur norvégien, M. Olaf Brock, qui publie dans le " *Correspondant* " (25 mars, 10 avril, 10 mai), le résultat de son enquête en Russie, sous le titre " La dictature du prolétariat ". Après l'échec de leur expérience économique, les Soviets se sont lancés dans une campagne pédagogique de grand style, destinée à répandre *urbi et orbi* l'esprit révolutionnaire et l'évangile du marxisme intégral. L'Université a été strictement soviétisée. Le contrôle de l'enseignement a été confié à des fonctionnaires impitoyables. Les humanités, vestiges de la civilisation bourgeoise, ont été supprimées ; la littérature ne doit plus être envisagée que sous l'angle du marxisme. Les grammaires elles-mêmes ont été scrupuleusement expurgés de tout terme bourgeois. Les grands philosophes de tous les temps, Shakespeare, les meilleurs écrivains russes ont été mis au pilon.

Non seulement les matières enseignées ont été censurées, mais l'admission aux Universités a été interdite aux non-communistes. Etudiants et professeurs bourgeois ont été expulsés en masse. Les cellules communistes exercent une surveillance rigoureuse sur tous ceux qui ne sont pas des purs d'entre les purs. La guerre au cerveau n'a pas de merci. Qui veut s'en rendre compte devra lire l'article très documenté que T. W. Bienstock vient de faire paraître dans le " Mercure de France " du 15 juillet sur " Les Arts et les Lettres dans la Russie soviétique ". Quant aux enseignements primaire et secondaire, ils sont dans un chaos indescriptible. Bref, on est obligé de conclure avec Serge de Chessin que " le triomphe de la métaphysique bolchéviste est la mort de la civilisation ", et avec M. Olaf Brock, que " le bolchévisme est un phénomène intellectuel qui doit être détruit par des forces intellectuelles ".

Jusqu'à quand les Soviets abuseront-ils de l'inertie du peuple russe ? Tout porte à croire, écrit M. Sarolea, que la révolution bolchévique finira comme elle a commencé : par une révolte militaire victorieuse. L'antisémitisme provoquera vraisemblablement une terreur blanche où collaboreront toutes les religions. On verra sans doute un gouvernement monarchique réunir les états de l'Europe orientale en une fédération analogue aux Etats-Unis d'Amérique, conservatrice, rurale, voire capitaliste, en tous cas anticommuniste et antisémite. Alors, la Russie redeviendra le grenier de l'Europe, le soutien de l'ordre et l'ennemie des révolutions.

Ces pronostics optimistes (qui ne sont pas tous indiquées dans la traduction française du livre de M. Sarolea, laquelle ne reproduit pas, on ne sait pourquoi, le chapitre sur " L'Avenir de la Russie ") sont assez rassurants. De fait, les élections d'octobre 1924 en Angleterre ont donné un surcroît de confiance aux lecteurs anglais de M. Sarolea. Mais en est-il de même en France ? Lorsqu'on voit de toutes parts grossir le danger du communisme, l'heure n'est certes pas à la quiétude béate qui a déshonoré certains politiciens français. La récente expérience du Maroc l'a bien montré. Elle n'est pourtant qu'un épisode de la révolution universelle, but suprême des efforts communistes, en vue de laquelle tous les moyens sont bons. " Dans la lutte contre la bourgeoisie, les traîtres socialistes et les pacifistes, toutes les manœuvres stratégiques sont permises ", déclare Zinovief, le porte-parole du communisme depuis la mort de Lénine. Il faut le reconnaître : ces messieurs sont passés maîtres dans l'art de la propagande, que les théoriciens allemands Plenge et Stern-Rubarth ont définie " l'art de créer des suggestions sociales ". Dans cette propagande intensive, les bolchévistes allient fort habilement les méthodes de despotisme tzariste et les principes américains de publicité.

Pour cette œuvre de destruction universelle, les Soviets sont largement subventionnés par le Komintern, ou Comité de la IIIème Internationale. On a vu récemment l'effet des menées communistes dans les ambassades des Soviets à Paris et à Londres, qui sont des centres actifs de la propagande bolchévique. Sur cette organisation (jeunesses communistes, noyaux, cellules, pionniers rouges), on trouvera d'abondants détails dans les tracts publiés chaque mois par la " Société Internationale " de Génève, dont le but est de coordonner les efforts des gouvernements contre l'action subversive de la IIIème Internationale. Car cette formidable organisation met à la fois en péril la sûreté de chaque Etat, la paix du monde et les princi es fondamentaux du droit civil et de la morale. (1)

* * *

Si nous passons maintenant aux œuvres d'imagination, la moisson sera également féconde en renseignements de prix sur la Russie soviétique. Signalons d'abord " *Sous l'étoile des Soviets* ", de Georges Popoff, qui vient d'être traduit en français chez Plon et Nourrit. C'est un tableau puissant de la vie russe sous le régime bolchevik. L'étoile des Soviets, conclut Popoff, risque fort de briller longtemps encore, parce que la masse des moujiks, satisfaite de sa vie primitive et de la nourriture qu'on lui laisse, craint le retour des propriétaires qu'ils ont pillés, et parce que la jeune génération s'est vite adaptée au nouveau régime. Quant à la vieille Russie, elle a émigré à l'étranger : ce sont les " *Epaves blanches* " dont Serge de Chessin vient d'écrire la triste odyssée. Ces patriotes exilés sont, hélas !, minés par la corruption et la grande tempête finira tôt ou tard par les balayer. Témoin, Alexandre Elaguine, le héros principal de ce roman.

C'est également sous forme romancée que Raymond Recouly, le distingué publiciste et chroniqueur de la " *Revue de France* ", a décrit la Révolution russe à laquelle il assista. Derrière la trame subtile d'un roman attachant, le sujet profond du " *Printemps rouge* " est le grand drame national au cours duquel un immense empire s'est effrondré en quelques mois. La fiction n'est ici que le fil d'Ariane qui conduit le lecteur à travers les

(1) Au moment où je termine cet article on annonce la publication dans la " Revue des deux mondes " d'une série d'articles du comte Kokovtzoff sur " Le Septennat de la dictature bolchéviste ". Je signale au lecteur cette nouvelle source d'informations.

ténèbres de cette époque tragique. Ce roman, qui est en partie une autobiographie, jette par instants les plus vives lumières sur le caractère russe et sur le fameux " charme slave ", que François Porché a tenté d'élucider dans l'étude que j'ai signalée plus haut.

Mais j'ai hâte d'en arriver à une œuvre qui, par sa conception même et sa qualité littéraire, mérite d'attirer plus longuement notre attention : je veux parler des " *Rois aveugles* ", de Jean Kessel et Hélène Iswolsky. Ce livre, qui raconte six semaines de la vie de la Russie et retrace après tant d'autres la mort du trop fameux Raspoutine, est un roman historique d'un genre nouveau. Les auteurs indiquent dans la préface, le but qu'ils ont visé : peindre la décomposition à son paroxysme d'un vaste et puissant empire ; essayer de comprendre et de faire saisir les causes morales d'un écroulement sans pareil ". Pour atteindre ce but qui relève du domaine de l'histoire, le romancier de " *L'Equipage* " et de " *La Steppe rouge* " s'est avisé de recourir à la tradition orale, afin de vérifier l'histoire et de la fixer avant qu'elle ne fût déformés par la légende. A cet effet, le brillant journaliste interrogea quelques uns des acteurs principaux de ce drame dont Raspoutine fut le protagoniste exécré. Il fut puissamment aidé dans cette tâche par la fille de l'ancien ministre des Affaires Etrangères de Russie, Melle Iswolsky, laquelle s'institua en quelque sorte le costumier et le décorateur de l'ouvrage. Interrogé récemment par Frédéric Lefèvre, Jean Kessel racontait sa première enfance et comment, né en Argentine, il passa sa première enfance et pays de la steppe rouge, vint en France à l'âge de 9 ans, et, après la guerre, retourna en Russie pour y faire du reportage. Au cours de cette interview, il déclarait outre autres choses : " Les romans ne restent pas par le style. C'est la chaleur qu'il y a en dessous, c'est l'élan vital de l'écrivain qui fait la valeur et la saveur de l'œuvre ". Cette atmosphère d'intense vérité que l'on respire à force en lisant " *Les Rois aveugles* ", on la doit sans doute au style vibrant et clair de l'auteur de " *L'Equipage* ", mais encore à la couleur locale que l'on sent si vraie, grâce à la documentation solide fournie par Melle Iswolsky, grâce aussi aux multiples " recoupements " que les auteurs ont pu faire auprès des survivants de la grande tourmente : Youssoupoff, Milioulsoff, etc.

Le drame s'ouvre sur une séance de la Douma, en novembre 1916, au cours de laquelle Milioukoff dénonce pour la première fois la trahison de certains ministres et les puissances occultes qui s'exercent sur " les rois aveugles ". Il se termine par le complot des patriotes qui aboutit à la mort de Raspoutine. Mais tandis que Pourichkhevitch, l'un de ses meurtriers, l'avait déjà rapportée objectivement et dans ses moindres détails, les auteurs des " *Rois aveugles* " ont eu l'idée de décrire cette mort de cauchemar du point de vue de Raspoutine lui-même. Il en est résulté un chef d'œuvre de beauté tragique, où l'on voit cet esprit maléfique, doué d'un pouvoir encore inexpliqué, frappé d'une balle par le prince Youssoupoff, et résister à la mort par l'effort surhumain d'une volonté diabolique, jusqu'à ce que l'achevèrent deux autres balles, tirées par Pourichkevitch. Jamais peut-être on n'a montré avec autant de force le Démon du mal, symbolisé par un moine ignorant et rustre, en qui semblent s'être rassemblées toutes les puissances des ténèbres et les forces naturelles de l'immense et mystérieuse Russie. Pour vaincre cet esprit impur, il a fallu un être prédestiné, sorte d'archange idéal qui ralliât toutes les aspirations nobles du peuple russe. Lisez la scène pathétique où s'affrontent ces deux génies opposés : Youssoupoff et Raspoutine. C'est plus qu'un drame historique : ce sont les deux forces éternelles, le Bien et le Mal, mises en présence l'une de l'autre pour un duel sans merci.

Auprès de la tragédie nationale, à laquelle s'ajoute, on vient de le voir, un drame historique, l'aventure romanesque est peu de chose. Il faut reconnaître cependant qu'elle est fort habilement mêlée à ces deux drames et qu'elle ne leur nuit d'aucune manière. Et même, au dernier chapitre, où Georges Doline retrouve, après l'assassinat, sa Lise chérie, un instant envoûtée par le moine néfaste, on ne peut s'empêcher d'être saisi par ce sens de l'humanité douloureuse, par ce goût pour la douleur et la nostalgie qui sont si essentiellement slaves et par quoi les écrivains russes nous émeuvent tant.

Ajouterons-nous que certaines figures historiques, telle que celle du tzar, ou du Grand-Duc, et que certains portraits de tous les temps et de tous les pays (le politicien, le général, le policier, le courtisan) sont saisissants de vérité profonde ? Ce roman, dont le style n'est pas le moindre mérite, s'imposera, pour employer l'expression de T. Kessel, par " la chaleur qu'il y a en dessous ", l'atmosphère qu'il crée sans artifice. Il restera comme une œuvre d'histoire véridique, passionnante comme un récit d'aventures, pathétique comme une tragédie de palais. Un sujet de drame qui eût tenté à la fois Dumas, Hugo et Shakespeare...

ROBERT LE BIDOIS.

Plainte

Les couples d'amoureux, se tenant par la main,
Lentement, à regret, s'éloignent du jardin.

La nuit est apaisante ainsi qu'une prière :
Je m'attarde à rêver dans le parc solitaire.

Comme un prodigue las gaspillant un trésor
La lune sur le sol répand sa poudre d'or.

Pas un baiser du vent ne trouble la feuillée
Des érables dormant audessus de l'allée.

Les parfums capiteux réveillés par la nuit
Quittent le lit des fleurs et rôdent pleins d'ennui.

S'échappant d'un hôtel malgré l'heure tardive
Un rythme lent de valse à mon oreille arrive.

Il fait gémir en moi les regrets endormis :
C'est l'air qu'elle jouait quand nous étions amis.

Obsédant souvenir, ne me parle plus d'elle.
Le foyer est éteint, n'y mets point l'étincelle !

Quand l'on craint la souffrance il ne faut pas aimer
La femme dont le cœur semble fait pour tromper.

La nuit est apaisante ainsi qu'une prière :
Permets-moi de rêver dans l'ombre salutaire.

LEONIDAS MORIN.

Le vote obligatoire

Par LEONIDAS BACHAND

DE toutes les institutions démocratiques, le suffrage universel est la plus considérable et la plus adaptable à la liberté individuelle à laquelle les gouvernements doivent un respe t s ıcré.

Bien qu'on ait dit, je ne sais plus où, " que le suffrage universel soit une plaie que le libéralisme a créée ", l'histoire nous montre que chaque convulsion populaire n'a pas eu pour but principal tant le renversement du pouvoir établi que de donner à l'individu un droit supplémentaire : le rapprochement du peuple de la machine à gouverner et l'étranglement de ceux qui ont abusé de leurs pouvoirs contre ce même peuple.

Quels que soient l'appellation qu'on leur attribua, le processus que l'on suivit, la forme même de leur organisme : ecclésia (à Athènes), comices (à Rome), la Grande Charte (assemblée des barons anglais sous Jean Sans-Terre), états-généraux (sous la monarchie française), etc., c'est petit à petit l'introduction du régime responsable actuel que l'on faisait.

Le libéralisme n'a pas sans doute changé les systêmes gouvernementaux sans révolutionner les coutumes existantes et le bien qu'il voulait a ouvert de nouveaux chemins à maints abus, tant il est vrai une fois de plus que les meilleures intentions ne provoquent pas toujours les résultats qu'on a lieu d'espérer.

L'absolutisme sous le monarchisme héréditaire cher à certaines âmes qu'éblouit le clinquant de la hiérarchie, n'a été que la source des pires pressions. Et pas n'est besoin de procéder à ces citations ou à des exemples : la Grande guerre a démoli assez de trônes pour que l'on en ait encore un souvenir assez vif.

Le régime constitutionnel, c'est-à-dire, l'enrayement de l'arbitraire, la délimitation et la limitation des droits discrétionnaires et le cataloguement des obligations, a certainement donné naissance à un genre de vie où la civilisation y a gagné et y gagne encore.

Ainsi, et pour ne parler que du suffrage universel, celui-ci, tout en conférant au populaire un droit incontestable et d'un poids immense, a permis au citoyen de surveiller par et pour lui-même, l'administration de la chose publique dont il est la fraction la plus délicate. et l'on sait l'effet formidable qu'a parfois une seule voix sur le résultat d'une élection.

Tout en ne dépassant pas les frontières qui lui sont assignées, il faut cependant concéder que la manipulation du suffrage prête à des abus désastreux pour ceux qui sont en cause en engendrant des obligations fort coûteuses, sous le prétexte que si on ne le fait pas soi-même, l'adversaire le fera et en profitera. Le mal n'est pas d'un seul côté ; il l'est de tous.

Sans doute la loi interdit de véhiculer l'électeur aux urnes :

" (S. R. Q. 1909). Art. 393-1. — Se rend coupable " d'un acte illicite tout candidat qui, dans une élection, " par lui-même ou par l'intermédiaire d'une autre per- " sonne :

a) " Loue de qui que ce soit un véhicule ou bien " promet de payer ou paie pour l'usage d'un véhicule, " soit en vue de transporter un électeur à un bureau de " votation ou aux environs d'un bureau de votation, soit " en vue de le ramener d'un bureau de votation ou des " environs d'un bureau de votation ; ou :

b) " Avance les dépenses de voyage ou autres qu'un " électeur doit faire ou rembourser celles qu'il a faites " pour se rendre à l'élection ou en revenir ;

" Tout candidat ou autre personne qui se rend cou- " pable d'un tel acte illicite encourt une amende de cent " dollars, payable avec dépens à la personne qui en pour- " suit le recouvrement en justice.

2. — " Tout électeur qui loue à qui que ce soit un " véhicule pour un candidat ou l'agent d'un candidat " en vue de conduire un électeur à un bureau de votation " ou de l'en ramener, est par le fait privé du droit de " voter à l'élection et encourt, pour chaque infraction, " une amende de cent dollars payable avec dépens à la " personne qui en poursuit le recouvrement en justice.

3. — " Pour l'interprétation du présent article, le " mot véhicule s'entend de tout moyen de transport par " terre, par eau ou par air. (12 Geo. V, ch. 24, art. 9). "

Mais que de moyens d'éluder ce texte, surtout en fermant tout simplement les yeux, et ça y est, de par l'entente tacite ou l'ignorance systématique des partis aux prises. L'organisation électorale comporte, dit-on, un intermédiaire tout spécial veillant au transport des électeurs dont un trop grand nombre attendent les services.

Dans un autre ordre d'idées, ne constate-t-on pas de plus une apathie immorale chez une certaine catégorie d'électeurs qui ne semblent pas comprendre ou ne comprennent réellement pas ce que représente ce droit qu'ils négligent d'exercer et pour lequel tant de sang a été versé à travers les âges ? Il y aurait toute une éducation à faire, mais c'est un problème trop complexe, surtout lorsqu'on est arrêté par cette indifférence tacite et systématique, comme nous avons dit, des partis aux prises et leur désir de conserver un poids malhonnête qui viendra augmenter la chance à la dernière heure.

Nos lois font bien un effort pour réprimer les abus qui se présentent ça et là, mais elles ne les atteignent pas tous ; nos lois seraient trop parfaites d'ailleurs, s'il en était ainsi. On n'a qu'à lire l'article 393 des Statuts refondus de notre Province cité plus haut pour avoir là, sous les yeux, tout ce qu'on a essayé de purifier. Mais il faut toujours compter sur la nature humaine de l'élec-

teur qui ne se pénètre pas assez souvent de la responsabilité et de la grandeur du droit que les siècles lui ont conduis.

Jusqu'ici l'épreuve n'a été tentée qu'en un seul endroit, que nous sachions, et c'est en Belgique. (1), (2).

La loi électorale de ce pays et la nôtre sont sensiblement les mêmes quant aux principes généraux, à savoir : la qualité de l'électeur, son domicile, la confection des listes, les bureaux de votation et la corruption.

Là où elle diffère, ou plutôt, là où elle est plus complète, c'est en ce qui concerne l'obligation du vote. Chaque électeur inscrit est tenu d'aller déposer son bulletin sous peine de pénalités prévues au code.

On sera curieux de lire le texte même de cette partie du code belge traitant " de la sanction de l'obligation du vote :

Titre VII, Art. 220. — " Les électeurs qui se trou-
" vent dans l'impossibilité de prendre part au scrutin
" peuvent faire connaître leurs motifs d'abstention au
" juge de paix, avec les justifications nécessaires.

Art. 221. — " Il n'y a pas lieu à poursuites si le
" juge de paix admet le fondement de ces excuses,
" d'accord avec le commissaire de police ou, à défaut du
" commissaire de police, avec le bourgmestre ou l'échevin
" remplissant les fonctions d'officier du ministère public.

Art. 222. — " Dans les huit jours de la proclamation
" des élus, le commissaire de police dresse, sous le con-
" trôle du juge de paix, la liste des électeurs qui n'ont
" pas pris part au vote et dont les excuses n'ont pas été
" admises. Cette liste est dressée par commune.

" Ces électeurs sont appelés devant le juge de paix,
" par simple avertissement, et celui-ci statue sans appel,
" le ministère public entendu.

Art. 223. — " Une première absence non justifiée
" est punie, suivant les circonstances, d'une réprimande
" ou d'une amende de 1 à 3 francs.

" En cas de récidive dans les six ans, l'amende sera
" de 3 à 25 francs.

" Il ne sera pas prononcé de peine d'emprisonne-
" ment subsidiaire.

" En cas de seconde récidive dans le délai de dix
" années, et indépendamment de la même peine, l'élec-
" teur est porté sur un tableau qui demeure affiché pen-
" dant un mois à la façade de la maison communale
" du lieu de son domicile.

" Si l'abstention non justifiée se reproduit pour la
" quatrième fois dans le délai de quinze années, la même
" peine est appliquée. L'électeur est, en outre, rayé des
" listes électorales pour dix ans, et, pendant ce laps de
" temps, il ne peut recevoir aucune nomination, ni pro-
" motion, ni distinction, soit du gouvernement, soit
" des administrations provinciales ou communales.

" Dans les cas prévus par le présent article, il ne
" peut être fait application de la condamnation condi-
" tionnelle.

" La condamnation prononcée par défaut est sujette
" à opposition dans les six mois de la notification du
" jugement. L'opposition peut se faire par simple
" déclaration, sans frais, à la maison communale."

Nous ajouterons que les dispositions statuaires ci-dessus s'appliquent tant aux élections fédérales, que provinciales et communales. (3)

L'électeur étant présent dans sa commune le jour de l'élection, il n'aura pas de difficulté à se rendre au bureau de votation ; mais on se demandera ce qui arrive lorsqu'il s'en trouve éloigné.

Voici comment il est procédé à une élection belge : (art. 155). — L'électeur est d'abord convoqué par le commissaire d'arrondissement (notre officier-rapporteur) dix jours d'avance par affiches aux maisons communales (nos hôtels de ville et salles municipales) et les chefs des administrations locales (nos sous-officiers-rapporteurs) envoient sous récépissé des lettres de convocations aux électeurs au moins cinq jours d'avance. Ces dernières rappellent le jour et l'endroit où l'électeur doit voter et indiquent aussi ses noms, prénoms, profession et domicile. Et si l'électeur, au moment de l'élection, se trouve éloigné de sa commune, il a alors droit à la gratuité de transport :

Art. 1er. — " La gratuité de transport est applica-
" ble, en 3ème classe, aux électeurs généraux, provin-
" ciaux, communaux et pour les conseils de prud'hom-
" mes : 1. Qui n'ont plus leur domicile dans la com-
" mune où ils doivent voter ; 2. Qui ont deux résidences
" et doivent se rendre de l'une à l'autre pour voter;
3. Qui, étant ouvriers, ont été appelés pour leur travail
" dans d'autres communes du pays ou de l'étranger.

Art. 2. — " Pour obtenir la gratuité, les électeurs
" devront remettre, au bureau de départ, un bon...
" et exhiber leur convocation. Le bon sera remis à
" l'électeur en même temps que la convocation."

Evidemment le territoire belge est plus petit que celui du Canada ou de notre province de Québec et ce qui s'y peut faire avec facilité ne pourrait pas l'être sans doute ici, mais nous ne citons ces textes que pour fins de renseignements. D'autres dispositions pourraient être adoptées qui se conformeraient aux exigences de nos conditions locales. On trouvera singulier, dans un pays démocratique comme le nôtre, de décréter une loi coercitive semblable, mais nous en avons bien d'autres de ce genre qui ne nous empêchent pas de vivre très confortablement.

Au reste, nous n'avons touché cette question du vote obligatoire que pour démontrer que ce système n'est pas utopique et qu'il peut s'appliquer aussi bien ici qu'ailleurs ; que ses résultats peuvent devenir pratiques et qu'après les législations visant à la répression des manœuvres frauduleuses, son institution ne pourrait qu'assainir certains côtés d'organisation électorales.

Et pour être cynique — rien qu'un peu — lorsque l'électeur aura été forcé d'aller de lui-même exercer son droit de citoyen, au moins les agents d'élections et autres intéressés ne seront plus tenus d'aller quérir Monsieur et le reconduire en voiture au dépens du candidat qui a besoin de son vote... quand ce vote n'est pas donné au bénéfice de l'autre candidat.

LEONIDAS BACHAND,
Sherbrooke, 29 juillet 1925. Notaire.

(1) Nous remercions M. Godfroy Langlois commissaire général du gouvernement de Québec à Bruxelles 38a Boulevard Bischoffsheim et M. John Van Rickstael consul de Belgique à Montréal par la bienveillante entremise desquels nous avons pu consulter les lois électorales belges.

(2) Constitution de la Belgique article 48 3ème alinéa : " Le vote est obligatoire et secret. Il a lieu à la commune sauf les exceptions à déterminer par la loi. (15 nov. 1920) ".

(3) La commune équivaut à notre municipalité de cité de ville ou de village.

Ma Belle-Mère

I

— Là ! dit ma nourrice, quand elle eut fini : peut-on voir quelque chose de plus joli que ça ?

Çà, c'était moi.

Je m'élançai vers la glace pour contrôler l'opinion de Manette et (je puis le dire aujourd'hui) ce que je vis lui donna raison. On n'aurait guère pu, en effet, voir quelque chose de plus joli que la fillette de huit ans qui me rendait mon sourire dans la glace. Des yeux noirs brillants d'orgueil et de joie un nez délicat presque trop bien fait pour un nez d'enfant des lèvres de rubis assez entr'ouvertes pour laisser voir des petites dents toutes neuves admirablement rangées ; des cheveux dorés longs à toucher le bord de ma robe tout cela composait un ensemble agréable que je me complus à regarder.

— Pour sûr qu'elle est jolie ! " répondit Fantille la fille de chambre que ma nourrice avait appelée afin de s'aider de ses conseils au sujet de ma toilette ; car j'avais une toilette neuve des plus élégantes. Pour la première fois Manette avait placé un ruban de satin ponceau dans ma chevelure flottante et bien que ses doigts n'eussent point donné au nœud toute la grâce désirable il est positif que l'éclat de cet ornement faisait ressortir celui de mes yeux ainsi que l'or de mes cheveux.

— Gageons reprit Fantille qu'elle fera plus d'effet que la ma...

Un coup de coude de ma nourrice lui coupa le mot sur les lèvres. J'allais lui demander ce qu'elle voulait dire mais mon père étant entré j'oubliai tout pour sauter à son cou et l'embrasser.

J'aimais mon père avec passion. Depuis que j'avais perdu ma mère dont il ne me restait qu'un souvenir très doux mais très vague je n'avais pas eu d'autre affection que lui. Mon tempérament délicat et nerveux réclamant l'air de la campagne il s'était retiré avec moi dans un vieux château qu'il possédait au fond du Périgord et dont il avait fait réparer et meubler la tourelle la moins ruinée. Il pensait n'y séjourner que quelques mois mais ma santé s'y fortifia tellement qu'il résolut de me faire jouir davantage d'un air aussi vivifiant. Peu à peu il se créa des occupations de " gentleman farmer ". Les terres furent mise en rapport ; il s'intéressa aux plantations ; et comme il n'aimait pas à se séparer de moi il m'emmenait le plus souvent dans ses tournées en voiture ou même à cheval ; car depuis deux ans qu'il m'avait acheté un poney j'étais devenue une écuyère distinguée.

Pendant que mon père allait avec les hommes visiter ses domaines moi je restais avec les fermières qui me faisaient fête. Je bavardais avec elles et leurs enfants leurs drôles aux cheveux embroussaillés aux pieds nus dont j'eus bientôt appris le patois. Je buvais leur délicieux lait je croquais leurs châtaignes et je recevais leurs compliments d'un air digne. Je me sentais si bien la reine de ce petit monde !

Au retour si le sommeil me prenait mon père m'esseyait sur ses genoux m'entourait de son manteau ne laissant à découvert que mon visage ; puis il mettait sa fine jument au grand trot. Je me blottissais contre lui plongé dans un engourdissement délicieux qui n'était ni le rêve ni la veille ; et si j'ouvrais mes yeux ils rencontraient aussitôt son regard et son sourire.

Ce n'est pas que mon père fût d'une nature joyeuse. Il était plutôt froid réservé ; en outre la mort de ma mère avait ajouté à sa gravité une grande mélancolie ; mais pour moi il avait toujours un sourire. C'est que j'étais sa consolation sa joie ; et lui il était mon tout.

Je l'embrassai donc avec ma fougue habituelle. Puis me reculant :

— Regarde comme je suis belle.

— Charmante ! répondit-il après m'avoir examinée du haut en bas.

— Vous vous êtes distinguée Manette ajouta-t-il.

— Mais toi repris-je comme tu es beau ! pourquoi sommes-nous si beaux tous les deux ?

Et j'éclatai d'un rire heureux.

Mon père jeta un coup d'œil sur Manette et Fantille qui sortirent toutes deux.

Il s'assit alors et me dit :

— Causons.

— Quel bonheur ! m'écriai-je : tu vas donc rester à la maison aujourd'hui ? Maintenant tu sors presque tous les jours sans m'emmener. Oh ! quel bonheur !

Et j'entourai son cou de mes bras.

— Prends garde chérie me dit-il : tu chiffonne mon col.

Comment ce mot si simple me fit-il pleurer ? Il faut dire que j'étais encore terriblement nerveuse. Et puis qui pourrait nier qu'il existe des pressentiments ? Jamais mon père n'avait réprimé d'un mot ni d'un geste les fougueux élans de ma tendresse. Que signifiait ce respect tout nouveau de son costume ? Et si je voulais le chiffonner moi ce col ? Allait-il me faire de la peine pour un col de chemise ?

— Ecoute papa lui dis-je d'un air de condescendance : je ne pleurerai plus ; laisse moi chiffonner ton col.

Il sourit mais repoussa ma main.

— Non Toinette. Sois sage : il faut que je reste beau et toi belle.

Il m'assit sur ses genoux et s'empara de mes petites mains :

— Ecoute-moi bien ma chérie j'ai à te parler sérieusement. Ne t'est-il jamais arrivé de penser que tu n'as pas de mère et que toutes les petites filles en ont une ?

— J'ai maman qui est au ciel.

— Oui reprit-il d'une voix qui tremblait légèrement mais elle ne peut plus s'occuper de toi : il t'en faut une autre sur la terre. Je vais te la donner aujourd'hui. Viens avec moi nous irons la chercher dans la cathédrale de Périgueux. Manette va te mettre ton chapeau neuf tes beaux gants ; et ta nouvelle maman sera contente d'avoir une jolie petite fille comme toi.

— Mais je n'en veux pas dis-je en colère : je ne veux pas de maman ; je n'irai pas la chercher !

— Antoinette dit mon père d'un ton affligé : tu es méchante et tu me fais beaucoup de peine.

— C'est toi qui es méchant et c'est moi qui ai de la peine.

— Je suis trop bon au contraire et tu en abuses reprit-il en allant tirer le cordon de la sonnette ce qui fit apparaître nounou.

— Manette ordonna mon père : vous allez mettre à Mlle Antoinette son chapeau et ses gants puis vous me l'amènerez dans le grand salon. Et si tu n'es pas obéissante ajouta-t-il en me regardant d'un air sévère tu auras affaire à moi.

Pour le coup j'éclatai en sanglots. Mes larmes roulèrent à flots sur ma robe de soie sur les rubans du chapeau que Manette tenait à la main sur les gants clairs qu'elle m'avait tendus et que je venais de prendre machinalement. Ce fut une cataracte un déluge.

— Quoi faire ? mon Dieu demanda ma nourrice tout effarée.

— La laisser évidemment dit mon père : on ne peut pas l'emmener dans cet état.

Et il ajouta se parlant à lui-même :

— J'aurais dû me décider quatre ans plus tôt elle ne s'en serait pas doutée. Ma pauvre Edmée pardonne-moi . j'ai manqué de courage.

Et comme si le souvenir de ma mère l'eût attendri pour moi il me prit dans ses bras laissa les miens se nouer autour de son cou tandis que mes larmes roulaient sur sa cravate sur son plastron sur son gilet. Après m'avoir donné un baiser bien tendre :

— M'aimes-tu ? demanda-t-il.

— Oh ! oui de tout mon cœur !

— Eh bien ! si tu m'aimes tu aimeras ta nouvelle maman pour l'amour de moi.

— Jamais ! m'écriai-je : je n'en veux pas !

Il me posa à terre, leva les épaules ; puis regardant ma nourrice :

— Il faudra le temps, dit-il. Tâchez de la préparer, Manette ; je pars et je vous saurai gré des dispositions dans esquelles je la retrouverai.

Dès que son pas eut cessé de se faire entendre, Manette rappela Fantille et lui fit part de ce qui venait de se passer. Toutes deux accompagnèrent l'exposé des faits de commentaires auxquels je prêtais une oreille attentive, tout en paraissant uniquement occupée à sangloter sur l'épaule de Manette.

Ma nourrice, Manette Badier, que j'appelais Manou, réunissant ainsi, dans une abréviation enfantine, son nom et sa profession, était une de ces Nivernaises qui sont destinées par leur mère à devenir nourrices sur lieu, comme les fils aînés des ingénieurs sont destinés par leur père à entrer à Polytechnique. La santé et les aptitudes de Manou ayant répondu aux espérances maternelles, elle fut envoyée, un an après son mariage, dans l'un des meilleurs bureaux de Paris où mon père l'alla chercher, en compagnie de notre docteur.

Une fois la nourriture finie, Manou, qui était devenu veuve, resta à la maison en qualité de bonne d'enfant. Elle ne m'avait donc pas quittée depuis ma naissance et elle exerçait sur moi, par sa tendresse qui était réelle, une influence d'une utilité fort contestable. Mon père qui la voyait dévouée et ne savait à qui me confier, lui laissa l'autorité que lui donnaient ses services ; mais quoique Manou fût une rusée, ses défauts ne passèrent pas toujours inaperçus aux yeux de son maître. Ce qu'il en vit et ce qu'il en devina était peut-être le motif qui l'avait décidé à me donner une belle-mère. J'avais près de neuf ans ; il était temps que je subisse une direction plus éclairée et que la nourrice

ne gardât dans ses attributions que les soins matériels.

Manou sentait combien elle allait perdre à cette transformation de notre existence ; aussi la voyait-elle de fort mauvais œil, et mon père qui craignait l'effet de son mécontentement sur mon esprit, lui avait enjoint de me laisser tout ignorer, jusqu'au dernier instant. Il pensait qu'un mot de lui suffirait à me bien disposer ; car, d'ordinaire, je lui obéissais très volontiers. Il avait compté sur mon affection ; mais non sur la jalousie que l'intensité même de cette affection éveillait dans une nature nerveuse, sensible, il faut bien le dire, absolument sauvage ; car Manou ne m'avait jamais inculqué d'autre notion de morale que de m'endormir aussitôt couchée, de ne pas déchirer mes robes et de manger proprement.

Mon père ne revient que tard dans la nuit. La chagrin et la curiosité m'avaient tenue éveillée. J'entendis le piaffement des chevaux, le bruit de la portière qu'on ouvrait, la voix de mon père, son pas... et un autre pas qui fit courir un frisson de colère dans mes veines d'enfant.

Je fermai les yeux en l'entendant marcher dans le corridor ; et je parvins, par un énergique effort de volonté, à donner à ma respiration la douceur régulière qui indique un profond sommeil.

II.

Je sentis deux lèvres fraîches sur mon front brûlant.

— Chère mignonne, dit une voix très douce : dort-elle bien ! Je me réjouis de la voir éveillée, demain.

Mon père aussi m'embrassa, puis tous deux sortirent. J'ouvris les yeux pendant qu'ils partaient et je la vis très bien. Je la connaissais.

Mlle des Noues était venue avec sa mère, au château, il y avait un mois. Elle était belle, agréable, et je m'amusai avec elle, d'autant plus qu'elle me trouvait jolie et intelligente : les enfants remarquent très bien cela. J'aurais été charmée qu'elle revint en visiteuse ; mais comme maîtresse de la maison, comme ma belle-mère, oh ! non. On ne m'avait point demandé mon consentement, on ne l'aurait pas. Je voulais être tout pour mon père ; je voulais qu'il fût tout à moi ; on ne prendrait pas mon bien sans que je le défende.

A ce moment Fantille entra dans la chambre, pendant que Manou ôtait les épingles qui tenaient la coiffe.

— Eh ! bien, demanda Fantille : vous l'avez vue ?

— Pardine ! si je l'ons vue ! Et je la verrons ben de trop à ct'heure, dit Manou qui revenait volontiers à son patois.

— Elle est mignonne tout de même, reprit la fille de chambre : elle m'a souri gentiment, en me disant bonsoir.

— Bah ! fit Manou, elle veut nous " aminauder ", mais elle ne me prendra pas dans ses filets. Venir manger le bien de ct'innocente !

— Ah ! riposta Fantille, elle est pauvre.

— Je ne dis pas, reprit Manou ; mais elle peut avoir des douzaines d'enfants, et, alors, qu'est-ce que deviendra la mienne ?

Fantille sembla consternée à l'idée de ces douzaines d'enfants évoquées par l'imagination de Manou.

J'adorais les enfants ; mais ceux-là, qui ne s'offraient à l'esprit de Manou et au mien, que comme des usurpateurs, ne m'inspiraient aucune tendresse.

— Sans compter, reprit Manou, que Monsieur les aimerait plus qu'elle : on préfère toujours les derniers."

Oh ! alors, je les détestai tout à fait d'avance. Me ravir l'affection de mon père... Par exemple ! C'était bien trop d'elle, déjà.

— Il faut espérer qu'ils n'en auront pas, répondit Fantille qui s'en alla, sur cette parole conciliante.

Manou hocha énergiquement la tête. Puis, après une toilette de nuit sommaire, elle vint appliquer sur mes joues son baiser de nourrice, en murmurant :

— Dort elle bien ! Elle ne se doute pas que son malheur est entré dans la maison.

Ce que je venais d'entendre tourbillonna dans ma cervelle : je vis Mlle des Noues avec sa mère, au milieu d'une ronde d'enfants qui me prenaient les mains pour me faire tourner avec eux ; il m'entraînaient et je tournais, je tournais si bien que je ne m'éveillai pas avant dix heures, le lendemain matin.

Manou m'avait laissée dormir.

— Elle a bien le temps d'avoir du chagrin, répondit-elle à Fantille qui venait voir pourquoi je n'étais pas levée.

Cependant, il fallut se décider à m'habiller. Manou me remit le nœud rouge de la veille avec une robe plus simple, puis je partis avec Fantille.

— Venez vite ! disait-elle : Monsieur et Madame vous attendent au salon.

— Madame qui ? demandai-je.

— Mme de la Ronchère, votre nouvelle maman.

Mme de la Ronchère... elle m'avait pris mon nom aussi ! Peut-être s'appelait-elle Antoinette comme moi ! J'étais indignée. C'était un joli nom, Antoinette de la Ronchère, et je voulais le garder pour moi. Très anxieuse, je dis à Fantille :

— Est-ce qu'elle s'appelle Antoinette ?

— Non, répondit Fantille. J'ai entendu monsieur l'appeler Thérèse. Mais, entrez, il faut que j'aille faire mes chambres.

J'allais ouvrir la porte, lorsque j'entendis les sons du piano. On jouait un morceau que, malgré moi, je trouvais très joli. Je dis : " malgré moi " ; car c'était elle qui jouait ; elle qui cherchait à nous " aminauder ", avait dit Manou ; elle qui aurait douze enfants que mon père aimerait mieux que moi ! J'hésitais à entrer lorsque mon père ouvrit la porte.

— Ah ! te voilà ? à la bonne heure.

Il me baisa le front.

— Viens embrasser ta mère.

Elle me tendait les bras en souriant. Je la vois encore dans son peignoir blanc, avec ses yeux bleus, ses bandeaux blonds, son air doux, car elle avait l'air très doux. Bah ! c'était pour " m'aminauder ".

Au moment où elle avançait les lèvres, je mis mon coude devant ma figure, de sorte qu'elle n'embrassa que ma manche.

Mais mon père, qui avait vu le mouvement, abaissa mon bras.

— Que signifie cela ? dit-il d'un ton sévère.

— Laissez-la ; l'affection ne se commande pas. Plus tard, elle viendra d'elle-même à moi.

— Soit, ma chère, mais la politesse est indispensable et je suis résolu à l'exiger. Antoinette, tu vas dire poliment bonjour à ta mère, ou tu seras punie.

— Bonjour Madame, fis-je d'un air dégagé.

— Pas ainsi ; dis : bonjour, maman.

— Non...

C'était la seconde fois que je résistais à mon père. Quoique d'une extrême indulgence, il avait toujours su se faire obéir.

— Dépêche-toi ! ordonna-t-il.

— Je ne veux pas.

Il me prit dans ses bras, et me porta dans un cabinet de toilette éloigné, dont on ne se servait plus.

— Là ! dit-il : tu y resteras jusqu'à ce que tu aies obéi.

Il ferma la porte, mit la clé dans sa poche et s'en alla.

Je ne sais ce qui domina en moi du chagrin ou de la colère. J'étais enfermée, prisonnière, et cela à cause d'elle !... Pourquoi avait-elle épousé mon père ? Sans elle, je serais encore heureuse, courant et riant avec lui à travers champs. Manou avait dit vrai : le malheur était entré avec elle dans la maison.

Mon chagrin se traduisit par des larmes et ma colère par de grands coups de pieds dans la porte de ma prison. Ils attirèrent Manou.

— Ma pauvre chatte, dit-elle : qui est-ce qui t'a enfermée là ?

— C'est papa, parce que je n'ai pas voulu dire " maman " à madame Thérèse.

— T'a joliment bien fait ; mais si c'est monsieur, je ne peux pas t'ouvrir. Au moins, je te donnerai quelque chose de bon ; on a fait du gâteau à la cuisine ; je vas t'en quérir une tranche. Pauvre chérie, voilà déjà qu'elle te fait martyriser !

Manou partit, je recommençai de plus belle mes coups de pieds dans la porte. Cette fois, ce fut ma belle-mère qu'attira le bruit.

— Antoinette, dit-elle, de sa voix douce, ne frappez pas ainsi, cela irrite votre père. Ma chère petite, je comprends que vous ne m'aimiez pas, nous nous connaissons si peu ; mais pourquoi me refuser un baiser que tous les enfants donnent volontiers aux étrangers ?

Elle approcha sa jolie figure de la lucarne qui surmontait la petite porte.

— Tenez ; dit-elle, mettez-vous sur la pointe de vos pieds ; vous me donnerez un tout petit baiser, et j'irai dire à votre père que nous avons fait la paix.

Elle avança encore plus sa tête blonde qui semblait un pastel de Latour.

Je me levai ; puis, me haussant sur la pointe des pieds, j'avançai ma tête vis-à-vis de la sienne, et je lui crachai au visage.

III

Elle avait pâli et s'était éloignée, sans un mot. Je m'assis à terre, cachant ma figure dans mes mains, prise d'une terreur folle à la pensée de ce que ferait mon père. Car je ne doutai pas qu'elle ne fût en train de lui raconter l'affront qu'elle venait de subir. Ce n'était pas le châtiment que je redoutais, quelque terrible qu'il pût être. Ce que je craignais par dessus tout, ce qui m'affolait, c'était l'exil. En voyant comment j'avais traité sa femme, n'allait-il pas vouloir m'éloigner comme il m'en menaçait quand je m'obstinais :

— Si tu ne m'obéis pas, fillette, me disait-il, tu iras en pension.

Aussitôt, je devenais souple comme un gant. Hélas ! cette phrase menaçante, il me semblait déjà l'entendre retentir à mes oreilles. D'autant plus que cela lui ferait plaisir, à elle, que je m'en aille : elle aurait le champ libre ; elle se ferait aimer de mon père, tandis que moi, il m'oublierait et je passerais toute ma vie, enfermée dans une classe. Pour une nature éprise de liberté et habituée à en jouir pleinement, la pension était une torture dont la seule idée me remplissait d'épouvante.

Manou m'apporta la tranche de gâteau promise, en me recommandant de ne pas laisser comme ça voir tout ce que je pensais.

— Tu peux bien la détester tant que tu voudras, mais tu n'a pas besoin de le dire.

Je laissai le gâteau, mais je ramassai le conseil.

— Oui, pensai-je : je la détesterai, mais je ne le laisserai plus voir à papa.

C'est ainsi que la haine me conduisait à l'hypocrisie, moi qui avais toujours été franche jusqu'à la hardiesse. Manou attisait ce mauvais feu, se souciant peu de sa responsabilité, ne s'en doutant même pas ; car, pour son étroit cerveau ; l'aversion que je portais à ma belle-mère était fort naturelle, partant,

légitime. Cependant, je ne dois point accuser Manou de mes fautes : ma haine était bien à moi, c'était bien mon égoïsme jaloux qui me l'avait inspirée ; aussi, malgré la complicité de ma nourrice, malgré les raisonnements que je me faisais pour justifier à mes propres yeux ce sentiment que je m'efforçais de croire invincible, ma conscience de huit ans me reprochait mes torts. Néanmoins, pour le moment, je n'en étais qu'aux regrets ; quant aux remords, hélas ! ils devaient se faire attendre longtemps.

Chaque bruit me faisait tressaillir : l'aboiement du chien de garde, le vol des pigeons sur le toit, le grignotement d'une souris dans la chambre voisine, tout me semblait l'écho des pas de mon père venant me tirer de ma prison pour me conduire dans une autre, où jamais plus je ne le verrais. Oh ! tout, tout, plutôt que cela ! Je l'appellerais maman, je l'embrasserais, quitte à la détester encore un peu plus en secret ; mais je ne m'en irais pas de la maison : je m'accrocherais aux rideaux, aux meubles, aux portes, aux murs...

Cette fois, c'était mon père. Il ouvrit la porte et me dit, d'un ton calme :

— Viens déjeuner Antoinette.

— Je serai sage ! m'écriai-je ; et j'embrassais ses mains, en pleurant.

— Oui, répondit-il : ta mère me l'a dit. Je te pardonne. Mais qu'as-tu, mon enfant, tu es singulièrement nerveuse ?

Ce que j'avais ? j'étais abasourdie. Comment ! elle lui avait dit que je serais sage, il me pardonnait ; mais, elle ne lui avait donc rien raconté ?...

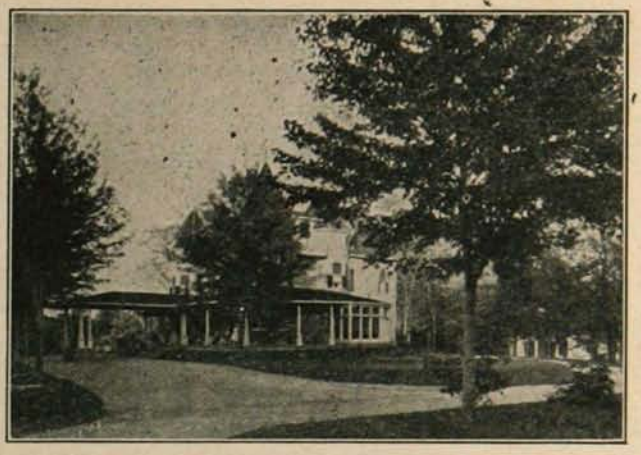
Je suivis mon père sans comprendre, laissant, de temps en temps, échapper un sanglot que l'effroi passé avait laissé dans ma poitrine.

Ma belle-mère nous regardait venir, de son air aimable. Conduite par mon père, je l'embrassai, sans effusion assurément, mais on ne m'en demandais pas. Il me répéta de l'appeler maman : je le fis ; puis j'allai m'asseoir à ma place, repassant dans ma cervelle les incidents de ce dénouement mystérieux. Quand je le racontai à Manou, en lui exprimant ma surprise du silence de ma belle-mère.

— Bah ! dit-elle : elle cache son jeu.

Et je crus Manou, sur parole, pendant que je me refusais à croire ma belle-mère qui me disait qu'elle m'aimait, à croire mon père que j'adorais. Tant il est vrai que le cœur coupable est disposé à la crédulité est rebelle à la foi.

Il ne se passa plus de scène aussi violente ; mais je continuai à nourrir de l'animosité contre ma belle-mère et à la lui faire sentir quand je pensais être sûre du secret ; car elle continuait à cacher son jeu, ne révélant rien à mon père des amertumes quotidiennes dont je remplissais sa vie. On dit qu'il n'y a plus de saintes dans notre existence moderne ; eh ! bien, moi, j'en ai vu une. Oui, c'était une sainte, cette femme qui trouvait toujours une excuse pour atténuer mes torts envers elle ; un sourire, pour accueillir le mari indifférent. J'ai dit le mari indifférent. C'était vrai. Très courtois, très prévenant avec sa femme, mon père ne se montrait jamais affectueux. Tandis qu'il me caressait tendrement, avec elle, je le voyais toujours réservé, presque cérémonieux. Ils ne se tutoyaient point et j'étais fière de dire " tu " à mon père, lorsque Mme Thérèse lui disait " vous ". Ma nature se prêtait moins que celle de Manou à la dissimulation et mon âge me rendait sujette à négliger la résolution de ne jamais laisser paraître devant mon père mes sentiments à l'égard de Mme Thérèse. Il m'arriva donc plus d'une fois de m'oublier, même jusqu'à la grossièreté. Dans ces circonstances, mon père ne manquait pas de m'obliger à réparer ma faute ; mais il le faisait avec calme, jamais avec la vivacité



Sanatorium PREVOST
INCORPORE

INSTITUTION UNIQUE SITUEE A
CARTIERVILLE, P. Q.
A 30 MINUTES DE MONTREAL

Affections du Système Nerveux

Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication.
Maladie de la Nutrition.

Dr. ALBERT PREVOST

Médecin légiste de l'Université de Paris,
Professeur de Neurologie de l'Université de Montréal,
Professeur de clinique de maladies nerveuses
à l'Hôpital Notre-Dame.

Dr EDGAR LANGLOIS
Assistant à la clinique de neurologie à l'Hôpital Notre-Dame. Spécialiste en maladies nerveuses.

Dr CHS.-A. LANGLOIS
Assistant Radiologiste à l'Hôtel-Dieu.
Radiologiste.

Ecole des Infirmières dirigée par Garde C. Tassé, assistée de Garde L. Tassé.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Administration: - - - - - - - Atlantic 4052
Département des malades - - - " 1888

Ecrivez pour prospectus

LA REVUE MODERNE
est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs, Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée., 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

qui eût été naturelle au mari d'une femme aimée en la voyant insultée.

Je saisissais cette nuance et je remarquais fort bien que le sourire de Mme Thérèse, toujours aussi doux, devenait mélancolique ; mais, loin de me trouver désarmée par la tristesse de la jeune femme, je l'attribuais au sentiment qui m'animait.

" Elle est jalouse de moi " pensai-je, et je ne l'en aimai pas davantage.

IV

Trois ans s'écoulèrent pendant lesquels aucun incident ne modifia notre vie. Mon père était grave et froid, Mme Thérèse, triste et pâle : moi, brusque, fantasque, tantôt folle de gaieté, tantôt noire de jalousie.

Manou qui ne pardonnait pas à ma belle-mère d'avoir pris en main le gouvernement de la maison continuait à m'exciter contre elle et à réprimer les velléités d'apaisement qui me venaient quelquefois, plus par lassitude que par repentir. Fantille, au contraire, avait pris le parti de Mme Thérèse au service de laquelle mon père l'avait attachée. C'était une étrange fille que cette Fantille, et une honnête nature. Jolie, avec des yeux brillants et une bouche garnie des plus belles dents du monde, elle portait le mouchoir de soie, noué sur le chignon, en usage dans le Périgord. Elle ne voulait pas se marier. Elle avait dit adieu à la coquetterie pour sa personne, mais elle en gardait beaucoup pour celle de sa maîtresse à laquelle elle s'était profondément attachée.

Cet attachement avait créé entre la femme de chambre et ma nourrice un antagonisme véritable.

J'atteignis ainsi mes onze ans. Le moment de ma première communion approchait, car on la faisait de bonne heure à la Ronchère. Depuis un an que je suivais le cathéchisme. En apparence, j'étais la mieux préparée ; mais aux yeux de Dieu qui voit le fond de l'âme, hélas ! je me trouvais bien plutôt la dernière.

Ce fut dans la chambre de Manou que je vins, le matin du jour mémorable où je dus faire ma première confession. Jusque-là, je m'étais refusée énergiquement à remplir ce devoir de la vie chrétienne et mon père avait prié notre bon curé de ne pas insister avant que l'approche de la première communion la rendit indispensable.

— Manou, dis-je, très anxieuse : c'est pour tantôt ; comment faut-il faire ?

— Attends, ma fille, dit-elle : je vas quérir mon paroissien.

Le paroissien de Manou était un livre de dimensions respectables, imprimé en gros caractères, bourré d'images que je connaissais bien, car elle avaient toutes passé par mes menottes de bébé quand il s'agissait de me faire tenir tranquille à la messe où j'assistais, assise sur un prie-Dieu. Manou, tenant son livre le haut en bas, déclara qu'il était " si tellement fin " qu'elle ne pouvait pas trouver l'endroit.

— Mais, toi, ajouta t-elle : avec tes petits yeux, tu vas voir ça tout de suite.

Il s'en fallut que ce fût tout de suite. Cependant, après de minutieuses recherches, je trouvai et je lus :

— " Examen de conscience ".

— Va ! dit Manou.

— Foi : doutes volontaires, superstitions, songes, bonne aventure...

Je relevai la tête.

— Va toujours ! dit Manou.

— Lectures défendues, railleries... Mais, interrompis-je, qu'est-ce qu'il faut mettre ? Je n'ai rien fait de tout cela, n'est-ce pas ?

Manou gratta son bonnet et je compris qu'elle aussi était fort embarrassée. Il y avait bien quelqu'un qui m'aurait tirée immédiatement d'inquiétude, mais recourir à elle et surtout pour une telle chose, plutôt mourir !

A ce moment, Fantille vint avertir Manou que Monsieur voulait déjeuner plus tôt.

— Tiens ! dit-elle, en me voyant le paroissien dans les mains, qu'est-ce que vous faites donc là mademoiselle Antoinette ?

— Elle fait son examen de conscience, dit Manou, pendant que je rougissais prodigieusement ; mais je ne me rappelle plus trop comment ça se rédige et si vous vouliez l'aider, Fantille...

Fantille jeta un coup d'œil rapide sur le petit crayon d'ivoire, puis sur la double feuille que j'avais préparés.

— Ah ! dit-elle, la pauvre ! elle n'a pas besoin de tout ça... Dites seulement que vous détestez votre belle-mère, mademoiselle Antoinette, et que vous lui faites toutes les misères possibles ; pour le reste, il n'y a pas de quoi fouetter un chat !

Là-dessus, elle sortit. Je restai atterée.

Manou haussait les épaules, murmurant que Fantille n'y entendait rien non plus ; mais moi, je sentais bien qu'elle avait dit vrai.

Fantille venait donc de dire la vérité : à part ma jalousie, je n'avais guère de fautes à me reprocher. Plus de mensonges, plus de coquetterie, plus de paresse, rien, rien que ma haine et les mille manières dont je savais la manifester.

Il n'y avait pas à reculer, le moment était venu : j'allais savoir si Fantille et ma conscience avaient raison.

Notre château était bâti sur la colline au pied de laquelle se trouvaient le village et l'église. C'était une vieille petite église que j'avais toujours beaucoup aimée. Les tableaux noircis dont les saints personnages semblaient de vagues apparitions ; les vitraux anciens, criblés de petites baguettes de plomb ne laissant passer qu'une lueur mystérieuse ; les longues dalles usées, couvertes d'inscriptions funéraires dans lesquelles je lisais notre nom, parmi les mots latins qui m'étaient inconnus, tout me plaisait, tout me charmait. J'avais une affection filiale pour la vieille statue de la sainte Vierge dont la peinture rongée laissait voir la pierre sous les vêtements brodés d'or qui faisaient l'admiration de nos paysans.

Le bon curé m'attendait en récitant son bréviaire dans le jardin. Il me fit signe d'entrer à l'église pendant qu'il allait revêtir son surplis. Je me jetai aux pieds de la Vierge et lui demandai du courage ; car j'étais effrayée d'avance de ce qu'il allait répondre à mon aveu. Ce serait terrible, sans doute... Je m'attendais à être foudroyée. Ce fut avec un petit tremblement nerveux que j'entrai dans le confessionnal dont la marche trop basse me forçait à me tenir debout.

Quand j'eus avoué ma haine, franchement, presque brutalement, très vite, pour avoir plus tôt fini ajoutant cependant que je ne pouvais pas m'en empêcher, que je détesterais toujours ma belle mère et qu'il pouvait bien le lui dire s'il voulait, j'attendis haletante, les joues en feu, sentant mes genoux plier. Toute ma vie, je me souviendrai de cet instant.

Je n'entendais rien : sans doute l'indignation le suffoquait. Je levai les yeux, tremblante, ils rencontrèrent les siens dont le regard me perça l'âme.

— O mon enfant, ma pauvre petite enfant ! dit enfin le bon curé qui suffoquait, non d'indignation, mais de chagrin : je ne puis vous absoudre dans de pareils sentiments. J'ai besoin de causer de ceci avec vos parents, puisque vous y consentez de vous même. Mais, venez avec moi : nous allons prier la sainte Vierge qu'elle guérisse votre pauvre cœur malade.

Il sortit du confessionnal et alla devant l'autel où je m'agenouillai à côté de lui. Il priait à demi-voix et je voyais une larme rouler sur sa joue creuse. Quand il se releva, il me bénit, puis me dit :

— Allez, ma petite enfant ; priez bien le bon Dieu qu'il guérisse votre malheureux cœur et prévenez votre bon père que j'irai le voir demain.

Le lendemain, en effet, pendant que j'étais accroudée sur la terrasse qui dominait la vallée, je vis surgir le chapeau du bon prêtre sur l'étroit sentier qui y descendait.

Je quittai aussitôt la place et courus me réfugier dans ma chambre d'où je ne me décidai à sortir qu'une heure plus tard, après avoir vu de ma fenêtre, monsieur le curé redescendre le chemin de la Ronchère.

Que leur avait-il dit ? je l'ignorais, mais j'étais bien sûre qu'on avait parlé de moi. Eh bien ! l'aimais mieux cela : on saurait à quoi s'en tenir, au moins. Mais comment tout cela finirait-il ? Grand Dieu ! il leur avait peut-être conseillé de m'envoyer au couvent ! Cette idée me fut intolérable, et, dans ma hâte d'apprendre quelque chose, je me rendis à la salle à manger quoique l'heure du repas fût encore éloignée. Le couvert n'était pas mis. Je m'assis devant la table où j'appuyai mes coudes, laissant tomber dans mes mains ma pauvre tête qui me semblait lourde comme une pierre. Mon père et Mme Thérèse causaient dans le salon. A un moment où leurs voix s'élevèrent un peu, je compris leurs paroles.

— Il n'y a qu'une solution : le couvent, disait mon père.

— Non, mon ami, répondait-elle : je ne veux pas que votre fille soit éloignée à cause de moi. Ma santé est un peu languissante, un séjour auprès de ma mère me ferait du bien. Pendant mon absence, les sentiments d'Antoinette à mon égard s'apaiseront : elle pourra faire sa première communion et j'espère que ce grand événement modifiera son caractère. Je reviendrai alors et tout ira mieux. Ne le pensez-vous pas ?

— Je crois, en effet, répondit mon père, que ce serait une chance de succès ; mais c'est en même temps un grand sacrifice.

— Pour vous ou pour moi ? demanda Mme Thérèse.

— Pour tous deux, ma chère, répondit mon père, de son air grave.

Puis, ses traits se détendirent, un sourire très doux releva sa lèvre fine ; il prit la main de sa femme et la baisa, en disant d'un ton très affectueux :

— Je vous remercie, Thérèse : votre bonté est adorable.

Elle le regarda avec un peu d'étonnement et son pâle visage s'éclaira d'un rayon de joie.

Le surlendemain, elle était partie.

V

Je l'aurais embrassée de bon cœur au moment où elle montait dans la voiture, comme ces bébés qui, en visite, refusent obstinément d'accorder une parole ou un sourire et qui, au départ, prodiguent les baisers avec les adieux, dans la joie qu'ils éprouvent de s'en aller.

La mienne était grande. Je courus chez Manette, en criant :

— Elle est partie !

Puis, je fis le tour de la pelouse à cloche-pieds, battant des mains. Le reste de la journée fut moins gai. Mon père étant allé conduire sa femme, je restai seule avec les domestiques ; mais je savais qu'il devait revenir dans la nuit, et l'idée de le trouver à mon réveil, le lendemain, me fit prendre patience.

En attendant, je m'occupai à jouir de tous les plaisirs que me défendait ordinairement Mme Thérèse. Je sautai sur la balançoire et m'y balançai seule, debout, et si fort que ma tête vint à cogner contre

une grosse branche et que mon nez fut écorché.

Le lendemain, à peine levée, je descendis au salon. Mon père y était ; je me jetai dans ses bras.

Il m'embrassa tendrement, comme d'habitude, et me demanda pourquoi je n'étais pas coiffée.

— C'est, lui répondis-je, que Manou n'était pas là. J'allai aussitôt la chercher afin qu'elle reprit ses fonctions, depuis longtemps oubliées. Mais elle se rappela bien plus vite la manière de me tirer les cheveux que moi celle de supporter ce désagrément ; aussi ne lui épargnai-je ni les aye ! ni les holà !

Combien les belles mains de Mme Thérèse étaient plus douces ! Je fis cette réflexion à part moi et presque malgré moi. Elles étaient plus habiles aussi, car lorsque je m'arrachai enfin de celles de Manou pour courir au miroir, je payai les services de la pauvre, d'un : " Quelle horreur ! " bien accentué qui fut répété par mon père, à mon entrée dans la salle à manger.

Le déjeuner fut morne. Mon père, distrait, oubliait de manger, parfois même de servir. Quoiqu'il ne me témoignât aucun mécontentement, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il en éprouvait, en voyant la place vide de sa femme. Un léger incident me confirma dans cette idée.

Après le déjeuner, nous avions passé dans le petit salon, comme d'habitude. Devant la fenêtre qui donnait sur le parterre se trouvaient la chaise et la table à ouvrage de ma belle-mère. Manou qui avait apporté le café, voulut ranger la chaise contre le mur, pensant qu'elle ne servirait pas de longtemps.

— Laissez la, dit vivement mon père ; laissez tout ainsi.

Manou sortit et il continua à contempler cette embrasure de fenêtre pendant tout le temps qu'il prit son café et qu'il fuma son cigare. Il ne disait rien ; je n'osais rien dire non plus, sentant bien que j'étais la cause des regrets qu'il éprouvait. Les jours suivants, il me sembla moins absorbé ; cependant, je le voyais toujours regarder la place de ma belle-mère comme s'il attendait pour se dérider, qu'elle vint la reprendre.

Ce qu'avait prévu Mme Thérèse arriva : Dieu m'accorda la grâce d'avoir banni de mon âme tout mauvais sentiment, le jour où il vint y faire sa demeure. Ah ! sans doute, cette demeure était bien pauvre, bien nue, bien vide de bonnes œuvres et même de bonnes pensées ; mais, du moins, elle était purifiée de cette haine qui est le second des crimes, puisque l'amour du prochain est le second des commandements.

Quand j'étais entrée chez mon père, le matin du grand jour, pour lui demander sa bénédiction :

— Je te bénis, mon enfant, m'avait-il dit : pour moi, pour ta mère qui est au ciel, pour ta mère qui est sur la terre et dont le cœur s'unit aux nôtres, aujourd'hui. Regarde ce qu'elle t'envoie.

Il tira d'un étui de veloirs bleu, un livre richement relié en vieil argent. La tranche était bleue, parsemée de fleurs de lys ; l'intérieur, merveilleusement enluminé. Mais ce qui me frappa le plus, ce fut la dédicace :

" A ma chère fille, Antoinette, avec ma bénédiction et toutes mes tendresses ".

THERESE.

— Je prierai pour elle ! dis-je vivement, en regardant mon père.

Il m'attira sur son cœur et, d'une voix basse, plus tendre :

— Oui, dit-il, prie pour elle, mon enfant chérie ; aime-la, car tu en est bien aimée.

Un mois après, ma belle-mère revint. Mon père avait été la chercher. Lorsque j'entendis la voiture qui les ramenait, mon impression fut bien différente de celle que j'avais éprouvée quatre ans plus tôt, à l'entrée de Mme

¶ Depuis plus de 62 ans, la Farine Préparée XXX Brodie a été une source de satisfaction pour la ménagère canadienne en lui permettant de préparer vite, économiquement et avec l'assurance du succès,

Petits Pains, Pâtisseries et Gâteaux

délicieux, sains et attrayants.

¶ Elle a réalisé, pour la débutante dans l'art de la pâtisserie, une heureuse économie de temps, de trouble et d'argent, parce qu'elle contient, exactement mélangés à la farine de choix, tous les ingrédients nécessaires pour bien faire lever la pâte.

¶ Essayez-la aujourd'hui même avec une de vos recettes favorites ou avec une des recettes que vous trouverez dans notre nouveau Livre de Recettes qui contient 32 pages de recettes pratiques et éprouvées et qui vous sera expédié GRATUITEMENT sur demande. La Farine Préparée XXX Brodie est en vente partout. Conservez les étiquettes XXX marquées Coupon Prime et échangez-les pour un service de 6 tasses et soucoupes artistiques. Insistez pour qu'on vous livre la véritable

Farine Préparée XXX Brodie

La Farine qui Facilite la Pâtisserie

L'Aliment par excellence pour le déjeuner est toujours l'Avoine Roulée Perfection de Brodie

Une prime de valeur dans chaque paquet

ECRIVEZ POUR DEMANDER NOTRE NOUVEAU LIVRE de RECETTES QUI CONTIENT 32 PAGES DE RECETTES PRATIQUES - *Expédié gratuitement*

BRODIE & HARVIE LIMITEE FABRICANTS DE PRODUITS ALIMENTAIRES ECONOMIQUES MONTREAL

Compagnie Générale Transatlantique

Ligne Française

Service luxueux et rapide
NEW-YORK — PLYMOUTH — LONDRES
NEW-YORK — LE HAVRE — PARIS
par les paquebots :-
PARIS et FRANCE
Service économique et confortable
de NEW-YORK au HAVRE
par les paquebots à une classe de cabine
De Grasse — Rochambeau — La Savoie — Suffren
Service de **BORDEAUX à HALIFAX**
avec retour de **NEW-YORK** sur **VIGO** et **BORDEAUX**
par les paquebots
ROUSSILLON ET LA BOURDONNAIS

GENIN, TRUDEAU & CIE Limitée

Agents Généraux Canadiens

Tél. Main 8346 : 21 Notre-Dame Ouest : Montréal

Empêchez votre enfant d'avoir l'eczéma, ou la peau gercée en vous servant de

L'ONGUENT du Dr CHASE

LONG DISTANCE RADIO

TUBE SET 13.95

Qualité Supérieure Garantie

Le merveilleux Radio, 100% d'efficacité, le plus beau style, batteries sèches. Emission constamment dans l'air. Valeur exceptionnelle. Set sans tubes, acoustiques, ou batteries, tel qu'illustré $13.95. Complet avec tubes, antennes, acoustiques, et batteries, prêt à opérer $24.50 seulement. Toutes charges payées.

2,000 milles garantis. Émission entendue de Chicago, New York, Montréal.

Grandeur 12 x 7 x 6 pouces. Ordonnez maintenant de cette annonce. **Valeur régulière de $45.00**

Centaines d'autres stations entendues. Agents et vendeurs demandés. Ecrivez pour renseignements.

CORONA RADIO MFG. COMPANY

Boite 2875 Dept. No. 139 Montréal

VÉRITABLE REMÈDE DE LA FAMILLE

LES PASTILLES VALDA

SONT INDISPENSABLES

pour PRESERVER les Organes Respiratoires ou pour SOIGNER

les RHUMES, MAUX de GORGE, LARYNGITES, BRONCHITES, GRIPPE, INFLUENZA, ASTHME, EMPHYSÈME, etc.

Mais il faut avoir bien soin de n'employer que **les Pastilles VALDA véritables**

Vendues partout à 35 cents la boîte.

portant le nom

VALDA

Thérèse dans la maison. Cette fois, j'obtins la permission de veiller. Après m'être jetée dans les bras de mon père, je passai dans ceux de Mme Thérèse. Elle m'embrassa avec tendresse et je lui rendis ses baisers : je n'aimais pas encore, mais je me laissais aimer.

Mon père était le plus heureux des hommes, ce pauvre père dont le cœur battait si chaud sous une froideur apparente qui trompait au premier abord.

Cette année-là fut la meilleure de mon enfance. Mon instruction qui avait été jusqu'alors très négligée, car je n'avais eu d'autre maître que l'institutrice communale du village de la Ronchère qui venait au château trois fois par semaine, fit de rapides progrès sur la direction intelligente de ma belle-mère. Profitant de l'apaisement qui s'était fait dans mon esprit, elle ne craignit plus de commander, et moi, je ne refusai plus d'obéir. Au contact permanent de cette nature d'élite, la mienne s'adoucit et s'affina. Enfin, le jour vint où je pris à aimer ma belle mère. Si elle s'absentait une heure, le temps me semblait long ; à son retour, ce n'était plus seulement des lèvres que je l'embrassais.

Les promenades en voiture avaient recommencé, mais je les faisais à côté de Mme Thérèse. Sa conversation tranquille, sensée, l'inépuisable patience avec laquelle elle répondait à mes questions, souvent bien bizarres, les rendaient pour moi charmantes. Mon père prêtait l'oreille à nos entretiens, tandis que son regard heureux se portait tantôt sur sa femme, tantôt sur sa fille. Ce fut un bon temps.

Au bout de quelques mois, ma belle-mère qui avait paru se fortifier, recommença à languir. Elle passait la plus grande partie de ses journées sur une chaise longue, et je me plaisais à lui tenir compagnie. Je m'y plaisais même tellement qu'elle avait parfois de la peine à m'éloigner d'elle pour m'envoyer courir dans le jardin. J'aimais à lui causer ; je lui confiais mes pensées, mes désirs. La naïveté de mes confidences amenait souvent un sourire sur ses lèvres ; car si je semblais plus passionnée et aussi intelligente qu'on l'est d'ordinaire à douze ans, mon caractère était demeuré très enfantin.

Un jour, en causant, j'avais exprimé le désir de posséder un de ces nouveaux bébés articulés et parlants dont les catalogues illustrées des grands magasins de Paris nous apportaient les séduisantes images.

— Tu aimes donc les enfants ? me dit Mme Thérèse.

— Oh ! oui, beaucoup.

— C'est dommage que tu n'aies pas un petit frère ou une petite sœur, reprit-elle, en souriant.

— Non ! non ! m'écriai-je avec violence, je n'en veux pas !

Elle rougit, puis pâlit et s'allongea dans sa chaise, en fermant les yeux.

— Maman ! demandai-je, très inquiète, est-ce que vous êtes malade ? Faut-il appeler Fantille ?

— Non, ma chère, répondit-elle doucement : j'ai seulement besoin de reposer. Laisse-moi un instant : va jouer au jardin.

Je me penchai sur elle pour l'embrasser. Elle me retint dans ses bras et, ouvrant ses yeux tout grands, les plongea dans les miens. Ils me semblèrent étonnamment brillants comme si elle avait la fièvre ou comme si elle avait pleuré. Mais, pourquoi aurait-elle pleuré ?

Je ne le sus que plus tard, car Manou à qui j'allai conter la chose afin d'avoir des éclaircissements, se contenta de regarder Fantille, d'un air ironique, en disant :

— Dame ! je ne sais pas, moi : faudrait demander ça à Monsieur.

Et Fantille avait regardé Manou sans rien répondre.

VI

Mme Thérèse me devenait tous les jours plus chère ; je préférais presque, maintenant, sa société à celle de mon père, quoique j'aimasse toujours aussi passionnément celui-ci. Les bébés n'ont pour ainsi dire pas de sexe ; quand j'étais petite, mes goûts et mes plaisirs ressemblaient plutôt à ceux d'un garçon qu'à ceux d'une fille : courir les bois en voiture ou à cheval était pour moi le bonheur suprême. Mais, avec mes douze ans, je commençai à éprouver d'autres besoins. L'aiguille et le crochet me semblèrent plus amusants à tenir que la cravache ; j'aimais aussi à jouer du piano, à chanter, à lire, et Mme Thérèse me secondait merveilleusement dans toutes ces choses. Enfin, malgré la bonté extrême de mon père, j'étais plus à l'aise avec une femme pour causer des mille riens qui me passaient par l'esprit.

Mon bonheur, pourtant, n'était pas complet : il s'y mêlait de l'inquiétude. Mme Thérèse devenait de plus en plus souffrante ; elle ne quittait guère sa chaise où mon père la conduisait, la portait plutôt, tous les matins. En outre, son caractère semblait s'être modifié : au lieu du calme inaltérable que respirait autrefois sa physionomie, mille expressions différentes venaient l'animer tour à tour. Tantôt je surprenais dans son sourire une joie attendrie ; tantôt ses yeux exprimaient l'inquiétude ou même une sorte d'angoisse, en me regardant.

Un matin que j'étais entrée au salon plus tôt que de coutume, j'aperçus un objet blanc et rose qu'elle enveloppa vivement et tendit à Fantille, dès qu'elle me vit. Je ne dis rien, pensant que c'était un cadeau dont elle voulait me faire la surprise ; cependant, il n'en fut jamais question.

Un autre jour, j'entendis très distinctement notre vieux docteur lui dire :

— Allons ! cela va bien ; il arrivera dans un mois et toutes vos misères seront finies.

Elle répondit précipitamment :

— Chut ! docteur, la voici qui vient.

— Qu'est-ce qui arriverait donc, dans un mois ? Pourquoi ne voulait on pas parler de cela, en ma présence ? N'osant interroger ma belle-mère, je m'adressai à Manou qui me répondit par son invariable :

— Faudrait demander ça à monsieur.

Je me voyais entourée de mystère et je n'osais rien faire pour en sortir, pressentant un malheur.

Quelques jours plus tard, ma belle mère me dit :

— Tu m'aimes bien, maintenant, n'est-ce pas, ma fillette ?

Pour toute réponse, je me jetai à son cou.

— Prends garde, fit-elle, en se dégageant doucement : tu pourrais me faire mal.

— Vous êtes donc malade ? dis je, toute inquiète.

— Oui.

— Bien malade ? ajoutai-je avec angoisse.

— J'espère que non, répondit-elle ; mais prie pour moi, ma petite Antoinette ; puisque tu m'aimes, demande à Dieu qu'il me conserve : à présent, je désirerais vivre.

Je la regardai, à travers mes larmes : elle était pâle, bouffie, les yeux creux.

— Oh ! maman, lui dis-je ne mourrez pas : cela nous ferait mourir tous !

Elle sourit, puis m'embrassa, en disant :

Console-toi, mon enfant : je vivrai, je l'espère, et je t'aimerai toujours tendrement.

Le lendemain, un jeudi, Fantille me fit habiller de bonne heure en m'annonçant qu'elle allait me reconduire chez l'institutrice du bourg, très bonne personne qui m'avait jadis donné des leçons.

— Si tôt que cela ! dis-je à Fantille : maman est-elle levée ?

Non, elle dort, et le médecin veut qu'elle reste au lit toute la journée. Il ne faut

pas faire de bruit, c'est pour cela que je vous emmène chez Mlle Cluzeaux.

— Elle n'est pas morte ? demandai-je, avec effroi, car les souvenirs de ma petite enfance me revenant tout à coup, je me rappelais qu'on m'avait éloignée aussi quand j'avais perdu ma première maman.

— Non ! non, dit vivement Fantille, avec son gai sourire : elle ira mieux ce soir et vous l'embrasserez demain. Venez, nous ferons une petite prière pour elle à l'église, en passant.

Je m'habillai rapidement. Un quart d'heure après, je descendais le sentier de la Ronchère, à côté de Fantille, par le même petit brouillard lumineux que l'année précédente quand j'étais allée à l'église pour ma première confession.

L'école touchait à l'église ; nous n'eûmes qu'un pas à faire pour sonner à la petite porte de Mlle Cluzeaux.

Il ne faudrait pas s'imaginer que Mlle Cluzeaux, en sa qualité d'institutrice laïque, fût le moins du monde libre penseuse ou athée. Elle était, au contraire, le pilier de la paroisse, le bras droit de M. le curé. S'agissait-il d'aller secourir et soigner quelque pauvre femme malade, de parer un autel, ou de mettre une pièce de plus aux soutanes que le bon prêtre faisait durer outre mesure, afin de pouvoir donner davantage, c'était à Mlle Rose qu'il s'adressait.

Ce n'était pas le premier jeudi que je passais chez Mlle Rose : bien souvent, depuis ma plus petite enfance j'étais venue auprès d'elle et je n'y trouvais jamais le temps long. Je jouais avec son chat, je donnais à manger à ses poules, à son lapin blanc ; j'apprenais d'elle a faire des trousseaux pour mes poupées ; enfin, je babillais en toute confiance. J'aimais sa chambrette tranquille, proprette ; sa conversation, simple et douce, comme sa personne, et j'en revenais toujours apaisée, contente. Il en fut de même ce jour là ; quand elle prit avec moi le chemin du château, Fantille ne devant pas revenir me chercher, je la suivis avec le sentiment de satisfaction qu'on éprouve au soir d'une journée bien remplie. Elle me laissa à l'entrée du parterre, car elle était un peu attardée et craignait de rentrer à la nuit. Je le traversai lentement, me plaisant à regarder le château au dessus duquel la lune commençait à paraître, accompagnée d'une étoile brillante. J'étais calme, heureuse, encore toute reposée de ma tranquille journée. Cependant, ne voyant paraître ni maman, ni mon père, n'entendant aucun bruit joyeux ou familier, ce fut avec un vague sentiment d'inquiétude que je montai l'escalier dont le tapis amortissait mes pas. Le même silence règnait dans les chambres. Arrivée à celle de ma belle-mère, j'écartai doucement la portière et je restai clouée sur place par le spectacle inoui qui s'offrit à ma vue.

Mme Thérèse était au lit ; cependant, elle semblait guérie, car son visage avait repris des couleurs et ses yeux souriaient comme sa jolie bouche en regardant un tout petit enfant, posé à côté d'elle, sur un oreiller garni de dentelles.

Oh ! ce regard, ce sourire ! Ils me transpercèrent comme un coup de poignard. Ma belle-mère m'avait souri bien des fois, avec douceur, avec tendresse et je m'imaginais que rien au monde n'était plus charmant que ces sourires-là. Ah ! c'est qu'alors je n'avais pas vu celui qu'elle adressait à cet enfant, à son enfant...

— Embrasse ton petit frère, Antoinette, me dit mon père, en s'inclinant doucement vers moi.

— Non ! criai-je, dans un subit élan de fureur : je n'en veux pas !

Mon père me regarda, stupéfait.

— Que dis-tu ?

— Je n'en veux pas ! je le déteste...

— Ah ! méchante enfant, s'écria-t-il : feras-tu donc toujours notre chagrin ?...

Ainsi, je faisais son chagrin, moi, et lui son bonheur : cela se voyait bien...

— Oui, repris-je affolée de douleur et de rage : je le déteste, je voudrais qu'il meure !

— Va-t'-en, malheureuse ! dit mon père d'une voix si terrible que je frissonnai jusqu'au cœur : va-t'-en, que je ne te maudisse pas !

Il me sembla que tout tournait devant moi, mes yeux se fermèrent et je tombai raide sur l'escalier.

VII

" Elle est beaucoup mieux, monsieur de la Ronchère : aujourd'hui, je puis vous répondre de sa vie."

Ces paroles qui me semblaient sortir d'un rêve, étaient prononcées par notre vieux docteur, quinze jours après celui où je m'étais évanouie ; et mon père qui les écoutait avec anxiété, avait tellement blanchi en ces quinze jours que mes yeux affaiblis eurent peine à le reconnaître quand je les fixai sur lui pour la première fois, depuis ma terrible maladie. C'était une méningite qui m'avait foudroyée. Mon père me releva de l'escalier pour me porter dans mon lit que je ne quittai plus, tandis que ma belle-mère, vaincue par l'émotion, s'évanouissait dans le sien, à côté de l'enfant que la garde venait de lui rendre.

Pendant ces quinze jours, mon père était resté debout, allant d'un lit à l'autre, mais à quel prix ! Ses tempes blanchies témoignaient des angoisses qu'il avait éprouvées, et j'étais la cause volontaire de tous ces malheurs, car tous étaient nés de mon horrible jalousie. Allait-elle enfin céder ?

Mon premier mouvement, en ouvrant les yeux, fut de chercher ma belle-mère à mon chevet ; car elle ne le quittait jamais pendant mes indispositions. Aujourd'hui, elle ne s'y trouvait pas. Ignorant absolument le temps qui lui était nécessaire pour se remettre de la naissance de son fils, je conclus de son absence qu'elle n'avait plus pour moi aucune tendresse et que cet enfant l'absorbait tout entière. Mon premier sentiment, en renaissant à la vie, fut donc de renaître à la jalousie. Le charme de la convalescence, temps si doux quand on le passe en famille, entourée de tendresse, comblée de soins et de gâteries, ce charme en fut assombri et même entièrement détruit pour moi.

Les quatre années que je vais résumer en quelques paroles sont les plus douloureuses de ma vie, grâce à l'horrible sentiment qui me dominait alors. Ce n'était plus, en effet, la jalousie ignorante et sauvage de mon enfance, jalousie presque inconsciente dont je ne souffrais qu'au moment même où elle m'étreignait. J'allais avoir treize ans ; ma conscience avait été formée par l'éducation religieuse, mon esprit par l'instruction ; mon cœur, par l'affection et l'exemple de ma belle-mère. Je ne me croyais plus seulement malheureuse, je me sentais coupable et mon malheur en redoublait. Dans l'intervalle des accès (car cette triste passion peut-être comparée bien justement à une maladie), je ne retrouvais pas le calme, le bien être de la santé : le remords suivait la faute et me torturait à son tour. J'adorais mon père et ma belle-mère, et je les attristais continuellement, moi qui aurais tant aimé à les rendre heureux ! Ce qu'ils avaient de patience est inénarrable. Après la dangereuse maladie à laquelle je venais d'échapper, ils n'eurent pas un instant l'idée de m'éloigner d'eux, ce qui eût été, pourtant, la seule manière de retrouver une vie calme. Ils se résignèrent donc à des scènes perpétuelles, souvent affreuses, que mon père n'essayait plus de réprimer par la sévérité, le docteur lui ayant dit que la moindre émotion devrait m'être funeste et qu'il ne fallait pas espérer

Consultations: TEL: LANCASTER 3095

MERCREDI, SAMEDI, DIMANCHE
DE 9 A 12.00 A.M.
2 A 5 P.M.
7 A 8½ P.M.

DOCTEUR ACHPISE

Diplomé de la Faculté de Médecine de Paris

Licencié du Conseil Médical du Canada et du Conseil Médical de l'Empire Britanique.

Chirurgie générale et du Tube digestif
Maladies des femmes et des voies urinaires

249 Sherbrooke Est, Montréal

9 a.m. à 5 heures p.m. Engagement par téléphone

Dr ARTHUR BEAUCHAMP

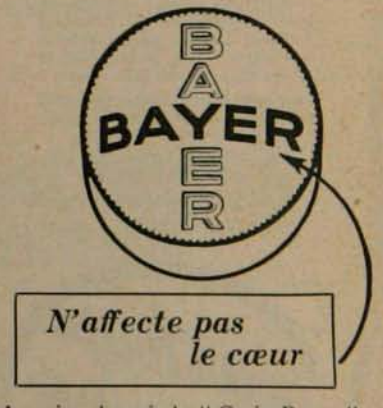
CHIRURGIEN-DENTISTE

529, RUE S.-DENIS

Tél.: Est 8549

La Véritable Aspirine est sans danger

Prenez-en sans crainte suivant les indications que vous trouverez dans la boîte de " Bayer "



A moins de voir la " Croix Bayer " sur la boîte ou sur les tablettes, vous n'obtenez pas les véritables tablettes d'aspirine de Bayer que des millions de personnes ont trouvé inoffensives et recommandées par les docteurs depuis plus de vingt cinq ans pour

Rhumes	Mal de tête
Névrite	Lumbago
Mal de dent	Rhumatisme
Névralgie	Toutes douleurs

Chaque boîte contient les instructions. Commodes petites boîtes de 12 comprimés coûtent quelques cents. Les pharmaciens vendent des bouteilles de 24 et 100 comprimés.

"MIMEOGRAPH"

Machine rotatoire à copier. Mécanisme parfait. Simple, économique, pratique. Capacité: plus de 100 copies à la minute.

JOSEPH FORTIER, Limitée
FABRICANTS PAPETIERS
210, rue Notre-Dame Ouest
Angle de la rue S.-Pierre, MONTREAL

le Tonique Pulmo
VOUS REFAIT

La bonne santé est un droit de naissance. De ce que vos nerfs sont faibles, votre sang appauvri et vos poumons affectés, il ne s'ensuit pas que vous ne puissiez recouvrer votre vitalité.

LE TONIQUE PULMO est le meilleur reconstituant du sang, des nerfs, des poumons et des muscles. Il régénère les tissus et refait la vigueur compromise par le rhume, la bronchite, la grippe et les maux de cette nature.

Pour vous en convaincre, demandez le Tonique Pulmo à votre fournisseur, ou votre pharmacien

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited
489, rue St-Paul Ouest
Tél. Main 3190. Montréal

pour toute personne faible
Dr Hervay

pouvoir me traiter d'une façon normale avant plusieurs années, quand j'aurais dépassé la période critique de la croissance. Les excès de ma méchanceté ne cessaient donc que devant le chagrin trop visible de mes parents, chagrin qui me causait des remords tardifs d'une violence telle qu'ils dégénéraient souvent en crises nerveuses qu'on avait grand'peine à calmer, de sorte que je les faisais souffrir autant par mon repentir que par mes fautes. J'ai vu pleurer ma belle-mère, j'ai vu même pleurer mon père devant l'expression folle de ma haine pour leur enfant. Ma pauvre belle-mère était admirable. Quand je venais, repentante, la couvrir de baisers passionnés et que je la priais, comme expiation, de me laisser embrasser mon frère, elle me le présentait aussitôt, sans dire un mot ni faire un geste de reproche lorsque, prise de répulsion et comme de dégoût, j'effleurais à peine de mes lèvres tremblantes, les cheveux de son fils ; moi qui adorait les enfants, moi qu'elle voyait tous les jours embrasser à pleine bouche les plus sales marmots du village !

On dit que les enfants n'aiment que ceux dont ils sont aimés, et cela est vrai, en général, mais mon frère faisait à cette règle une étrange exception. Il n'y avait pas, dans toute la maison, un visage qui plût autant au petit Antoine que le mien. Dès que j'apparaissais, il me souriait, s'agitait pour qu'oi l'approchât de moi et s'en approchait lui-même depuis que ses petites jambes commençaient à le porter. Le premier mot qu'il prononça fut mon nom : Toinette. Je ne lui épargnais cependant point les rebuffades ; pas une fois, même dans mes meilleurs moments, il ne m'arriva de répondre de bon cœur à ses caresses. Mais l'innocent ne s'en doutait pas et continuait à me poursuivre de son affection dédaignée. Loin d'être touchée de sa candeur et de sa grâce auxquelles commençaient à se joindre une beauté vraiment merveilleuse, il semblait que je lui en voulusse de tous ces dons, destinés à lui conquérir une affection à laquelle je me croyais tous les droits. Rien ne parvenait à me changer. Il fallut, pour me guérir de ma folie, qu'elle en arrivât à un tel degré de monstruosité que je fusse enfin obligée d'en ressentir l'horreur qu'elle méritait.

Le premier avril de l'année 18__ (toute ma vie je me souviendrai de ce jour-là). Antoine avait trois ans et j'allais en avoir seize.

Nous reçumes dès le matin la visite d'une amie d'enfance de ma belle-mère qui venait d'épouser un riche propriétaire du Périgord, dont les terres étaient assez éloignées des nôtres. M. et Mme de Tressac déjeunèrent à la maison. Mme de Tressac était aimable, mais beaucoup moins jolie que ma belle-mère. Je fus frappé de l'entendre appeler celle-ci : Thérèse, et la tutoyer.

Dans l'après-midi, mon père voulut montrer le parc à ses hôtes. Ma belle-mère dut accompagner son amie. Jamais elle ne se séparait de son fils : il suivait partout où elle allait, soit en trottinant, soit sur les bras d'une petite bonne. Mais, ce jour là, une bise glaciale faisait gémir les arbres et voltiger quelques flocons de neige ; Antoine était un peu enrhumé, sa mère craignit un mal plus grave si elle l'exposait au froid et se décida à le laisser à la maison. Elle le fit d'autant plus à regret que Fantille qui avait seule sa confiance, se trouvait absente. Son frère était venu la voir la veille, et elle était allée le reconduire à la ville. Ma belle-mère ne prévoyant pas la visite qui venait de lui arriver, avait donné à sa femme de chambre pour toute la journée. Elle confia donc l'enfant à Miette, la jeune bonne qui le portait habituellement. C'était une très bonne fille qui aimait beaucoup son petit maître et fut charmée d'avoir à le garder dans sa chambre. On lui recommanda de ne l'en faire sortir sous aucun prétexte. On l'avait, d'ailleurs, laissé au lit, pour plus de sûreté.

J'étais restée accoudée à la porte vitrée du salon, car je ne me souciais pas de suivre Mme de Tressac. L'isolement dans lequel j'avais l'habitude de vivre, joint à mes sentiment jaloux, me portait à la sauvagerie ; je préférai donc la solicitude à une société inconnue ; comme j'étais aussi un peu enrhumée, on m'avait laissée libre de rester. Je me trouvais, d'ailleurs, en proie à un de mes plus sombres accès. La gentillesse d'Antoine avait été le thème des louanges de nos hôtes et l'on n'avait eu d'yeux que pour lui. J'aurais dû penser qu'il était naturel qu'on eût trouvé plus de charme aux grâces innocentes d'un petit enfant qu'à la réserve maussade d'une fillette de seize ans ; mais j'étais loin d'un tel esprit d'impartialité et mon humeur jalouse allait croissant, tandis que je regardais les voitures s'engager dans la grande avenue de châtaigniers séculaires que dominait le château.

Je montai pour me rendre à ma chambre, sans trop savoir ce que j'y allais faire. En passant devant celle de Mme Thérèse dont Miette avait laissé la porte entr'ouverte, j'aperçus mon petit frère, assis sur son lit et fort occupé à jouer avec quelque chose qu'il tenait dans ses mains. J'avançai la tête pour mieux distinguer et je vis avec surprise que c'était une boîte d'allumettes.

Il n'y avait pas de jour que mon père ne nous lût dans le journal, quelque accident causé par ces malheureuses allumettes. La pensée que l'enfant de Mme Thérèse pourrait bien se brûler ainsi, tout seul, me traversa l'esprit comme un éclair ; pourtant je continuai à monter, mais une sueur glacée coulait de mon front et mes jambes alourdies trébuchaient contre les marches qui me paraissaient le double plus hautes. Il me semblait que j'avais l'âme de Cain ; je me faisais horreur, mais je montais toujours, me disant pour m'encourager :

— Bah ! il ne pourra jamais les allumer.

Au moment où j'atteignais ma porte, une très légère odeur de fumée parvint jusqu'à moi...

Mon Dieu, soyez en éternellement béni ! Je redescendis, sautant les marches pour arriver plus vite : le berceau était en feu ; et, n'ayant rien sous la main pour étouffer les flammes, je couvris de mon corps, pressé contre le sien, mon pauvre petit frère qui pleurait de frayeur.

Quand Miette accourut, suivie des autres domestiques, le feu était éteint ; quelques boucles des cheveux blonds d'Antoine se trouvaient roussies et j'avais sur le cou et les bras de larges brûlures. Je m'abandonnai à Miette qui, toute tremblante, les couvrit d'huile d'olives, les enveloppa de ouate ; puis sans faire attention à la douleur qu'elles me causaient, je remontai dans ma chambre dont je poussai le verrou.

Et, me laissant tomber devant mon crucifix, je me prosternai, baisant le plancher et criant :

— Merci, mon Dieu ! Merci, mon Dieu ! J'aime mon frère ! J'aime mon frère !

Et des torrents de larmes délicieuses coulaient de mes yeux jusqu'à terre, noyant ma haine, lavant mon âme qui se redressait enfin, libre et joyeuse, allégée du poids honteux qui l'avait étouffé si longtemps.

VII

Mes parents ne devraient rentrer que pour dîner, après avoir reconduit les hôtes jusqu'au chemin de fer. Fantille revint plus tôt. Je me concertai avec elle pour savoir comment nous leur apprendrions l'événement qui avait failli devenir une horrible catastrophe, et dont le récit bouleversa si fort la pauvre fille

que nous résolûmes de ne le faire à ma belle-mère qu'avec les plus grands ménagements, car sa santé, demeurée très frêle depuis la naissance d'Antoine, supportait mal la moindre émotion. Malheureusement, les traces du feu demeuraient visibles, et il nous était impossible de les faire toutes disparaître. Fantille renouvela bien les couvertures du berceau et la taie du petit oreiller, mais elle ne put remplacer les rideaux qui pendaient encore au lit, tout noircis, rougis par la flamme qui avait détruit là une broderie, ici, un nœud de ruban. Que faire? Nous aurions tant voulu remettre au moins au lendemain la terrible révélation et laisser ma belle-mère reposer en paix, après la journée fatigante qu'elle venait de passer.

Antoine avait été habillé, peigné. Fantille coupa les mèches brûlées assez adroitement et ses cheveux, très abondants déjà, furent frisés de façon à dissimuler les vides. Le pauvre mignon allait à merveille ; il babillait comme un pinson, sans le moindre souvenir de sa frayeur. Je me sentais moins bien ; mes brûlures me cuisaient horriblement, d'autant plus que pour dissimuler les pansements de Miette, j'avais enfilé une grosse jaquette d'hiver dont le poids m'était insupportable à l'endroit des plaies. Cependant, je faisais bonne contenance : j'étais si heureuse au fond du cœur, si allégée, que je me sentais une vigueur toute nouvelle pour endurer la souffrance.

A sept heures seulement, nous entendîmes la voiture. Manou, de retour, servit aussitôt, et Fantille, se précipitant au-devant de sa maîtresse, l'engagea à se rendre tout de suite dans la salle à manger qui était très chaude et où monsieur Bébé l'attendait. Ma belle-mère y ayant consenti, lui abandonna son manteau et entra dans la salle. Nous crûmes tout sauvé.

Antoine qui était déjà assis à sa place, sur sa chaise haute, se mit à pousser des cris de joie. Sa mère lui sourit, mais vint à moi, d'abord. La chère âme en agissant ainsi pour ménager mon humeur jalouse. Elle le fit ce soir encore : comment aurait-elle pu se douter que, désormais, je chérissais mon petit frère à l'égal d'elle-même?

— Que tu es pâle, mon enfant ! dit-elle, en m'embrassant.

— Oh ! ce n'est rien : j'ai eu un peu froid et je me suis emmitouflée : voilà tout. Mais Antoine va très bien ; voyez, comme il vous rit gentiment.

Ma belle-mère fut tellement surprise de m'entendre faire cette remarque qu'au lieu de regarder l'enfant, elle me considéra de nouveau très attentivement.

— Mais, Antoinette, dit-elle, en m'attirant sous la lampe et me faisant asseoir à côté d'elle : tu es horriblement pâle et tu as l'air de souffrir de ton bras droit. Que t'est-il donc arrivé?

— Oui, demanda mon père qui entrait à son tour dans la salle : qu'est-il arrivé?

Je ne savais que répondre, lorsque Antoine qui avait écouté en silence, s'écria :

— Elle a bobo ; elle a un bobo gros comme ça !

Et il allongeait son petit bras potelé.

— Où donc? comment cela? disaient à la fois mon père et ma mère.

Et l'enfant, très animé, continuait :

— Toine était dans son dodo, et puis l'allumette a fait : kich ! et puis le dodo brûle et puis le rideau fait : zi zi et ça sent mauvais.

Le cher mignon, fronçant sa petite narine rose, prenait un air dégoûté.

— Et puis? demanda la mère, haletante.

— Et puis, Toinette se couche sur le dodo de Toine, en faisant des grands bras, et Antoinette bobo ; et puis, a pu feu, a pu...

Il regardait dans tous les coins de la pièce en levant ses petites mains, comme pour bien constater que le feu avait disparu.

THE ROYAL BANK OF CANADA

L'Etendue
de
Notre Service

Nous ne sommes pas seulement le dépositaire de l'argent, mais aussi—

L'Avocat de l'Epargne

L'Allié du Commerce

L'Auxiliaire des Affaires

La Banque Royale du Canada

Pendant les Fêtes, offrez des fleurs, comme emblème d'amitié envers vos parents et amis.

Ed Pernaey
FLEURISTE

1405, rue Saint-Denis MONTREAL **Tél Est 1878**

Hachis de Boeuf

Des morceaux de boeuf cuit, carottes, pommes de terre, oignons, tomates finement hachées. Faire cuire jusqu'à ce qu'il soit tendre et assaisonnez avec la fameuse

LEA&PERRINS' SAUCE

L'authentique Worcestershire

Des YEUX clairs sont un avantage

Toute femme ayant des yeux brillants devient vite populaire. Un nettoyage quotidien avec **Murine** soulage la fatigue, empêche l'irritation et donne de la vigueur à la VUE.
Ne contient aucun ingrédient nuisible.

Ecrivez Compagnie Murine, Dept 94 Chicago pour avoir le pamphlet sur la beauté des yeux.

MURINE *Pour vos* **YEUX**

Prenez Garde!

Le plus petit rhume, s'il est négligé ou mal soigné, peut entraîner des conséquences graves pour votre santé. Il est donc prudent de le traiter sans retard avec un remède sûr. Le

SIROP GAUVIN POUR LE RHUME

composé d'Eucalyptol, de Menthol, de Gomme d'Eprouette et d'autres médicaments éprouvés et recommandés par la profession médicale, est le meilleur remède connu pour prévenir et soulager: RHUME, TOUX, BRONCHITE, COQUELUCHE, GRIPPE et toutes les maladies des voies respiratoires. Inoffensif, agréable au goût et toujours efficace, voilà pourquoi le SIROP GAUVIN est aujourd'hui adopté dans les familles. Ayez-en toujours à la maison.

En vente partout: 25 CENTS LA BOUTEILLE

Sirop GAUVIN *Pour Le Rhume*

— Mon Dieu ! soupira Mme Thérèse.

Et elle s'évanouit.

Ce fut une terrible soirée que cette soirée-là On ne fit pas grand honneur au dîner. Il me fallut refaire le récit plus de dix fois, et Dieu sait s'il m'était facile à faire ! Je dus montrer mes brûlures. Mon père les regarda, les larmes aux yeux.

— Ma fille ! ma bonne, ma courageuse fille !

Je rougissais sous cet éloge, pensant :

— S'il savait tout... mais c'est fini, bien fini !

J'étais heureuse de sentir combien je chérissais mon petit frère, à présent, car je le chérissais vraiment, de tout mon cœur. De la haine j'avais passé à l'amour, sans transition ; il m'était impossible d'éprouver des sentiments tièdes et mes torts passés ne faisaient qu'aviver ma tendresse présente en lui donnant un caractère de réparation.

Ma belle-mère restait silencieuse ; elle semblait ne pas comprendre : quelque chose lui échappait pour expliquer tout cela. Et, d'abord, comment Antoine avait-il pu jouer avec des allumettes ? Elle était sûre de n'en avoir pas laissé dans sa chambre où l'on n'usait, d'ailleurs, que des allumettes de sûreté.

Une enquête fut faite. Tout le monde se disculpa. Miette qui se défendait énergiquement fut cependant renvoyée comme coupable, au moins d'avoir abandonné l'enfant dont elle avait la garde. Cet acte rigoureux, quelque équitable qu'il fût, était si peu conforme à la douceur et à l'indulgence de ma belle-mère qu'il me surprit beaucoup. Mais ce qui m'étonna bien davantage, ce fut de voir que, plus je témoignais de tendresse à mon frère, plus elle semblait craindre de la laisser avec moi. Elle m'avait remerciée de mon dévouement, mais avec quelle froideur !

— C'est bien, c'est très bien, Antoinette.

Voilà tout ! Certes, pour moi qui connaissais mon premier et horrible mouvement, c'était encore trop ; mais pour elle qui l'ignorait, cela me semblait inexplicable.

Je pensai d'abord que la nouveauté de ma tendresse causait sa défiance et je me flattai de la vaincre avec le temps. Cet espoir ne se réalisa point. Ma belle-mère demeurait à mon égard bonne et dévouée, mais je ne retrouvais plus dans sa voix, toujours douce, les intonations affectueuses d'autrefois, ni dans ses baisers, devenus plus rares, la tendresse à laquelle je m'étais accoutumée. Un mois plus tôt, cela m'eût révoltée ; mais, je l'ai dit, mon cœur avait entièrement changé. Depuis que j'avais vu ma haine me conduire si près du crime, tout mon amour propre, tout mon orgueil était tombé. J'acceptai le chagrin qui m'arrivait, comme un châtiment mérité et j'aurais volontiers continué à vivre ainsi, tristement mais paisiblement, sans réclamer, sans protester, comblant au contraire, de caresses et d'attentions celle qui me les avait prodiguées autrefois, lorsque j'en étais si indigne. Mais ma belle-mère ne se résigna pas aussi aisément que moi à ces nouveaux rapports. De froide elle devint nerveuse, d'indifférente, hostile. Non seulement elle ne trouvait plus aucun plaisir dans ma présence, mais encore, cette présence lui semblait à charge. Il était visible qu'elle supportait une lutte perpétuelle contre l'antipathie que je lui inspirais et qu'elle ne parvenait à la réprimer au moins en partie, qu'au prix des plus violents efforts. Enfin, sa santé déjà mauvaise, s'altéra davantage. A un état de nervosité habituel succédèrent des crises déterminées qui effrayèrent mon père. Il se décida à confier à notre vieux docteur le nouvel état d'esprit de ma belle-mère envers moi. Le docteur Lambelin n'en fut pas très surpris : il en avait déjà deviné quelque chose.

— Antoinette a seize ans, répondit-il ; appelez-la, s'il vous plaît : je vous répondrai devant elle.

Une minute après, j'étais dans le salon. On avait profité pour cette délibération, d'une sortie de ma belle-mère qui était allée, en compagnie d'Antoine, rendre visite à une jeune châtelaine du voisinage, arrivée depuis peu avec sa fille, un bébé de l'âge de mon frère.

Je m'assis, très émue, entre M. Lambelin et mon père.

— Ecoute, ma fille, me dit le docteur qui m'avait vue au maillot : te voilà quasi une femme, à présent ; il n'y a plus besoin de prendre des mitaines pour te dire les choses. Ta belle-mère qui est bien la plus sainte femme que je connaisse, a éprouvé au moment de l'incendie du lit de son fils, un bouleversement qui a laissé des traces dans sa santé ; elle est en proie à une maladie nerveuse. Ces maladies-là vont rarement sans une antipathie, or son antipathie est tombée sur toi, ma pauvre enfant.

— Je ne lui en veux pas, répondis-je : j'ai mérité bien pis ! j'ai été si longtemps mauvaise avec elle et avec Antoine, il est juste que je souffre un peu à présent.

— Peut-être, dit le docteur, mais ce n'est pas toi qui souffre le plus, c'est elle, sois en persuadée : celui qui n'aime pas est souvent plus malheureux que celui qui n'est pas aimé.

— Oui, c'est vrai, je le sais par expérience : j'étais certainement plus malheureuse autrefois qu'à présent.

— Eh ! bien, reprit le docteur : qu'a fait ta belle mère, quand tu as été si malheureuse ?

— Elle est partie. Je partirai !

Mon père ne disait rien. Il m'avait pris la main et me la serrait doucement, en me regardant avec tristesse.

— Voyons, monsieur de la Ronchère, demanda le docteur : qu'allons-nous faire de cette enfant-là ?

— Je ne sais à quel parti m'arrêter, répondit mon père : elle est encore trop délicate et déjà trop grande pour la mettre au couvent.

— Non ! pas de couvent, fit le docteur : cet oiseau-là n'est point de ceux qui vivent en cage. N'avez-vous rien d'autre ?

— Il y a bien de Paulhac : un demi-frère à moi, un brave cœur, vous savez ?

— Très bien ; n'a-t-il pas une fille ?

— Oui une fille un peu plus âgée qu'Antoinette.

— Voilà qui est parfait, fit le docteur qui humait une pipe.

— Parfait, non : je n'ai vu que deux fois sa femme, mais elle m'a fait l'effet d'être un peu et même très...

— Très quoi ? demanda le docteur, en tirant de sa poche un foulard de soie qui aurait pu servir de drapeau à un régiment.

— Très mondaine, dit mon père, horriblement mondaine.

— Bah ! ce n'est pas la seule. Est-ce que vous croyez, Monsieur de la Ronchère, qu'il y a beaucoup de femmes comme la vôtre ?

— Non, assurément. Mais Antoinette est si jeune, si inexpérimentée que je crains la contagion.

— Ne craignez pas trop : le cœur est, parfois, un peu fou, mais la tête est saine. Et puis, nous ne l'y laisserons pas des siècles. Quand part-elle ?

— Déjà ! fit mon père, avec émotion.

— Oui, demain si c'était possible, ou au moins à la fin de la semaine : il ne faut pas que la crise d'hier se renouvelle.

— Laissez nous le temps de prévenir mon frère, d'avoir sa réponse et de préparer le trousseau d'Antoinette qui n'a qu'une garderobe de campagnarde.

— La lettre et la réponse, soit ; mais le trousseau, cela exigerait trop de temps. Chargez en Mme de Paulhac ; elle en sera charmée et s'en tirera à merveille : pour ce

genre de femme, acheter des chiffons est le bonheur suprême.

— Ma pauvre Antoinette, dit mon père, tristement : ma bonne fille !

— Ne te fais pas de chagrin, père : je serai courageuse, fis-je, en l'embrassant.

— Eh ! bien, et moi ? grogna le docteur.

— Ce vieux docteur ! je lui avais si souvent tiré les cheveux quand il en possédait encore, j'avais si souvent pris dans sa poche la bonbonnière d'écaille toujours remplie à mon intention ! J'aimais sa figure ronde et rouge, son crâne dénudé, à présent, et poli comme un gros œuf d'autruche, ses sourcils furieux et sa bouche souriante. Je l'embrassai de tout mon cœur.

— Maintenant, ajouta-t-il, en se levant, il ne nous reste plus qu'à prévenir Mme de la Ronchère qu'Antoinette est atteinte d'une anémie grave qui nécessite un prompt changement d'air. C'est entendu, n'est-ce pas ?

Mon père inclina la tête en signe d'assentiment et reconduisit le docteur, tandis que j'ouvrais la fenêtre toute grande pour jouir à plein cœur de la vue de cette bien-aimée demeure qu'il me fallait quitter.

Ma belle-mère revenait avec Antoine. L'enfant sourit dès qu'il m'aperçut et voulut s'élancer pour venir à moi. Sa mère le retint vivement par la main, en le serrant contre elle.

Mes yeux se mouillèrent.

— Oui, pensai-je : il est temps que je m'en aille. Mon Dieu, pardonnez-moi : maintenant, je comprends parce que je souffre moi-même, combien j'ai dû la faire souffrir, autrefois !

Puis, comme j'étais encore bien enfant, malgré mes seize ans et ma grande taille, j'éprouvai le besoin d'épancher mon cœur dans un cœur ami.

Lequel choisir ! mon père... ! cela lui aurait fait de la peine : il avait bien assez de son chagrin ; Manou... ? je ne l'aimais plus guère, je sentais trop la part de responsabilité qui lui revenait dans ces malheurs. J'allai tout simplement à la niche. Là, prenant à deux mains la tête de notre vieux chien de garde, un terre-neuve de mon âge :

— Mon pauvre Fritz, lui dis je, en baisant son museau noir : je suis bien malheureuse !

IX

Ce fut sous la garde de Manou qu'Antoinette entreprit le voyage de Paris, Mme de la Ronchère étant trop souffrante pour que son mari pût songer à la quitter. Ce voyage dont la première partie s'effectua la nuit, lui offrit d'autant moins d'intérêt que le paysage devenait plus banal à mesure que le jour grandissait avec la fatigue.

A l'entrée en gare, Antoinette dormait profondément. A peine eut-elle mis le pied dans la salle des bagages qu'elle éprouva une première déception en voyant s'avancer à sa rencontre un groom à l'air impertinent ; portant sous son bras un roquet absurde, costumé en chien savant.

Antoinette se tourna vers sa nourrice ;

— Tu reprendras ma malle, lui dit-elle pendant que je vais aller trouver mon oncle et ma tante.

Mais le groom intervint. Avec beaucoup de peine, car il était doué d'un fort accent britannique, il parvint à faire comprendre à Mlle de la Ronchère que Monsieur était souffrant et que Madame n'avait pas pu venir parceque.....

— Parce qu'elle soigne mon oncle ! je comprends, interrompit la jeune fille. Alors, indiquez moi la voiture.

Le groom obéit. Tout en la guidant, à travers la file des voitures qui attendaient, il lui expliqua plus en détail, que Madame n'avait pas pu venir parce qu'elle était allée chez le tailleur, essayer une toilette pour le bal costumé de vendredi.

Les Enfants pleurent pour avoir le

Fletcher's CASTORIA

MERE :— Le Castoria de Fletcher est spécialement préparé pour soulager les jeunes bébés et les enfants de tout âge de la Constipation, Flatulence, Colique, Diarrhée, pour adoucir l'estomac et régulariser les intestins, aider à l'assimilation des aliments, assurant le sommeil réparateur.

Pour éviter les imitations, recherchez toujours la signature de Chas. H. Fletcher

Inoffensif – Sans Opiacés. Les médecins de partout le recommandent.

ROD CARRIERE OPTICIENS-OPTICIANS 207 RUE STE-CATHERINE EST MONTREAL HENRI SENECAL OPTOMETRISTES-OPTOMETRISTS

VOS YEUX

Votre vision est-elle parfaite ? Si vous éprouvez la moindre fatigue, c'est un signe certain d'une condition anormale qui peut être corrigée, après un examen minutieux de votre vue, par des verres parfaits fabriqués dans nos ateliers, sous notre propre surveillance.

CARRIERE & SENECAL
Optométristes-Opticiens à l'Hôtel Dieu.
207, RUE STE-CATHERINE EST, TEL. LANCASTER 7070

PRIX DES PRODUITS "INNOXA"
Voir notre annonce sur la couverture

Lait Innoxa, flacon porcelaine	$2.00	Poudre de Riz Innoxa, boite carton	1.00
Lait Innoxa, flacon verre	1.75	Crème Inoxine, le grand tube	1.25
Mousse Innoxa, grand pot	1.75	Elixir Dentifrice, le flacon	2.25
Mousse Innoxa, 1-2 pot	1.25	Eau de Cologne, 1-4 litre	2.50
Pourdre de Riz Innoxa, boite porcelaine	1.40		

Le coffret de luxe, contenant : Lait Innoxa, flacon porcelaine; Mousse Innoxa, grand pot en porcelaine ; Poudre de Riz Innoxa, boite en porcelaine, $5.15.

— Et ma cousine ? demanda Antoinette.

— Mademoiselle essaye aussi, répondit laconiquement le groom, en ouvrant la portière d'un landau dans lequel l'affreux roquet prit place le premier.

Cet oncle malade, pendant que cette tante et cette cousine étaient en train de se costumer, tout cela semblait tellement peu naturel à Antoinette qu'elle trouva plus sûr d'attribuer à une erreur de mémoire ou de langage le récit du groom et d'attendre la suite des événements pour se former une opinion.

Trop préoccupée en ce moment de l'accueil qu'elle allait recevoir, elle monta rapidement jusqu'au quatrième étage où elle s'arrêta pour reprendre haleine, n'ayant jamais de sa vie gravi autant de marches, sauf quand elle allait dans le grenier de la Ronchère, à la recherche de quelque objet hors d'usage ; aussi pensa-t-elle intérieurement qu'il fallait que son oncle fût bien pauvre pour se loger si haut.

En réponse à ce soupçon, une femme de chambre beaucoup plus élégante qu'elle-même et de mise aussi impertinente que celle du groom, l'introduisit dans un fort bel appartement dont le luxe éblouit ses yeux, accoutumés à la simplicité du manoir paternel. De quelque côté qu'elle tournât ses regards, elle ne voyait que de hautes glaces, répétant à l'infini sa robe de laine sombre, sa jaquette de voyage et son petit chapeau de feutre brun qui lui donnaient bien plutôt l'apparence d'une parente éloignée et rustique de la femme de chambre, que celle de la propre nièce du maître de la maison.

Enfin, la camériste lui ouvrit la porte d'une grande pièce, et, après avoir jeté un coup d'œil dédaigneux sur son humble toilette, elle lança à haute voix ces mots :

— Mlle Antoinette de la Ronchère ! en les accompagnant d'un hochement sec de son impertinente petite tête qui semblait vouloir dire :

— Cela est, quelque invraisemblable que cela paraisse.

La pièce où venait d'entrer Antoinette lui parut sensiblement moins luxueuse que celles qu'elle avait traversées d'abord ; mais elle n'y prit point garde, car ce qui l'occupait, c'était deux personnes : une jeune fille et un homme âgé, assis devant la cheminée où brûlait un modeste feu de coke.

Antoinette s'avança vers le vieux monsieur, en lui disant un : " Bonjour, mon oncle ! " qu'elle accompagna de deux baisers.

Son oncle, car c'était lui, la considéra d'un air amical ; puis, l'embrassant à son tour, lui dit :

— Soyez la bienvenue, Antoinette. Vous ressemblez étonnamment à votre père.

— Bonjour, ma cousine ! dit alors Antoinette, qui se tourna vers la jeune fille pour l'embrasser aussi.

Celle-ci s'était levée et répondit d'un ton poli, mais froid en recevant l'accolade d'Antoinette :

— C'est une faveur que j'accepte, quoique je n'y aie aucun droit, car je ne suis pas votre cousine, Mademoiselle.

Effectivement, dit M. de Paulhac, en voyant la surprise de sa nièce : Christiane Labaro, ma filleule, est la sœur de ma femme, vous êtes donc étrangères l'une à l'autre ; mais j'espère, ajouta-t-il, que des liens d'amitié vous lieront bientôt, à défaut de ceux de parenté.

Mlle Labaro acquiesça à ces paroles par un signe de tête accompagné d'un sourire énigmatique, tandis qu'Antoinette, un peu refroidie par sa méprise et l'air réservé de celle qui en était l'objet, s'enquérait de sa cousine et de sa tante.

— Elles sont sorties pour une course indispensable et m'ont prié de les excuser auprès de vous, reprit M. de Paulhac. Quant à moi, ajouta-t-il voilà, ma chère nièce, mon excuse pour ne pas m'être trouvé à la gare, à votre arrivée.

En disant cela, il montrait ses jambes, enveloppées de couvertures et allongées sur des coussins.

Christiane Labaro paraissait âgée d'environ vingt ans. Sa taille était élancée, sa démarche noble, ses gestes harmonieux, ses traits d'une beauté rare. Sa chevelure noire était réunie en une natte tombant presque jusqu'à terre, ce qui aurait paru une excentricité un peu enfantine s'il n'avait été évident que la lourdeur inouie de cette magnifique chevelure empêchait de le relever sur la tête délicate qu'elle eût accablée.

Antoinette la regardait avec admiration. Jamais elle n'avait vu une femme aussi parfaitement belle. Cependant, cette beauté ne l'attirait point ; elle l'intimidait plutôt, par la froideir absolue de l'expression. La jeune fille ne disait pas un mot, et M. de Paulhac s'étant renfoncé dans ses oreilliers, tout absorbé par sa souffrance, le silence ne fut plus troublé que par l'arrivé de la femme de chambre qui portait sur un plateau une tasse de thé avec une assiette de gâteaux secs, ne méritant que trop leur nom.

Christiane invita Antoinette à quitter son chapeau et son manteau pour prendre ce léger goûter. Celle-ci obéit ; puis, avec un appétit qui serait venu à bout d'un bien autre repas, elle broya entre ses dents blanches jusqu'au dernier des gâteaux secs, après quoi elle but sa tasse de thé, toujours silencieusement.

Au moment même où elle la remettait sur le plateau, le petit chien habillé qui dormait, allongé devant le feu, s'assit sur son derrière, en dressant l'oreille ; puis il fit entendre un grognement sourd, puis un grognement très accentuée, puis des abois furieux, au milieu desquels on distingua le timbre de la porte d'entrée.

Alors, le charme silencieux de cet étrange intérieur fut rompu : des pas retentissants, des voix bruyantes se firent entendre, la porte fut brusquement ouverte et une jeune fille potelée, à cheveux jaunes, entra en criant :

— Où est-elle ?

— Ici, répondit Christiane qui referma soigneusement la porte, restée ouverte derrière le fauteuil du malade.

— " Good day ! darling ", s'écria la nouvelle arrivante, en secouant la main d'Antoinette, d'un geste aussi anglais que sa phrase.

— Bonjour, ma cousine, répondit Antoinette qui s'avançait pour l'embrasser.

Mais la belle aux cheveux jaunes se recula, et, s'affaissant sur une chaise, en éclatant de rire :

— " Ma cousine ! " elle a dit " ma cousine ! " s'écria-t-elle.

— Mais, répliqua Antoinette déconcertée, n'êtes-vous pas ma cousine ?

— Assurément, j'ai cet honneur ; seulement je m'appelle Madeleine. Ne sauriez-vous faire aucun usage de mon nom, jeune Agnès ! Car elle a l'air d'une Agnès, ajouta la rieuse en se tournant vers Christiane, sur les lèvres de laquelle se jouait toujours le même froid sourire.

Antoinette fronça le sourcil : il lui parut qu'on se moquait d'elle ; or, il n'était pas dans sa nature de se laisser attaquer sans se défendre.

— Ma chère Madeleine, dit-elle d'un ton très assuré, je ne demande pas mieux que de vous donner votre nom, mais à la condition que vous me donnerez le mien : je m'appelle Antoinette et non pas Agnès.

— Bravo ! bravissimo ! voilà un ton et une mine qui me conviennent mieux que votre air endormi de tout à l'heure. Je crois que nous nous entendrons. Qu'en penses-tu, Christiane ?

Celle-ci, les yeux fixés sur le malade qui semblait fatigué de tout ce babil, répondit de son ton froid.

— Je l'ignore. Tu devrais, Madeleine, ajouta-t-elle, conduire Mlle de la Ronchère à sa chambre : elle doit avoir besoin de se reposer.

— Et ma tante ? allait dire Antoinette, mais elle réfléchit que " ma tante " serait peut-être jugé aussi inoui que " ma cousine ", et elle se tut, attendant d'être plus au courant des êtres pour prendre langue.

Au moment où elle sortait de la pièce, elle se heurta à Mme de Paulhac et se vit forcée de prononcer le fameux : " Bonjour, ma tante ", que celle-ci accepta, d'ailleurs, sans protestation. Cette tante lui parut une belle femme de quarante ans qui voulait en paraître trente ; ses traits étaient semblables à ceux de sa sœur Christiane ; seulement, chez elle, la physionomie, au lieu d'être froide était dure.

— Bonjour, ma chère, dit-elle à sa nièce : vous devez être très fatiguée, nous ferons connaissance plus tard. Madeleine, conduis-la dans sa chambre.

— C'est ce que je fais, " dear mamma ", répondit Madeleine ; puis, entraînant sa cousine à travers plusieurs pièces, elle lui ouvrit la porte d'un petit réduit assez sombre qui donnait sur une cour intérieure. S'arrêtant alors sur le seuil, elle lui fit un profond salut, en disant :

— Nous sommes voisines : si Votre Majesté a besoin de mes humbles services, qu'elle donne un coup de poing dans la cloison.

Là-dessus, Madeleine se retira, laissant Antoinette seule et absolument interloquée.

X

Plus Antoinette vivait chez les de Paulhauc, moins elle s'y habituait ; c'était un intérieur si différent de celui de ses parents ! Le luxe des appartements ou, du moins, de la partie des appartements réservée au public, l'élégance fastueuse de la toilette de ces dames lui avaient d'abord fait dire : " Mon oncle est bien riche." Mais, lorsqu'au bout de quelques jours et surtout de quelques semaines, elle s'aperçut que le boucher ne parvenait qu'à grand'peine à se faire payer et que le blanchisseur n'y parvenait pas du tout, elle se dit, au contraire : " Mon oncle est bien pauvre."

Antoinette songeait en voyant tout cela, à la saine abondance de la Ronchère et aux simples toilettes de Mme Thérèse qui avait cependant plus noble apparence que la belle Madame de Paulhac, ainsi nommée par ses admirateurs, et à laquelle sa nièce trouvait l'air d'une actrice, avec ses joues peintes, ses lèvres peintes, ses cheveux teints, ses yeux peints, sa voix dure et ses gestes cavaliers. Madeleine ne lui plaisait guère davantage avec ses cheveux jaunes, d'une couleur bien peu naturelle aussi, son visage effronté, tout barbouillé de poudre de riz, et ses allures garçonnières. Cependant, elle eût passé sur cela, elle s'y fût résignée : à seize ans, on a tant de souplesse dans le corps et dans l'esprit, on peut se plier à tout ; mais ce à quoi il lui était impossible de s'accoutumer, c'était à une indigence bien autrement lamentable que l'indigence d'argent. Le plaisir n'était pas pour elles une distraction ; un repos ; non, c'était une affaire, un travail, un devoir. En vérité, elles semblaient le considérer ainsi. Antoinette les avait vues aller au spectacle et au bal ; Madame, avec une migraine à rendre l'âme, Mademoiselle, avec une fièvre de cent pulsations à la minute. Et quand elle en exprimait son étonnement :

— Oh ! toi, répondait Madeleine, tu es une mollasse !

— C'est que je suis très énergique, ma chère, disait Mme de Paulhac, de l'air satis-

fait d'une personne à qui sa conscience rend un témoignage flatteur.

Les deux femmes parties, Antoinette se tournait vers Christiane, ouvrant tout grands ses yeux limpides et disant :

— Est-ce que je deviens folle ? est-ce que c'est bien, est-ce que c'est courageux de dompter sa douleur, de risquer sa santé pour aller au bal ?

Et la belle Christiane, sans s'émouvoir, répondait avec son sourire de sphynx :

— Quand nous serons à X., vous en verrez bien d'autres : ma sœur et Madeleine y mènent une vie à laquelle succomberaient les plus robustes marchandes de la halle.

Christiane attirait Antoinette comme une énigme vivante et une bien belle énigme. Cette admirable créature qui eût conquis tous les hommages si elle avait seulement apparu dans un salon, passait invariablement ses soirées auprès de son parrain malade, relevant ses oreillers, frictionnant doucement ses jambes endolories, le distrayant d'une lecture ou d'une causerie lorsque ses souffrances s'apaisaient assez pour qu'il pût en jouir.

Alors, Antoinette l'admirait et le lui disait, dans toute la chaleur de son âme enthousiaste ; mais Christiane, secouant doucement la tête, répondait avec sa tranquille froideur :

— Ne m'admirez pas je vous en prie : je ne fais pas cela parce que c'est bien, mais simplement parce que j'y éprouve du plaisir ; donc, mon mérite est nul.

— Enfin, répliquait Antoinette ; ce plaisir que vous y prenez prouve au moins une bonne nature, délicate et généreuse.

— Non, pas même cela, ne le croyez pas ; vous placeriez votre affection à faux.

— Alors, vous n'en voulez pas, de mon affection ? demandait l'enfant, avec des larmes dans les yeux.

Christiane baissait les siens en répondant :

— Bonne petite Antoinette, il vaut mieux point durer ; on se prépare des regrets.

— Qu'est-ce qui ne doit pas durer ?

— Votre sympathie, ma chère : quand vous me connaîtrez davantage, vous me la retirerez peut-être.

— Jamais ! s'écriait Antoinette, en embrassant fougueusement Christiane qui se laissait faire sans lui rendre ses baisers.

Cette amitié négative ne suffisait pas au bonheur d'Antoinette et plus d'une fois elle avait songé à demander à son père de la rappeler. Avec quelle joie elle l'aurait revu ! et son petit frère, et cette maman, si chérie désormais ! Hélas ! cette chère maman ne semblait pas souffrir de l'absence de sa fille ; son inexplicable froideir persistait, malgré la tendresse débordante qui remplissait les lettres d'Antoinette. Son père lui écrivait : " Prends patience, ma pauvre enfant ; dès que le docteur m'y autorisera, je te signerai ton " exeat ", mais il n'est pas temps encore. Profite de ton séjour à Paris pour t'instruire. J'ai prié ma belle-sœur de te donner les meilleurs maîtres. Fais-tu des progrès sous leur direction ? "

Ce passage de la lettre paternelle surprit fort Antoinette qui ne recevait pas d'autres leçons que celles de Christiane, très capable, d'ailleurs, de lui donner une instruction suffisante. Cependant, au bout de quelque temps, elle trouva le mot de l'énigme. Mme de Paulhac employait à sa propre toilette, l'argent envoyé par M. de la Ronchère pour payer les professeurs de sa fille, et chargeait Christiane de les remplacer. Ce procédé peu délicat fut dévoilé par Antoinette à son père qui ne voulut pas s'en plaindre.

" Tout ce que tu me dis de Christiane me rassure pour toi ; c'est à elle que tu dois t'attacher."

Une telle recommandation s'accordait trop bien avec ses sentiments pour qu'Antoinette ne la suivit pas à la lettre. Elle mit toute son affection, toute sa confiance en sa belle amie qui lui rendit au moins l'une, sinon l'autre. Cela lui aidait à supporter sa tante et sa cousine. Et lorsqu'un jour Mme de Paulhac, après avoir payé cent cinquante francs un chapeau de chez Jeanne, dit en voyant la femme de chambre lui apporter une note de vingt francs pour un ballot de ouate destinée aux pansements des jambes de son mari.

— Savez-vous que cela finit par constituer une véritable dépense, toute cette ouate ?

Antoinette, les yeux flamboyants, les lèvres pâles, murmura, assez haut pour être entendu:

— C'est monstrueux !

Ceux qui supposaient à la belle Mme de Paulhac un caractère despotique et même acariâtre eussent été fort surpris de lui voir montrer en cette circonstance une douceur vraiment angélique. Quoique sa petite oreille eût rougi visiblement sous la poudre de riz, elle ne répondit rien, ne tourna pas la tête et sortit de la chambre sana regarder sa nièce.

Christiane, au contraire, la regarda avec plus de sympathie qu'elle ne l'avait encore fait ; puis, quand sa sœur eut quitté la chambre, elle vint à Antoinette et, pour la première fois, lui donna un baiser.

Lorsque celle-ci voulut le lui rendre, elle ne la vit plus. Mais le souvenir de cette caresse lui était resté.

XI

L'arrivée à X. fut un soulagement pour Antoinette. Il lui sembla délicieux de respirer de nouveau un air pur, au sortir de l'atmosphère épaisse de la capitale et de voir une verdure verte, au lieu des chétifs arbres que saupoudraient de gris la poussière des boulevards. Enfin, quoique la villa des de Paulhac ne fût pas très vaste, elle l'était plus que leur appartement parisien, et la chambre d'Antoinette, située au fond d'un corridor, se trouvait moins exposée aux invasions souvent intempestives de Madeleine qui, trop indifférente pour rechercher sa cousine quand elle jouissait d'un plaisir quelconque, était trop désœuvrée pour ne pas l'accabler du matin au soir de sa société, lorsque toute autre lui était refusée.

La ville de X, possédait un régiment de chasseurs à cheval dont les officiers formaient l'appoint, aussi agréable qu'utile, de toutes les réunions mondaines. Huit jours ne s'étaient pas écoulés sans que Madeleine eût confié à Antoinette, sous le sceau du secret, qu'elle n'épouserait jamais qu'un officier de chasseurs, car elle ne savait qu'admirer le plus en eux de leur élégance, de leur amabilité ou de leur consommée du sport.

— Je veux un " sportsman ", dit Madeleine, avec énergie. Viens, ajouta-t-elle : je vais te montrer ces chers trésors ; tu me diras lequel tu préfères, car je n'ai pas encore fait mon choix.

— Me les montrer ! s'écria Antoinette : où donc sont-ils ? C'est vendredi, aujourd'hui ; ma tante ne reçoit pas le vendredi.

Madeleine cligna de l'œil sans répondre, disant seulement à demi-voix :

— Viens dans mon cabinet de toilette.

Ceci intrigua fort Antoinette qui se demandait quel rapport pouvait avoir le cabinet de toilette de sa cousine avec les officiers.

En arrivant à la porte, Madeleine mit un doigt sur ses lèvres pour recommander le silence ; puis elle ouvrit doucement et marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre dont la jalousie était hermétiquement baissée. Elle invita alors Antoinette à regarder par l'intervalle des planchettes.

Les derrières de la villa de Paulhac donnaient sur les communs de l'habitation de M. de Tréfois, jeune capitaine. Antoinette aperçut d'abord les écuries, au fond d'une grande cour dans laquelle plusieurs officiers

Chassez le Catarrhe du NEZ et de la GORGE

Le traitement se fait chez soi au moyen d'une méthode en usage dans tous les Etats-Unis et le Canada et même en quelques pays étrangers. Dans ces centaines de foyers on libère la muqueuse du catarrhe. Cette croûte adhérante aux conduits reculés en est délogée et le nez et la gorge reviennent à leur état normal. Le nez et la gorge reprennent en outre suffisamment de vigueur pour résister à de nouvelles attaques.

C'est un excellent résultat et une grande récompense de savoir que chaque jour ajoute quelques noms à la liste déjà longue de ceux qui se sont débarrassés du catarrhe par la méthode gratuite SPROULE, pour traitemnt chez soi.

Consultation gratuite au sujet de votre nez et de votre gorge.

Assurez-vous si votre nez et votre gorge n'ont pas besoin d'être débarrassés du catarrhe Demandez une liste de questions qui nous permettra de vous dire combien grave est votre cas et s'il peut-être traité par cette méthode.

Nous traitons le catarrhe depuis trente-huit ans et il est curieux de constater combien de cas se ressemblent tout en ayant leurs particularités propres.

CE COUPON Autorise les lecteurs de ce journal à une consultation gratuite

Nom Complet.....

Adresse.....

Rien de plus facile avec ce petit coupon. Mettez-y seulement votre nom et votre adresse et adressez à :

SPROULE, spécialiste en Catarrhe, 377 Cornhill Building, Boston, Mass.

Le spécialiste Sproule qui a établi cette méthode du traitement chez soi et qui l'a dirigé depuis trente-huit ans est un diplomé en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin et qui a servi comme chirurgien dans la Marine Royale Anglaise.

Venu ici il reconnut bientôt le grand besoin d'améliorer la santé du peuple. Fils de cultivateur il comprit les difficultés de recourir aux spécialistes pour le traitement médical et il conçut l'idée de mettre le service médical à la portée de tous chez soi.

Si vous avez le catarrhe, remplissez le coupon et assurez-vous de ce qui peut-être fait pour vous. Il ne vous en coûtera pas un sou pour le savoir et peut-être y trouverez-vous le moyen de connaître ce que vaut la vie sans cette sensation gluante dans le nez et la gorge et donc sans ce constant graillonnement, crachement et usage du mouchoir. Vous ne vous en rendrez peut-être pas compte, mais ces maux de tête lourds, ce sentiment de lassitude constante, cette expectoration continue affaiblissent votre état tous les jours.

Mettez le coupon rempli dans une enveloppe aujourd'hui. Jetez-le à la poste et voyez ce qui peut être fait pour vous et combien vous serez soulagé d'avoir le nez et la gorge débarrassés du catarrhe.

Adressez votre enveloppe à :

SPECIALISTE SPROULE pour le catarrhe, 377 Cornhill Building, Boston, Mass.

Ecrivez en anglais ou en français.

formaient le cercle autour d'un cheval que tenait l'ordonnance de M. de Tréfois.

Madeleine chuchota à son oreille :

— C'est Diavolo Il a gagné un premier prix à Saint-Germain, avant hier ; M. de Tréfois l'a acheté sur le terrain même pour 10,000 francs ; un nègre l'a amené tout à l'heure, et tous ces messieurs sont venus pour le voir. Comment le trouves-tu ?

— Je ne vois que leur dos, murmura Antoinette ; mais le cheval me semble joli, quoique un peu raide, j'aimerais bien le monter.

— Tous les chevaux de course sont ainsi, mais je ne t'engagerais pas à te risquer sur lui : il te ferait une jolie pirouette. Moi qui suis bonne écuyère, je ne m'y fierais pas. Les officiers vont se retourner, attends un peu. Le premier à gauche est M. de Tréfois lui-même ; il n'est pas beau de visage, mais quel joli cavalier ! Le second est M. de Narville, marié depuis l'année dernière : ça ne compte plus. Ce grand, avec son stick sous le bras, c'est M. Pigaro : très chic, n'est-ce pas? Là, à droite, le baron de Pommadec. Tout à fait select, hein ?

— Il a une tête de garçon coiffeur ! s'écria Antoinette.

— Il est marié, ça m'est égal, repartit philosophiquement Madeleine, mais ne parle pas si haut. Vois-tu à côté de lui, en civil, le vicomte Ténébros? A-t-il aussi l'air d'un soiffeur, celui-là ?

— Non, répondit Antoinette ; mais qui est ce gros palefrenier, vêtu d'un complet jaunâtre qui lui donne l'air d'un énorme serein ?

— Ce gros palefrenier ! répéta Madeleine, avec un éclat de rire étouffé! c'est le comte de Gilfort de Pointcarré, et le premier de nos hommes de cheval.

Madeleine, si grande admiratrice des sportsman, se fût sans nul doute éprise de celui-ci, le premier de tous, s'il n'eût été trop tard. Ce parfait cavalier était marié ; il avait, disait-on, une délicieuse femme.

Après qu'Antoinette eut exprimé la surprise que lui causait l'aspect plus que vulgaire de l'éminent sportsman, elle reporta son attention sur le cheval. C'était vraiment une jolie bête à l'allure bien dégagée, à la tête un peu insignifiante, comme tous ceux de sa race, mais la beauté de sa robe alezane rachetait ce défaut. Il semblait indifférent à l'admiration de ceux qui l'entouraient et qui l'examinaient en connaisseurs, avec tout le respect que l'on doit à une bête de 10,000 francs.

Le spectacle étant terminé, Antoinette et Madeleine quittèrent la fenêtre. Cette dernière résuma d'une façon pratique ce qu'elles venaient de voir, en disant.

— Il y a M. de Tréfois, M. Pigaro et le vicomte Ténébros qui ne sont pas mariés : lequel trouves-tu le mieux?

— Ma foi ! répondit Antoinette : ils me semblent tous plus bêtes les uns que les autres.

L'indignation rendit d'abord Madeleine muette. Mais elle se remit bientôt et répliqua, avec son clignement d'œil impertinent :

— C'est-à dire qu'ils sont trop verts, ma biche !

XII

Non, ils n'étaient pas trop verts. Et quand Mlle Antoinette de la Ronchère ouvrit le bal chez Mme de X. le jour de ses dix-sept ans, ces messieurs se montrèrent extraordinairement empressés autour de la débutante, parée, en outre de sa beauté, de tout le charme de sa jeunesse et de tout l'attrait de la nouveauté. Ses beaux yeux bruns n'avaient pas eu besoin, pour briller sous les lustres, que le pinceau les entourât d'un cercle factice et dur, et sa chair nacrée, pure de tout cold-cream, éclipsa victorieusement les faces plâtrées ou peintes de ses compagnes, quelque telent de coloristes que possédassent ces demoiselles. Enfin, sa souple chevelure brune, relevée simplement, sans autre frisure que ses larges ondulations naturelles, était autrement gracieuse que l'ébouriffement jaunâtre de sa cousine. Celle-ci dut constater, à son grand regret et à son grand dépit, que, ce soir-là, ces messieurs s'occupaient infiniment plus de Mlle Antoinette de la Ronchère (une petite fille) ! que de Mlle Madeleine de Paulhac.

— Ma parole, c'était dégoûtant ! dit Madeleine à Christiane, en soulageant son cœur et desserrant son corset.

Christiane sourit, sans paraître autrement surprise. Elle avait renoncé personnellement à tout succès de ce genre et ne mettait jamais les pieds dans un salon, le soir. A ceux qui s'étonnaient d'une réclusion si austère, Mme de Paulhac disait, en manière d'explication :

— Ma sœur est d'une dévotion farouche : je m'attends, d'un jour à l'autre, à la voir entrer au couvent.

Mais ce qu'elle ne disait pas, c'est à quel point elle était ravie que Christiane voulût bien la remplacer auprès de son mari infirme et surtout lui épargner la comparaison de son écrasante beauté.

L'explication de Mme de Paulhac semblait vraiment la seule plausible ; on l'admettait donc volontiers

— Ce serait une religieuse idéale, disaient les uns.

— Quel dommage ! ajoutait les autres.

Antoinette avait donc un réel succès dans les quelques réunions mondaines que sa tante jugeait convenables à son âge, c'est-à-dire dans presque toutes celles qui se donnaient à X... ; car le voisinage des bois leur ôtait tout cachet de cérémonie, ce qui ne veut pas dire d'élégance, ni même de somptuosité.

Si notre jeune Périgourdine avait de prime abord trouvé ces messieurs fort bêtes, ces dames ne lui semblèrent pas beaucoup plus spirituelles, et les fréquentes boutades de son humeur sarcastique égayaient parfois la belle Christiane, au grand scandale de Madeleine qui regardait comme sacré tout ce qui concernait l'aristocratique société dont elle avait le bonheur de faire partie, depuis qu'elle était sortie du couvent.

Madeleine avait donc été au couvent? Oui, en vérité. Et qu'avait-elle appris, à ce couvent ? Rien dont elle se souvint, à présent. Si, pour tant, une seule chose : elle aimait les pauvres ; elle leur faisait volontiers l'aumône ; jamais les haillons ne la laissaient indifférente. Peut-être était-ce par un retour sur elle-même ; peut-être songeait-elle combien elle eût souffert de se trouver, seulement une heure, dans ces loques crasseuses ; mais, que ce fût directement ou par ricochet, son cœur allait à la mendiante et aussi sa bourse qui se vidait toujours dans la main tendue vers elle. Sa mère l'en avait grondée bien des fois.

Mme de Paulhac grondait donc sa fille quand elle la surprenait dans un de ses élans de générosité.

— C'est idiot, disait-elle, de son ton sec : j'ai donné à la quête de la marquise de Saint-Rémy et à la loterie de la comtesse de Respic, cela suffit. Quand tes gants seront fanés, ce n'est pas moi qui te les remplacerai.

Et Madeleine regardait ses gants, d'un air contrit, pendant que Christiane murmurait à l'oreille d'Antoinette :

— C'est ce qui la sauvera : le bon Dieu aura pitié de celle qui a eu pitié de ses pauvres.

Si Antoinette goûtait peu les plaisirs nocturnes dans lesquels la nullité parfaite de tous ces mondains éclatait plus visiblement, elle prit, en revanche, un certain goût à ceux qui avaient la forêt pour théâtre. Elevée dans un vieux manoir, au milieu des bois, elle avait plus que le goût de la nature, elle en avait la passion. En outre, habituée depuis l'enfance, à toujours accompagner son père, elle n'eut pas de peine à suivre les cavalcades et ne fut point insensible aux éloges que lui attiraient son talent et sa grâce d'écuyère. Peu à peu, ces plaisirs lui devinrent, comme à Madeleine, une nécessité. S'il n'y avait pas de partie organisée, plutôt que de rester à la maison ou d'accompagner son oncle et Christiane dans leur courte promenade, elle partait à l'américaine, seule avec sa cousine, dans une charrette attelée d'un poney qu'elles conduisaient à tour de rôle.

A mesure aussi qu'Antoinette prenait les goûts des amis de sa tante, son jugement à leur égard devenait moins sévère. Certes ! elle n'en était pas encore à trouver que s'amuser est une vertu ; mais elle décida que ce n'était pas un crime et s'y mit, en pleine tranquilité de conscience, avec l'ardeur qu'elle apportait à tout.

Madeleine était ravie. Christiane poussait parfois un petit soupir en les voyant aller, mais ne disait rien. Mme de Paulhac hésitait entre le plaisir et le déplaisir. D'un côté, la conduite d'Antoinette justifiait la sienne ; d'un autre, la beauté de sa nièce pouvait nuire à l'établissement de sa fille, par comparaison. Cependant, le type des deux cousines était tellement différent qu'elles se faisaient plutôt valoir : la tenue réservée et un peu fière d'Antoinette, aux moments mêmes où elle était le plus entraînée, donnait du piquant au laisser-aller et aux manières bon enfant de Madeleine, et en recevait un cachet de distinction plus remarquable.

Tout compte fait, il y avait plutôt avantage à pousser Antoinette dans cette voie. Mme de Paulhac l'y poussa donc, non pas ouvertement : elle était trop fine ; mais elle eut soin de faciliter l'exécution de tous les projets, au besoin même d'en suggérer quelques uns, sans en avoir l'air.

Parmi les amateurs de lawn-tennis, de croquet, de rallie-papers, de chasse et de aports de tout genre, le plus remarquable était, sans contredit, le vicomte Ténébros. L'originalité de sa sombre figure, éclairée par deux yeux plus noirs que le noir même et dont l'expression inquiétante semblait composée de hardiesse et d'ironie, le sauvait de la banalité mondaine, non moins que sa force prodigieuse et son adresse fantastique. Qu'il s'agit de compter un mustang, nouvellement débarquée d'Amérique, de battre à l'escrime la meilleure lame de France ou d'Italie, de tirer une guêpe au vol ou de sauter par la fenêtre d'un second étage, en retombant avec grâce sur le bout de ses escarpins, tout cela était un jeu pour le vicomte Ténébros. En outre, causeur spirituel, à la fois sarcastique et courtois, ayant quelque chose du moyen âge, de chevaleresque, dans le caractère comme dans le visage, il conquérait bien des admirations et recevait bien des suffrages.

Celui d'Antoinette lui fut vite acquis. Elle avait été d'abord séduite par ses dehors généreux et flattée ensuite de le voir s'occuper d'elle, nouvelle venue, presque une enfant. Il lui donna de précieux conseils qui perfectionnèrent son talent d'écuyère et fut également son guide dans tous les jeux nouveaux pour elle. Elle en arriva très vite à souhaiter sa présence et à trouver sans charme les réunions dont il ne faisait point partie.

Sur ces entrefaites, arriva l'époque de la foire de X... La société mondaine, toujours en quête de distraction nouvelles, ne dédaigna point celles que lui offrirent les nombreuses baraques, alignées dans une avenue de hêtres, à l'entrée de la forêt. C'était, d'ailleurs, un spectacle fort pittoresque que les installations de tous ces forains dans ce grand berceau de verdure, traversé par les flèches d'or d'un beau soleil de juillet. Le paysage faisait valoir la scène et la scène faisait valoir

le paysage. Cependant, Antoinette resta indifférente à l'une ou à l'autre jusqu'à ce qu'une silhouette bien connue se fût dessinée à l'horizon et, d'un pas rapide, fût assez approché pour qu'on pût distinguer un nez accentué surmontant une épaisse moustache noire.

Le vicomte Ténébros, car c'était lui, rejoignit aussitôt les promeneurs, assez nombreux ce jour-là, et, après les propos d'usage, se dirigea vers une boutique de tir qui se trouva aussitôt envahie, par un caprice de la bande fashionnable.

Le soir, après qu'on eut dîné, Antoinette resta seule sous la vérandah, en attendant qu'on apportât les lumières ; le souvenir de deux yeux flamboyants éclairait suffisamment pour elle l'obscurité naissante. Pauvre petite, s'était-elle donc si vite rendue à ce regard dacinateur? Elle avait l'âme fière, pourtant ; mais son cœur, isolé alors de toute affection, éprouvait un tel besoin d'aimer qu'il ne faudrait pas la juger trop sévèrement si elle s'était laissee enthousiasmer par un homme que son étrangeté même rendait séduisant et qui, de fait, était l'objet de l'admiration de presque toutes les dames de leur société.

C'est ce que Madeleine se fit un malin plaisir d'apprendre à sa cousine, le lendemain matin, pensant la séance au cabinet de toilette.

— Il faut avouer, lui dit-elle, en frisant artistiquement sa jaune toison, que tu as été crâne, hier, avec le vicomte. Mais, tu sais, ajouta-t-elle, avec son clignement d'œil agaçant, ne t'emballe pas : si tu lui plais, tu seras au moins la trente-cinquième.

Antoinette rougit comme si elle avait reçu un soufflet. Sentant la chaleur qui lui brûlait les joues, elle tourna la tête, sans répondre.

— Oui, continua Madeleine, qui semblait raconter la chose la plus simple du monde : il y a la belle madame de... qui aurait bien voulu lui sacrifier son titre de marquise pour devenir tout simplement vicomtesse Ténébros ; puis, mademoiselle H. ; puis la jolie Anglaise, miss Stanley ; et mademoiselle Z., aussi, celle qui monte si bien, et madame V., qui a une si belle voix, et la petite Mac Carthy, une Ecossaise, délicieuse au bal avec ses bras d'un blanc de neige ; une Polonaise aussi, tout ce qu'il y a de plus chic ; et puis, une quantité d'autres...

— Mais, ne put s'empêcher de demander Antoinette, il ne les aimait pas?

— Heu ! heu ! fit Madeleine : il était au petits soins pour elle, encore plus que pour toi, hier.

— Alors, pourquoi ne les a-t-il pas épousées? dit naïvement Antoinette.

— Les épouser toutes ! s'écria Madeleine, en riant si fort qu'elle faillit renverser son élixir capillaire.

— Non, reprit sèchement Antoinette ; mais, pourquoi n'a-t-il pas demandé, d'abord, la première qui lui a plu?

— Ah ! parce qu'elle ne lui a pas plu longtemps. Les sentiments du cœur du vicomte sont, dit-on, aussi changeants que les regards de ses yeux. Entre nous, c'est le plus grand flirteur de la terre. Cependant, des gens se disant bien informés, prétendent que cet inconscient va se fixer : il serait sur le point de faire vicomtesse une assez laide, mais richissime Américaine.

— Lui ! dit Antoinette.

— Il paraît.

Après un dernier regard à ses frisons, Madeleine quitta le cabinet, en fredonnant.

Antoinette s'était assise, les yeux baissés, les mains jointes. Cependant au bout de quelques minutes, elle releva la tête ; et, la secouant, comme pour chasser une pensée importune :

— C'était un rêve... murmura-t-elle.

— Et un mauvais rêve ! Eveillez-vous, ma très chère, dit Christiane qui sortait de sa chambre et devait avoir tout entendu. Venez ; la cloche a sonné depuis longtemps : on est sans doute à table.

Puis, passant son bras autour de la taille d'Antoinette, Christiane entra avec elle dans la salle.

XII

Ce jour-là pendant qu'on prenait le café, Christiane déclara qu'elle se sentait un atroce mal de tête et que le grand air seul pourrait la soulager.

Mme de Paulhac lui offrit aussitôt de se joindre aux promeneurs qu'elle attendait. On devait faire une excursion aux ruines de L...

Ce n'est pas que Mme de Paulhac fût très flatté d'avoir sa sœur avec elle ; mais, une fois, en passant, cela la sauverait du reproche d'égoïsme et ne pourrait avoir qu'un bon effet.

— Qui auras-tu? demanda Christiane.

— J'aurai les de Gilfort...

— Les de Gilfort ! interrompit Madeleine, au comble de la stupéfaction : voulez-vous dire, mamma, que vous aurez M. et Mme de Gilfort, ensemble?

— Que tu es sotte ! répondit simplement sa mère. J'ai voulu dire M. de Gilfort et son frère, le lieutenant de dragons, qui vient d'arriver en congé.

— Ah ! fit Madeleine : est-ce qu'il est marié?

— En quoi cela peut-il t'intéresser? répliqua, avec dignité Mme de Paulhac.

Cependant, après avoir bu une gorgée, elle ajouta :

— Il n'est pas marié.

Et Madeleine tapota ses frisons pour les arranger, tout comme si M. de Gilfort, frère, était là. Elle ne connaissait rien de l'individu, mais le nom lui plaisait ; et puis, ce devait être un sportsman, chose importante !

— Qui encore? demanda Christiane.

— M. de Tréfois...

— Ah ! fit Madeleine qui se mit aussitôt à murmurer à demi-voix, alternativement : de Gilfort, de Tréfois, de Gilfort, de Tréfois, pour voir lequel sonnait le mieux à l'oreille.

Sa mère continuait :

— Le baron et la baronne de Pommadec, la marquise de Bastard, Mme Montanez.

— Assez ! ma chère, assez ! interrompit Christiane : en voilà plus qu'il ne faut pour me donner mal à la tête si je ne l'avais pas déjà. Si tu veux être bien aimable, tu me cèdera Antoinette qui, j'en suis sûre, ne refusera pas de me tenir compagnie ; tu nous donneras la charette anglaise avec Sprite. Puisque mon parrain ne sort pas aujourd'hui et qu'il veut lire, je m'accorde un petit congé.

— Mais, comment donc? dit sa sœur, assez embarrassée : tous les jours si tu veux, Christiane, tu le sais bien?

— Je le sais ; mais je ne le veux pas tous les jours : j'aime mieux la maison. Au revoir, cher parrain. Voulez-vous venir, Antoinette ; car, vraiment, je n'ai oublié qu'une chose, c'est de vous demander votre consentement.

Et Christiane sourit. Oh ! l'adorable sourire : si pur et si doux !

— De tout mon cœur ! s'écria Antoinette : je suis ravie.

— Alors, tu renonces aux ruines? fit Madeleine, un peu vexée : c'est pourtant une rareté, tu sais?

— Oui mais Christiane est une rareté plus grande encore et, si elle n'est pas une ruine, je ne l'en aime que mieux.

Tout le monde sourit. Les jeunes filles coururent mettre leur chapeau, après avoir ordonné d'atteler Sprite.

Lorsqu'elles franchirent la porte devant

Lait Sain

pour bébés invalides & vieillards

Lait riche—Extraits de grains. Préparez-le à la maison, pour toute la famille: délayez vivement la poudre dans de l'eau chaude ou froide, sans cuisson. A toute heure il soulage la faiblesse ou la faim. Une tasse de "Horlicks" chaud au coucher provoque un sommeil reposant.

GRATIS Cette montre bracelet. Demandez 50 paquets de graines. Ou notre catalogue de 500 nouveautés utiles. Adressez,

Allen Nouveautées, St-Zacharie, Qué.

OIGNONS

PEDODYNE "Dissolvant" Nouvelle manière d'arrêter la douleur immédiatement. La bosse disparaît comme par magie.

ENVOYE A L'ESSAI

Nous vous enverrons avec plaisir une boîte de "Dissolvant." Des milliers le demandent. Ecrivez simplement: Je veux faire l'essai de *PEDODYNE*.

Kay Laboratories, Dept. N-938 186 N La Salle St., Chicago Ill.

AGENTS DEMANDES

Nous avons besoin de collecteurs-solliciteurs dans tous les grands centres. Aux personnes pouvants fournir de bonnes références nous ferons des offres très intéressantes. S'adresser au gérant de la circulation, La Revue Moderne, 198 est, rue Notre-Dame, Montréal

Des Maladies Sérieuses Résultent d'un Rhume

Grand'mère ne laissait jamais un rhume sans soins. Elle savait que la bronchite et la pneumonie n'étaient pas loin.

Sur la tablette du garde-manger de grand'mère se remarquait toujours la boîte rouge et jaune de la Moutarde Keen. Avec cette moutarde sèche comme base, elle confectionnait rapidement son "casse-rhume"—un emplâtre à l'ancienne mode.

Elle formait une pâte avec deux cuillerées à table de la moutarde sèche délayée dans de l'eau froide. Elle versait alors une demi-chopine d'eau bouillante sur six cuillerées à table de graines de lin ou de farine. Elle mélangeait bien la pâte et la graine de lin (ou la farine), étendait le mélange sur du papier brun, recouvrait la pâte de mousseline et l'appliquait sur la région affectée—certaine du résultat.

Grand'mère croyait aux remèdes naturels. Elle ne se serait jamais occupée des remplaçants coûteux qui nous sont offerts aujourd'hui. Un cataplasme de moutarde bien fait est encore de beaucoup le meilleur remède pour les rhumes de poitrine.

laquelle attendait leur léger véhicule, elles en aperçurent une quantité d'autres. Breaks, mails, victorias, ducs, c'était une confusion d'équipages de toute sorte, remplis des promeneurs attendus. En apercevant Christiane ceux-ci poussèrent un cri de joyeux étonnement. Tous descendirent pour lui serrer la main. C'était un si grand miracle de la voir prendre part à une réunion quelconque !

— Vous ! des nôtres ? quel bonheur !

Mais elle secouait la tête.

— Non, non ! disait-elle : je vais ailleurs.

— Ah ! Mademoiselle, s'écria M. de Tréfois : dites seulement : qui m'aime me suive ; nous irons tous avec vous.

— Je dis au contraire : qui m'aime ne me suive pas, reprit elle en souriant. J'ai avec moi ce qu'il me faut. Montez, Antoinette.

Lorsque les jeunes filles se furent assises et que le domestique eut placé dans la charrette une chaude couverture, Christiane, prenant les guides de ses mains fines que modelaient ses longs gants chamois, inclina la tête avec un sourire, en signe d'adieu ; puis toucha légèrement Sprite qui partit au grand trot.

Un murmure d'admiration sincère sortit de toutes les bouches. Les femmes ne tarissaient pas d'éloges sur la beauté de Christiane.

— Mlle Labaro est une créature céleste, dit M. de Tréfois ; mais Mlle de la Ronchère, avant un an d'ici, sera la plus délicieuse créature terrestre qu'on puisse voir.

Et M. de Gilfort, frère, approuva d'un énergique signe de tête qui ne plu que médiocrement à Madeleine.

— Ma foi ! pensa t elle : Christiane a eu une riche idée, de l'emmener !

La charrette anglaise volait à travers les routes de la forêt. Christiane regardait les arbres et Antoinette regardait Christiane qui lui semblait aussi bonne que belle. Que c'était délicat à elle, d'avoir imaginé ce tête-à-tête qui sauvait sa petite amie de l'ennui de reparaître en société, après sa meurtrissure de la veille ! Cependant, une pensée troublait Antoinette.

— Ma chère, dit-elle : expliquez-moi comment vous, qui êtes la perfection même, vous avez fait un mensonge ; car je ne suis pas dupe de votre malîde tête.

— Voici deux grosses erreurs, répondit gaiement Christiane : d'abord, je ne suis pas une perfection ; ensuite, je n'ai point fait de mensonge.

— Vous avez un vrai mal de tête ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

— A quoi l'attribuez-vous ?

— Je ne sais ; peut-être à cette chevelure qui me pèse, parfois.

— Oh ! Christiane, c'est si beau ! Et quand je pense que, si ce qu'on dit est vrai, vous la couperez un jour...

— Que dit-on donc ?

— Que vous vous ferez religieuse ; mais je ne puis le croire.

Christiane ne répondit point ; son regard se perdit à l'horizon et Antoinette n'osa pas la questionner. Elle se contenta de jouir du bonheur de se sentir devant un beau spectacle, à côté d'un cœur ami.

— Est-ce que la vie est toujours triste ? songea Antoinette.

Elle avait songé tout haut ; car sa compagne, tendant la main vers la forêt, répondit :

— Toujours quand on regarde ici.

— Jamais, quand on regarde là.

— Alors, c'est vrai ? lui demanda Antoinette.

Elle sourit sans répondre et rendit la main au poney qui prit aussitôt le galop.

— Où allons-nous ? dit Antoinette.

— Où vous voudrez. J'aime à m'abandonner ainsi, au hasard ; mais si vous désirez voir un site particulier, dites-le, je vous y conduirai : tous les chemins de cette forêt me sont connus.

— Non ; je suis comme vous : il me plaît d'errer à l'aventure. Ah ! une biche... et le cerf ! là...

— Que c'est gracieux, n'est-ce pas ? dit Christiane. Et ces sentences de forêt, qu'elles sont pénétrantes ! J'en jouis doublement avec vous, petite amie, car je vois cela que vous ne regrettez pas la visite à L...

— Oh ! non. Mais, puisque vous aimez tant la forêt, pourquoi n'y allez-vous jamais ?

— Parce que j'ai autre chose à faire, petite Antoinette.

— C'est vrai : mon pauvre oncle ! Qu'il est heureux de vous avoir !

— J'ai été, moi, bien plus heureuse de l'avoir, répondit gravement Christiane. J'avais quatre ans et nous étions orphelines quand ma sœur ainée l'a épousé. Il a été un père pour moi. Je lui ai dû toutes les joies de mon enfance ; c'est son affection qui a échauffé mon cœur. Je ne lui rendrai jamais autant qu'il m'a donné. Vous ne l'avez pas connu, Antoinette, avant que la souffrance eût engourdi ses nobles facultés. Quel cœur généreux, quel esprit élevé, quelle âme loyale, quel homme de devoir il était ! S'il y a quelque chose de profondément triste, en ce monde, c'est de voir souffrir, vieillir et mourir de tels êtres !

Une lame brillait dans les yeux de Christiane.

— En vérité, reprit-elle : je vous fais une singulière partie de plaisir ! Mais, arrêtons-nous. Voici un délicieux tapis de mousse : nous nous y assiérons pour goûter, car je crois que William a placé un panier sous notre couverture. Descendez, choisissez l'endroi qui vous plaira et je vous rejoindrai après avoir attaché Sprite à ce bouleau.

Le goûter fut des plus joyeux. Laissant les pensées qui les avaient assombries, les deux amies se livrèrent sans contrainte à la gaieté de leur âge. Antoinette était ravie de découvrir une nouvelle Christiane, une Christiane rieuse, une Christiane enfant.

Il faisait si bon dans cette clairière qu'elles s'y attardèrent. Le soleil était déjà bien bas lorsque Christiane vint détacher Sprite, lequel malgré son nom, avait fait preuve d'un excellent esprit et s'était contenté de brouter là où il était attaché. Il hennit de plaisir en voyant venir à lui sa belle maîtresse et partit dès qu'elle eut soulevé les guides.

La forêt semblait maintenant plus mélancolique encore, avec les grandes ombres qui s'allongeait à côté des derniers rayons du soleil couchant ; plus mystérieuse aussi, dans l'obscurité grandissante. Tous les détails disparaissaient pour ne laisser voir que les grandes masses des arbres dont le contour se détachait sur le ciel, d'une pâleur verdâtre ; car c'était le crépuscule qui commençait.

Les deux jeunes filles restaient silencieuses, tout entières au charme incomparable d'un tel spectacle. Elles en jouissaient d'autant mieux que le poney, un peu fatigué, s'était mis au pas, sur la route montante.

— Mon Dieu ! Christiane, dit Antoinette qui la contemplait, en extase : que vous êtes belle !

Et elle ajouta, presque sans songer à ce qu'elle disait :

— Je ne suis pas surprise que tout le monde vous aime ; mais vous, n'avez-vous donc jamais aimé personne ?

Christiane sourit, de son adorable sourire.

— Oh ! si, dit-elle : j'ai aimé, j'aime encore et j'aimerai toujours !

— Qui donc ?

— J'aime, reprit Christiane, celui qui m'a aimée avant que je l'aimasse, avant même que je fusse née ; Celui qui a allumé au ciel ces étoiles qui commencent à briller et qui a mis dans mon cœur l'amour de la Justice et de la Vérité ; j'aime Celui qui est seul constamment fidèle et auquel nul ami n'est comparable ; Celui, enfin, qui m'a aimée assez pour donner sa vie pour moi.

— Ah ! s'écria Antoinette : c'est Dieu !

Et elles fondit en larmes.

— Qu'avez-vous donc ma chérie ? de-Christiane avec inquiétude. Comment ce que j'ai dit a-t-il pu vous affliger ainsi ?

— Vous le demandez ! C'est au moment où je commence à vous aimer, où je m'attache à vous, de tout mon cœur, que vous m'apprenez votre entrée au couvent...

— Calmez-vous, chère petite Antoinette ; mon entrée au couvent n'est pas prochaine, il s'en faut. Je dirai même que je ne fais pas de vœux pour la hâter, car le signal de mon départ sera la perte de l'être que je chéris le plus en ce monde, de mon pauvre parrain que je prie Dieu de nous conserver longtemps, bien longtemps encore.

Un peu rassurée, Antoinette poussa un soupir de soulagement.

— C'est que, dit elle : je suis si malheureuse, si seule ! Loin de ma famille, je n'ai que vous, Christiane.

— Comment se fait il, demanda celle-ci, en hésitant un peu, qu'on vous ait exilée ainsi ? Dans le cas où ma question vous gênerait, ma chérie, n'y répondez pas : je la retire. Mais j'avoue que je ne me suis jamais expliqué votre présence au milieu de nous, et cela m'avait d'abord mise en défiance.

— Cela me soulagera, au contraire, de vous le confier, mais c'est pour vous seule, répondit Antoinette.

Un signe de son amie lui ayant assuré le secret, elle versa dans ce cœur compatissant toutes les peines du sien, lui contant tout : sa jalousie enfantine contre sa belle-mère d'abord, contre son petit frère ensuite ; puis ses fautes, son repentir, l'indulgence de sa belle-mère tant qu'elle avait été coupable et son inexplicable froideur depuis que le dévouement d'Antoinette aurait dû la lui rendre plus chère.

— Je vous assure, Christiane, dit-elle en finissant, que si j'étais restée à la maison, jamais je n'aurais songé à me marier. J'étais si heureuse avec mes parents, depuis que j'aimais mon pétit frère ! Mais puisqu'ils ne veulent plus de moi, ajouta-t-elle, pendant que ses larmes coulaient de nouveau, je voudrais bien me marier : j'ai besoin d'aimer et d'être aimée, et je ne suis pas comme vous, assez sainte pour n'aimer que Dieu.

— Il y a bien des voies pour aller à Lui, dit Christiane : la vie d'une bonne épouse, d'une bonne mère est aussi noble qu'utile. Nous n'avons guère d'hommes chrétiens : élevez des fils croyants, ma chère Antoinette, ce n'est pas un petit mérite. Seulement, n'acceptez point à la légère celui qui doit être leur père et, par-dessus toute chose, redoutez de prendre un oisif.

— Oui, Christiane ; mais je ne puis m'empêcher de regretter que vous ne préfériez pas aussi cette voie. Songez donc à ce que serait un fils, élevé par une mère telle que vous !

— Un fils ? dit Christiane avec cet adorable sourire qui ne semblait pas appartenir à la terre : je ne veux pas un fils... J'en veux mille ! Je veux tous les malades, tous les infirmes, tous les estropiés, tous les pauvres, tous ces chers amis de mon Dieu à qui l'on refuse d'apprendre son nom ; tous ces blessés de la dure bataille de la vie auxquels des cœurs impies voudraient enlever même l'espérance d'un monde meilleur.

— C'est beau, Christiane ; c'est beau ! Mais ne regretterez-vous pas un peu le monde, vous qui n'auriez qu'à y paraître pour en devenir la reine ?

— Non, ma chère, je n'ai pas même le mérite du sacrifice. Il m'est impossible de regretter ces gens qui se sont amusés, qui s'amusent et qui s'amuseront ; qui ne con-

naissent d'autre malheur au monde qu'une partie manquée, et dont les meilleurs se contentent de jeter à mes humbles préférés une aumône indifférente, et leur portent infiniment moins d'intérêt qu'à la dernière jument de leur écurie. Loin de regretter ces amuseurs, je ne puis les voir sans une sorte de dégoût ; si j'éprouve une tentation à leur égard, c'est celle du mépris. Cette tentation, je la repousse de toutes mes forces ; car, qui suis-je pour mépriser ceux que mon Maître ne méprise pas ? Il les appelle, Il les attend ; Il les aime encore. Je veux les aimer aussi ; prier pour eux, expier pour eux. Mais les regretter... oh ! non, jamais !

— Christiane, je vous comprends. Mon cœur est bien changé depuis qu'il a souffert ; et je comprends aussi, maintenant, que Dieu nous envoie la souffrance pour nous améliorer. Je le croyais déjà, mais je ne l'avais pas encore senti. Cependant, un tel choix m'étonne. J'aurais pensé qu'avec votre nature d'élite, votre esprit supérieur, vous auriez choisi un ordre distingué. Et, quand je vous voyais religieuse, c'était au fond d'un cloître mystérieux, sous le voile de la Visitandine, comme sainte Chantal, ou sous le scapulaire de la Carmélite, comme sainte Thérèse. Où donc comptez-vous entrer ?

— Connaissez-vous, dit Christiane, un ordre admirable ; celui des petites sœurs de l'Assomption qui vont à domicile soigner les pauvres malades, faire leur ménage, préparer le repas de leur famille ; en un mot, vivre de leur vie, afin de les mieux soulager et de les mieux servir ? Antoinette, c'est là que je veux aller, c'est cela que je veux faire. Aidez-moi à remercier Dieu de m'avoir appelée à l'immense bonheur et à l'honneur insigne de le servir dans ses chers pauvres !

Antoinette ne répondait que par ses larmes, larmes bien douces cette fois, car l'admiration seule les faisait couler.

Christiane allait lui tendre sympathiquement la main, lorsqu'un brusque écart du cheval l'obligea à serrer les guides. Elle aperçut, arrêté au bord de la route, un homme de haute stature dont la silhouette sombre et immobile avait effrayé le poney.

— Ah ! dit-elle, quand elles eurent passé : c'est le prince mystère.

— Qui cela, le prince mystère ? demanda machinalement Antoinette, l'esprit encore tout rempli de ce qu'elle venait d'entendre.

— Je l'ignore ; nous l'ignorons tous et c'est pour cela que nous le nommons ainsi.

On arrivait à l'avenue de la foire. Au moment où la voiture passait devant la première baraque, des exclamations prouvèrent aux jeunes filles qu'elles avaient été reconnues. Toute la société se trouvait là, en effet. On les força à descendre pour se réunir en joyeux groupe.

Antoinette restait un peu en arrière. Elle entendit le baron Pommadec dire à l'oreille du vicomte :

— Vous prétendez qu'il n'y a pas de beauté parfaite : avouez que celle-là est sans défaut.

— Elle est belle à enlever ! répondit le vicomte, si elle était seulement promise à un homme , mais on la dit fiancée à Dieu.

— Quel dommage ! s'écria Pommadec du ton indigné dont il eût dit : quel sacrilège !

Et Antoinette, rêveuse, pensait, en suivant des yeux son amie :

— Elle a vraiment choisi la meilleure part. Je ne peux pas m'élever aussi haut ; mais, du moins, je veux suivre courageusement ma voie.

Madeleine interrompit les réflexions de sa cousine en passant son bras sous le sien.

— Ah ! dit-elle tout bas : si Christiane avait voulu... mais elle ne veut pas. A propos, on dit que cela marche, avec l'Américaine.

LA MAISON DES ETRENNES DE CHOIX

Que diriez-vous, Musiciens :

D'une Partition d'Opéra, d'Opérette, Oratorio
D'un Recueil de Musique Vocale ou Instrumentale ?
D'un Abonnement aux Revues Musicales Françaises ?

Et Vous, Madame, Pour votre " Home "

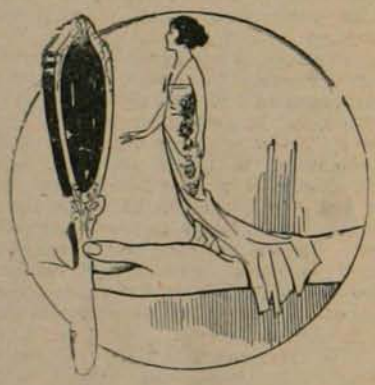
D'une Broderie, d'un Dessin, d'un colifichet de bon goût, différent de ce que vous voyez ailleurs ?

N'Hésitez pas venez chez

Raoul Vennat

340 Ste-Catherine Est, *(coin N. D. Lourdes)*
Téléphone, Est 5051
3770 St-Denis, *(Musique seulement)*
Téléphone, Est 3065

LA chevelure est au visage ce que les ongles sont aux mains



Coiffée á

L'Aiglon

Limitée

Votre visage aura une meilleure apparence

Ondulations permanentes, Teintures, Massages, Traitements du cuir chevelu.

Prenez vos rendez vous, Est 0052

LA REVUE MODERNE

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs, Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée., 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

— J'en suis charmée ! répliqua Antoinette, d'un accent si sincère que Madeleine en fut déroutée. Je ne sais si je me marierai ; mais si jamais cela m'arrive, dit-elle, en désignant les " select gentlemen " qui se trouvaient devant elles ; ce ne sera pas avec un de ces pantins-là !

XIV

— Avec qui donc ? demandait Madeleine, le lendemain, pendant la minutieuse opération qui, de sa chevelure châtaine et lisse, faisait une toison blonde et frisée.

— Avec un homme utile, répliqua gravement Antoinette : Christiane m'a recommandé de ne pas choisir un oisif.

— Oh ! si tu le laisse chapitrer par Christiane, prends garde : tu vas devenir parfaite !

Et Madeleine frisonna, soit qu'elle eût laissé couler, sur sa peau fine, une goutte de l'élixir capillaire, soit que l'idée seule de la perfection lui fît courir un frisson dans le dos.

Antoinette ne répliqua pas. Elle releva prestement ses cheveux et sortit, laissant Madeleine à ses opérations compliquées. Elle avait de l'affection pour sa cousine ; cependant, celle-ci lui portait sur les nerfs, à de certains moments, aujourd'hui, par exemple.

Le passage de l'enfance à la jeunesse s'opère très différemment, suivant les natures et les circonstances. Environné de la tendre sollicitude, de la protection continuelle d'une mère, l'enfant conserve longtemps l'heureuse insouciance, la gaieté confiante qui font son charme et sa sécurité. Il n'est pas rare de voir une jeune fille et même une jeune femme enfant, dans la bonne acception du mot. Antoinette l'était singulièrement à son arrivée à Paris ; mais, depuis, combien elle avait changé ! Malgré l'affection si douce de Christiane, elle se sentait encore isolée dans la famille de Paulhac.

Elle resta sous la charmille où elle s'était réfugiée, ne voulant pas montrer ses yeux rouges au visiteur matinal qu'annonçait la cloche, mais elle regarda à travers les feuilles, se demandant avec étonnement qui pouvait venir à pareille heure. Cet étonnement ne diminua pas quand elle vit un jeune officier d'infanterie traverser rapidement le jardin et ouvrir la porte du vestibule, en individu au courant de la maison. Presque aussitôt, un bruit de voix et de rire lui prouva que cet inconnu ne l'était pas de tout le monde. Dans sa disposition d'esprit, elle n'éprouvait aucun désir de le voir de plus près, aussi attendit-elle, pour se rendre à la salle à manger, que la cloche du déjeuner se fût fait entendre. Mais le bruit d'un pas sur le sable ayant attiré son attention, elle vit Madeleine qui accourait en criant :

— Viens donc, Antoinette : Pierre est ici !

— Qui est Pierre ? demanda Antoinette, en le levant nonchalamment.

— Qui est Pierre ? Est-il possible que tu ne saches pas qui est Pierre ?

— Tellement possible que c'est vrai.

— Eh bien, c'est Pierre Labaro, un petit cousin de maman et de Christiane : un bon garçon très taquin et qui rit toujours.

Antoinette ne retint que les derniers mots : " qui rit toujours ". Alors, elle y allait volontiers. Mon Dieu, qu'elle en avait besoin, de rire ! Mais si peu d'envie... Enfin, rien que voir rire lui ferait du bien. Elle suivit donc Madeleine et entendit rire, effectivement, dès qu'elle fut au seuil de la salle. Christiane riait ! Mme de Paulhac riait ! M. de Paulhac riait !

— Cela ne t'a pas engraissé, dit Madeleine : tu es maigre comme un coucou, mon pauvre Pierrot.

— Oui, mais je vais me refaire ici, pendant mes quinze jours de congé ; Berthe m'empâtera, ajouta-t-il, en lançant un coup d'œil ironique à Mme de Paulhac qui rougit légèrement.

— Tu es dans ton nouveau régiment, à présent, dit M. de Paulhac : comment t'y trouves-tu ?

— Je n'y ai passé encore que huit jours, avant d'aller à Joinville : cela m'a semblé plein d'écueils.

— Comment ?

— Ah ! voilà. Encore un peu de perdreau, s'il vous plaît : j'ai des creux à combler. Il y a au régiment un commandant qui fait des collections.

— Eh bien ?

— Eh bien, reprit le lieutenant, avec gravité : les camarades m'ont dit quand j'ai dû l'aller le voir : " Prenez garde ! il fait des collections ". Cela ne m'effrai point, leur ai-je répondu : j'ai moi-même collectionné avec rage, autrefois. " C'est égal, ont-ils répliqué : méfiez-vous." Je me suis donc présenté avec circonspection. Après dix minutes, le commandant m'initiait aux mystère de ses coquilles, car il est conchyliologiste. Il avait l'air bon enfant ; ma circonspection s'en allait lorsqu'il me tint le discours suivant :

— Vous me semblez un officier sérieux oui, un officier d'avenir. Je ne saurais trop vous engager à éviter les écueils de la vie de garnison : le café, le jeu, etc...

— Oh ! fis-je avec élan : jamais je n'ai joué.

— A la bonne heure ! s'écria-t-il. Faites comme moi, car il faut bien se distraire dans la vie : j'ai mes collections et mes filles, je ne m'occupe de rien autre.

" Ses filles ! pensai-je : voilà le péril tenons-nous en garde."

— Vous avez dû reconnaître, d'ailleurs, ajouta le commandant, qu'avec la solde de lieutenant, on est obligé de s'en tenir au strict nécessaire, à moins qu'on n'ait de la fortune. Mais, peut-être avez-vous de la fortune ?

— Aucune, répondis-je.

— Alors, vous devez trouver qu'il est difficile de joindre les deux bouts. Si j'entre dans ces détails, c'est par intérêt ; je m'intéresse beaucoup à mes jeunes officiers.

Je m'inclinai d'un air profondément reconnaissant.

— Oui, reprit-il, il est difficile de joindre les deux bouts si l'on n'est pas aidé par sa famille. Mais, peut-être avez-vous des parents riches ?

— Oui, répondis-je, avec une fierté légitime : j'ai ma cousine, Berthe de Paulhac, qui est fort riche.

— Elle vous envoie sans doute quelque chose ?

— Certainement.

— Que vous envoie-t-elle ? me demanda le commandant avec le plus profond intérêt.

— Elle m'envoie un timbre-poste tous les ans, pour que je lui donne de mes nouvelles, au 1er janvier.

Le commandant sembla perdre subitement le profond intérêt qu'il me portait et me souhaita le bonjour sans m'inviter à revenir voir ses collections.

Madeleine se tordait ; Antoinette riait de bon cœur.

— Tu as eu tort d'aller si vite, dit Madeleine en reprenant son sérieux ; ses filles sont peut-être charmantes.

— Je les ai vues, dit le lieutenant.

— Eh bien ?

— Eh bien, l'aînée boite et la plus jeune a des cheveux jeunes comme les tiens ; seulement, chez elle, c'est naturel.

— Malhonnête !

— Et puis, reprit avec sérénité le lieutenant ; tu sais bien que c'est toi que j'épouserai.

— Jamais de la vie ! protesta Madeleine, indignée ; d'abord, tu n'es pas un sportsman.

Pierre ne répondit que par un dédaigneux haussement d'épaules.

Après qu'on se fût levé de table, il alluma une cigarette et s'éloigna, de ce pas souple et léger du fantassin dont le cheval n'a ni tordu, ni allourdi les jambes. De la porte, il cria à Madeleine.

— Console-toi ; quand je serai capitaine, j'aurai un bidet.

— Un bidet ! fit ! un pur sang, à la bonne heure.

— Eh bien, un bidet pur-sang. Nous te ferons notre demande à quatre pattes, puisqu'il te faut un quadrupède.

XV

La présence du jeune lieutenant remit un peu Antoinette, en faisant diversion à ses chagrins. Sans doute, elle ne les oubliait point, mais elle y pensait moins ; et puis elle siait, et c'est si bon de rire quand on a dix-sept ans !

Elle continuait pourtant à rechercher la solitude. Dès son lever, et c'était de bonne heure, grâce aux habitudes matinales de la Ronchère, elle enfilait un peignoir blanc, puis se sauvait au fond du jardin, dans un petit kiosque en bambous qui connait sur une ruelle déserte.

Aussi la jeune fille se plaisait elle infiniment dans cette retraite. Parfois, elle y faisait sa prière matinale, se trouvant plus près de Dieu, sous ce ciel bleu, dans ce coin de verdure. Parfois, elle songeait avec mélancolie à la Ronchère ; ou bien, moins poétique, mais non moins gracieuse, elle croquait à belles dents quelque croûton doré, dérobé en passant à l'office, et destiné à faire patienter son jeune appétit jusqu'à l'heure du repas. Lorsque huit heures sonnaient à l'horloge du clocher voisin, elle reprenait à regret le chemin de la maison pour faire sa toilette avant de prendre place à la table de famille.

Un matin, en arrivant au kiosque, elle fut surprise d'entendre un léger bruit dans la ruelle. Avançant la tête avec précaution, toute prête à la retirer en cas d'alarme, elle vit une vieille femme qui venait de déposer contre le mur même du jardin un énorme fagot aussi grand qu'elle, et qui geignait tout haut, de fatigue.

Vieille, elle l'était pour de bon : toute ridée et crevassé par l'âge. Elle avait eu plus de cœur que de forces : c'était une grand'mère et, songeant aux petits, elle avait ramassé, ramassé, dans la généreuse forêt ; puis, s'était chargé, sans réfléchir à la longueur du chemin. Et, maintenant, la voilà bien avancée, elle n'en peut plus !

Antoinette fut tout de suite émue.

— Attendez ! bonne mère, cria-t-elle.

Attendez quoi ? Elle ne le savait pas, vraiment. Appeler un domestique ? l'insolent William ou l'impertinente Hortense ? Ils feraient une jolie grimace si on les priait d'aider cette vieille sorcière déguenillée. M. William salirait ses manchettes et Mlle Hortense froisserait son tablier bridé. Ils refuseraient, d'ailleurs, tous les deux, bien certainement.

Cependant, la vieille avait levé le cou et tourné ses regards dans la direction de la voix qui l'appelait.

— Bonjour, ma belle demoiselle, dit-elle, en inclinant sa tête branlante : quoi qu'y a pour vot' service ?

— Pour mon service ? répondit Antoinette, souriant : rien du tout ; mais c'est moi qui voudrais vous rendre service. Attendez !

Disant cela, elle descendit lestement du kiosque, sortit par une petite porte pratiquée dans le mur, et se trouva à côté de la vieille, toute ébahie.

— Je pourrais peut-être vous recharger, lui dit-elle.

— Oh ! Mademoiselle, avec vos mains blanchettes !

— Mes mains blanchettes sont fortes, dit Antoinette, riant de bon cœur : je suis une paysanne aussi, moi. Tournez-vous, la mère, et attrapez le haut pendant que je vais soulever le bas.

La bûcheronne obéit. Antoinette, déployant toute sa force, lui remit son énorme fagot sur le dos et l'aida même à le soutenir jusqu'au bout de la ruelle.

Puis, légère comme une chatte, Mlle de la Ronchère releva la traîne de son peignoir sur son bras et revint, à pas de loup, se blottir dans le kiosque.

— Voilà une belle équipée ! fit-elle, en éclatant de rire. Et lançant un regard circulaire dans les parages environnants :

— Heureusement, ajouta-t-elle : personne ne m'a vue !

Mais, trop agitée pour reprendre sa rêverie, elle ne tarda guère à quitter le kiosque.

Cinq minutes après son départ, la sombre porte du pavillon voisin s'ouvrit pour livrer passage à un homme de haute stature qui disparut sous une allée couverte.

— A qui donc est la maison d'à côté ? demanda Antoinette, lorsqu'on se mit à table.

— Comment ! tu ne sais pas que c'est à M. de Tréfois ? répondit Madeleine : je t'ai pourtant montré ses écuries assez souvent.

— Non, pas celle-là : celle de gauche dont on ne voit qu'un bout de jardin.

— Avec un pavillon gothique et mystérieux ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est au prince Mystère.

— Qu'est-ce que tu racontes là ? interrompit Pierre qui n'avait d'abord prêté qu'une oreille distraite au dialogue des deux cousines.

— Je raconte la vérité, dit Madeleine, la pure vérité.

— Mais, Mystère, ça c'est pas un nom : comment se nomme-t-il votre voisin ?

— Si je le savais, je te le dirais.

— Ma chère, reprit le lieutenant, impatienté ; tu ne me feras pas croire que dans la bonne ville de X... on puisse ignorer le nom de son voisin. Ce n'est pas un jeûneur, je suppose, cet homme extraordinaire. Il mange, il boit, il se promène : il a donc des fournisseurs, des domestiques qui ont dû souvent se tromper et frapper à votre porte, car à X... on ne sait pas donner une adresse.

— Sans doute, dit Mme de Paulhac.

— Eh bien ! qui demandaient-ils ?

— Personne autre que Mme Dubois.

— Sa femme ?

— De charge, dit Madeleine : ne confondons pas ! Elle a une bonne tête, cette vieille Dubois. Elle reçoit le boucher, le boulanger, l'épicier ; c'est tout naturel. Mais elle reçoit aussi toutes les lettres, tous les journaux, toutes les dépêches, tous les vêtements d'homme et même les armes ; un veston pour Mme Dubois ; un revolver pour Mme Dubois ; une carabine pour Mme Dubois ; le barbier pour Mme Dubois !

Pierre riait.

— Allons ! dit-il : je vois qu'il mérite le nom de Mystère, mais pourquoi celui de prince ?

— Il a grand air, répondit Mme de Paulhac, et tout ce qui lui appartient porte un cachet de distinction en même temps que de richesse.

— Tu me le montreras, ton prince, Madelon ? j'avoue qu'il pique ma curiosité.

— Certainement, dit Madeleine enchantée ; je ne demande pas mieux que de te le montrer, la première fois que je le verrai. Ah ! le voilà justement qui passe devant la grille ; regarde vite !

— Celui-là ? fit Pierre, en se levant ; mais, c'est Constantin Raucourt ! quelle veine !

Aussitôt, jetant sa serviette sur le dos d'une chaise, le lieutenant-franchit d'un bons les marches du perron, d'un autre bond la plate-bande, puis la grille, et alla tomber dans les bras de l'individu qui passait.

— Constantin Raucourt ! répéta Madeleine, d'un air désappointé, en regardant sa mère ; mais il n'est pas prince du tout ?

— Bah ! répondit Mme de Paulhac, comme si elle réfutait une objection ; il est millionnaire, c'est l'important. On pourrait voyager en Italie ; il s'y ferait nommer comte romain.

Antoinette et Christiane se regardaient en souriant, tandis que la mère et la fille suivaient d'un œil inquiet les gestes de Pierre qui était en grande conversation avec leur mystérieux voisin. Le lieutenant revint bientôt et s'assit, en disant, d'un ton joyeux :

— Ma foi ! Berthe, je l'ai invité à dîner pour demain : gronde-moi si tu veux.

Mais Mme de Paulhac ne gronda pas son cousin Pierre : pour la première fois de sa vie, elle trouva qu'il avait de l'esprit.

XVI

Constantin Raucourt, quoique plus âgé de huit ans que Pierre Labaro, avait été son camarade à l'institution V... qui suivait les cours du lycée Louis-le-Grand. Ils ne faisaient pas partie de la même classe puisque Pierre débutait dans ses études au moment où Constantin allait les finir ; mais la cour de récréation les réunissait. Bien que leurs âges fussent très différents, ils s'étaient liés d'amitié ; amitié faite d'admiration et de reconnaissance du côté du Petit Pierre, de sympathie et de protection de la part du grand Constantin.

Pierre Labaro avait huit ans lorsque sa bonne l'amena, un matin d'octobre, à l'institution V... Ses grands cheveux, encore bouclés par les mains maternelles, retombaient jusqu'à sa ceinture et ses petits mollets nus sortaient, hélas ! des plus d'une jupe de velours marron. Il n'en fallait pas tant pour provoquer les rires des camarades, tout fiers de leur culotte et de leurs cheveux ras. Pierre, à cet accueil malveillant, mit ses petits poings sur ses yeux et pleura. Ceci ne fit qu'augmenter la gaieté des assistants.

— Il a une robe et pleure comme une fille !

Telle fut la nouvelle exorbitante qui parcourut les groupes avec une rapidité électrique. Il se forma autour du nouveau venu toute une galerie de spectateurs, désireux de surveiller de près les faits et gestes d'un animal aussi curieux. Mais, l'heure de la classe ayant coupé court aux observations, on se promit bien de les reprendre une autre fois.

Quand Pierre apparut, le lendemain, ses camarades étaient déjà réunis pour l'assaillir, dès sa venue, de leurs rires et de leurs quolibets. L'un d'eux s'enhardit même jusqu'à saisir une de ses boucles et à la tirer comme un cordon de sonnette, en disant : " Hé ! la fille ! " Mal lui en prit. La fille sortant ses poings de ses yeux, se précipita sur son agresseur, le tapa, le bouscula, le mordit et tint tête à toute la bande qui se ruait sur lui. Cette sortie inattendue provoqua un si beau tapage que les grands arrivèrent pour voir ce qui se passait.

Constantin frappé de la vigueur et du courage de ce petit homme en jupe, le prit sous sa protection, déclarant que quiconque y toucherait aurait affaire à lui. Or, on ne souciait pas, dans le camp des petits, d'avoir affaire à ce rhétoricien, aussi grand que les professeurs, et que respectaient même ceux de sa classe. Les boucles blondes et la jupe de velours du petit Pierre purent donc désormais circuler librement, et l'enfant se prit de

TRANSFORMATIONS

La Beauté n'est qu'à fleur de peau

La femme, à l'état naturel, quelle que soit sa grâce, ne peut rivaliser, en fait d'attraction, avec ses soeurs civilisées.

Une femme ordinaire qui sait faire valoir ses charmes est plus séduisante, au point de vue masculin, qu'une beauté classique.

D'où il ressort que la femme doit surveiller sa toilette quotidienne avec énormément de soins.

Notre personnel d'experts coiffeurs nous permet de rehausser les attraits faciaux de chacun.

Nous faisons une spécialité de l'embellissement du visage.

NOS DEUX SALONS DE BEAUTE

Le
Salon Duchesse
4166 rue St-Denis, près Rachel.
Tél. Belair 0082

Le Salon Vanity
5748 Ave du Parc, coin Bernard.
Tél. Atlantic 3894.

sont le nec plus ultra de l'art moderne en fait de coiffures, massages, etc.

Faites-nous la faveur d'une visite prochaine.

Nous vendons le
PETROLE ROGIER
souverain contre la chute des cheveux $1.25

passion pour ce grand qui avait joué auprès de lui le rôle de sauveur.

Les deux camarades ne s'étaient pas revus et avaient quelque peu oublié, sinon leur amitié, du moins leurs traits, lorsque le hasard les fit se rencontrer dans la première ville de garnison de Pierre Labaro, récemment sorti de Saint-Cyr avec les épaulettes de sous-lieutenant. Leurs noms, prononcés par un domestique qui les annonçait ensemble à une soirée du général, les firent se reconnaître. Ils renouèrent alors avec bonheur une intimité bientôt interrompue par le départ du régiment.

Riche, jeune, fort agréable, sinon régulièrement beau, trop sage pour se créer les soucis qu'entraîne l'inconduite, Constantin semblait ne devoir éprouver que des plaisirs et n'avoir qu'à se réjouir de l'existence. Aussi Pierre fut-il consterné lorsqu'il constata que son ami avait la mine sombre, la parole grave et désenchantée d'un vieillard. Cinq minutes de conservation devant la grille de la maison lui suffirent pour pressentir que si l'on s'était trompé en prenant Constantin pour un prince, on avait au moins deviné juste en soupçonnant un mystère dans sa vie, et que ce mystère était douloureux. En voici l'histoire résumée :

Constantin avait à l'institution, d'autres amis que Pierre. Son caractère sûr, sa loyauté parfaite, son obligeance et aussi, il faut bien le dire, sa fortune, l'y faisaient rechercher de tous ses camarades qu'il admettait généreusement à la participation de ses plaisirs et de sa bourse, toujours bien garnie. Quoique ayant de l'affection pour tous, Constantin n'éprouvait d'amitié que pour un seul, Félix Jahyer qu'il regardait presque comme un frère. Ils étaient entrés tous deux à la pension le même jour ; ils y suivaient la même classe, avaient fait ensemble leur première communion, passé ensemble leur baccalauréat côte à côte.

Bientôt, un lien de plus vint resserrer encore cette amitié, déjà si étroite. Félix avait une sœur remarquablement belle et dont les traits ressemblaient aux siens. Constantin qui la voyait sans cesse en fut épris. Son cœur novice ne demandait qu'à aimer ; il crut reconnaître en la sœur de son ami toutes les qualités aussi bien que tous les charmes et s'y attacha promptement. Félix à qui il se confia lui promit de travailler à rendre sa sœur favorable ; quant au père, il ne faisait aucun obstacle aux désirs du jeune homme.

Au bout de peu de temps, les fiançailles furent célébrées et Constantin crut lire dans les yeux de la belle Mathilde l'amour et le bonheur qui brillait dans les siens. Cet amour lui faisait hâter de tous ses vœux la célébration du mariage. Il ne lui restait plus que quinze jours d'attente et les bans étaient publiés lorsque, par le hasard le plus étrange, au moment où le jeune homme, à l'idée d'avoir enfin une famille, se laissait aller à de véritable transports de bonheur, une conversation tenue à la table d'un café dont il n'était séparé que par la charmille de son jardin, lui apprit que Mathilde était infidèle à un premier fiancé, nommé Charles Berthier, jeune ingénieur de très bonne famille, qui n'avait eu d'autre tort que de ne pouvoir lutter avec les millions du nouveau prétendant ; que Félix, criblé de dettes, avait influencé sa sœur, afin d'avoir un beau-frère que sa richesse et sa générosité rendraient facile à exploiter ; que le père approuvait, que toute cette famille, enfin, ne songeait à lui offrir, en échange des plus purs sentiments de son âme, qu'une convoitise hypocrite.

Ce coup fut terrible pour Constantin. Cependant, il ne s'en laisse pas écraser d'abord. Se disant que des commérages de café sont rarement des vérités, il se renseigna, fit une enquête qui, malheureusement, confirma en partie ce qu'il avait entendu. Mais, ne voulant se rendre qu'à l'évidence, il usa d'un vieux moyen toujours nouveau ; il simula une ruine, un désastre, toutes ses propriétés détruites et ne lui laissant que de quoi vivre modestement, en petit bourgeois, avec la femme de son choix ; ils auraient, au lieu de châteaux, une petite maison, au lieu de parcs anglais et français, un simple verger, mais le bonheur s'y trouverait.

La belle n'en jugea pas ainsi, non plus que le père ni le frère. On se garda d'opérer une brusque volteface ; seulement, au bout de quelques jours, on déclara que Mathilde souffrait, qu'elle avait de l'anémie ; que, d'ailleurs, elle était trop jeune pour la marier. Le docteur disait qu'il serait prudent d'attendre un an ou deux ; la situation de fiancée sans mère serait délicate à soutenir pendant un si long temps ; M. Raucourt devrait faire un voyage et l'on remettrait la cérémonie à son retour.

Le pauvre Constantin essaya de croire ce qu'on lui disait. Il trouvait Mathilde fort pâle, en effet, et prit congé d'elle avec émotion pour un voyage en Italie qui devait durer un an.

Seulement, avant de partir, il fit communiquer aux journaux la note suivante :

" L'un de nos plus riches colons, M. Constantin Raucourt, vient d'accroître son immense fortune par l'achat de mines d'argent dont il va surveiller lui-même l'exploitation."

Ce fut là toute sa vengeance.

Mais, voulant briser complètement avec le passé qui l'avait fait tant souffrir, il eut une fantaisie princière, en effet : celle de voyager incognito. Il cacha son nom ; il parvint même à cacher sa richesse, car Mme de Paulhac l'avait plutôt soupçonnée que constatée. N'enmenant avec lui qu'une vieille femme de charge qui l'avait vu naître et lui était absolument dévouée, il prit à Paris un petit nombre de domestiques nouveaux, incapables de fournir aucun renseignement sur sa personne ou sa situation.

Il n'avait jamais mis les pieds à X... L'hôtel qu'il y loua, au nom de Mme Dubois, avait sa façade sur une avenue ; mais il se trouvait éloigné des regards indiscrets par un joli parterre qui séparait le bâtiment de la grille d'entrée. Les jardins étaient vastes, bordés de murailles de tous côtés, et se terminaient sur une ruelle, toujours déserte.

Il lui sembla que la retraite qu'il venait de choisir conviendrait admirablement à la place de repos et de recueillement qu'il voulait se ménager pour guérir sa double meurtrissure. Son occupation fut d'abord de l'orner, sans luxe extraordinaire, puisque ce n'était que pour une halte provisoire. Se souciant peu de ce qui se faisait, il choisit ce qui était, non au goût du public, mais au sien propre. Il acheta quelques bons tableaux qui lui plaisaient, quelques statues qu'il trouvait jolies, quelques tentures de tapisserie qui lui semblaient belles. Il remplit une bibliothèque de ses auteurs préférés, fit venir un petit orgue dont l'harmonie puissante et mélancolique convenait merveilleusement à à l'expression de ses pensées. Grâce à cette indépendance absolue de la convention, il eut un nid point banal, portant bien l'empreinte de sa personnalité et dans lequel il put satisfaire tous ses goûts intellectuels. A ces jouissances d'intérieur, il ajoutait des promenades régulières, en forêt ; le matin, dès l'aube, sur son alezan, le soir, à pied, au crépuscule, comme le jour où Antoinette et Christiane l'avaient aperçu.

Lorsque le temps menaçait d'être pluvieux, Constantin se rendait, aussitôt levé, dans le petit pavillon gothique qui se trouvait au bout de sa propriété, sur une ruelle, longeant la forêt. Il aimait ce pavillon auquel de sombres vitraux de couleur donnaient un air d'église. Il y réunit ses livres de choix, ses papiers intimes et il songeait à y faire transporter son orgue lorsque, un beau matin, il aperçut en face de lui, dans le kiosque du jardin voisin, une apparition tellement inattendue qu'il se frotta les yeux, croyant rêver.

Une créature angéliquement belle, vêtue de blanc, les mains jointes, le visage levé vers le ciel, priait avec tant de ferveur que son immobilité complète oût pu la faire prendre pour une statue de la Piété.

Constantin, le front appuyé contre une vitre colorée d'indigo, voyait sans être vu. La teinte bleue du vitrail, se reflétant sur sa vision, ajoutait à son apparence céleste. Il restait sans bouger, retenant son souffle, de peur de faire évanouir cette merveille. N'était-ce pas un ange? En vérité, il cherchait les ailes.

Mais, l'ange ayant fini sa prière, au lieu de s'envoler, cueillit un liseron rose et l'épingla à la dentelle d'un corsage qui n'avait point été fait au paradis ; puis, glissant une petite main dans une petite poche, il en tira un morceau de pain qu'il se mit à croquer avec les dents les plus blanches et les plus terrestres du monde.

Constantin retomba du ciel, sans trop regretter sa chute, car il lui sembla que sa vision serait moins fugitive, n'ayant point d'origine si haute.

La jeune fille, en effet, demeura assez longtemps à la fenêtre du kiosque où elle était apparue. Ce fut seulement lorsque huit heures sonnèrent au clocher voisin que, semblable à une Cendrillon diurne, elle se sauva, d'un pied léger, et se dirigea vers une maison à demi cachée par de grands arbres.

Cette sorte de mystère plaisait tellement à l'imagination du jeune homme qu'il ne songeait pas à s'informer du nom de sa charmeuse. Cependant, après avoir assisté à la délicieuse scène avec la vieille bûcheronne, son intérêt devint si vif qu'il demanda le soir même à Mme Dubois :

— Savez-vous qui habite à côté de nous, à droite?

C'est la famille de Paulhac, répondit Mme Dubois.

— Est-ce qu'ils ont des enfants?

— Mme de Paulhac a une fille et une sœur, répondit encore Mme Dubois qui se réjouit en elle-même de voir son jeune maître reprendre intérêt au voisinage. Mais, trop fine pour le lui faire remarquer, elle n'ajouta rien à son renseignement et Constantin n'en demanda point davantage.

" C'est la fille ou la sœur," se dit-il : " la fille, plutôt : elle est si jeune ! Alors, c'est Mlle de Paulhac. J'aurais aimé à connaître son prénom ; mais ma vieille Dubois ne le sait peut-être pas ! et puis, cela l'intriguerait. Je m'informerai d'une autre façon."

Constantin en était là, lorsqu'un jour, comme il passait devant la maison de ses voisins, il reçut dans l'estomac la tête de son ami Pierre Labaro, lequel, après les premières effusions, lui apprit qu'il était chez sa cousine, Mme de Paulhac, et le pria d'y venir dîner le lendemain.

Le prince Mystère qui avait refuse les avances, souvent tentées par les meilleures familles de la ville, accepta sans se faire prier, l'invitation de son ami Pierre et fut exact au rendez-vous.

XVII

Le lendemain, Constantin se présentait à l'heure précise chez Mme de Paulhac. Maître William l'introduisit dans le salon, lançant d'un ton dédaigneux ce nom qui semblait écorcher sa bouche valet aristocrate :

— M. Raucourt !

M. Raucourt s'avança pourtant, en homme qui sait son monde, pour aller saluer la maîtresse de maison ; mais non sans un léger battement de cœur à l'idée de revoir l'apparition qui l'avait charmé, lequel battement de cœur ne fit que s'accentuer lorsqu'il découvrit qu'elle n'était pas là, bien que deux jeunes personnes, la fille et la sœur, sans doute, fussent dans le salon.

Mme de Paulhac présenta, en effet, sa sœur que Constantin qualifia intérieurement de " belle madone " et sa fille que le jeune homme, aigri par sa déception, traita non moins intérieurement de " petit laideron." Mais l'autre, l'inconnue, l'enchanteresse, où avait-elle passé ? qui pouvait-elle être ?

Pierre survint. Il serra la main de son ami et entama avec lui, sur leurs souvenirs d'enfance, une conversation que celui-ci écoutait d'une oreille distraite et qu'il interrompit brusquement, en disant :

— Est-ce que Mme de Paulhac a deux filles ?

— Non, répondit Pierre, surpris.

— Deux sœurs, alors ?

— Non, répondit Pierre, de plus en plus surpris. Qu'est-ce qui te fait supposer cela ?

Mais, avant que Constantin pût répondre, Mme de Paulhac s'était rapprochée de son invité et lui offrait les excuses de M. de Paulhac. " Ses infirmités, datant de la guerre, l'empêchaient de marcher ; on le transportait directement dans la salle à manger.

Constantin se laissa mettre entre Mme de Paulhac et sa fille, tandis que Christiane et Pierre se plaçaient à côté de M. de Paulhac. Il prit sa serviette et la posa sur ses henoux, tout entier à sa déception, la dissimulant à grand'peine. Et voilà qu'en levant les yeux, il aperçoit à côté de Pierre, celle qu'il avait en vain cherchée ! Par où était-elle entrée ? depuis quand se trouvait-elle là ? Il ne le savait pas, mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il la trouvait plus jolie encore de près que de loin, de face que de profil. Il cessa de la regarder, craignant de paraître étrange ; mais ce ne fut pas sans peine qu'il détacha d'elle ses yeux avides.

Antoinette le regardait naïvement. Elle ne l'avait jamais vu, car le soir de leur rencontre en forêt, l'obscurité était trop profonde pour qu'elle pût apercevoir autre chose que sa haute stature. Il lui plaisait beaucoup, oh ! beaucoup ! A la vérité, le vicomte Ténébros lui avait plu jadis. Ce souvenir qui lui vint tout à coup, la fit roufir jusqu'à la racine des cheveux. Le vicomte lui avait plu, oui ; mais, quelle différence ! C'est à sa vanité surtout qu'il plaisait. Son âme enfantine s'était trouvée fière d'avoir pu captiver un cavalier que se disputaient toutes les dames de la société ; son cœur n'y était pour rien, la facilité qu'elle avait eue à se guérir en témoignait, tandis que M. Raucourt, c'était son cœur qu'il touchait.

Lorsque les convives furent revenus au salon, la conversation devint plus intéressante. Constantin fut obligé d'y prendre une part active, car ses hôtes, désireux d'entendre le récit de ses voyages, le pressèrent de questions. Il leur conta donc sa traversée des Cordillières des Andes et les tint sous le charme. Il leur décrivait les précipices immenses, sinistres, côtoyés à l'extrême bord, les cimes gigantesques, resplendissantes de neiges éternelles, sous le soleil de l'Equateur.

Mme de Paulhac approuvait de la tête ; Madeleine poussait de petits cris d'effroi ou d'admiration ; Antoinette, les mains sur ses genoux, les yeux attachés sur ceux du conteur murmurait :

— Oh ! que c'est beau ! que c'est donc beau ! "

Et lui, charmé, la regardait aussi ; il s'animait, il trouvait pour peindre cette nature grandiose un enthousiasme qu'il n'avait point ressenti en la considérant. Peu à peu, sans y songer, il se tournait vers Antoinette, c'était à elle qu'il adressait ses descriptions ; et, sans un froncement de sourcils de Mme de Paulhac, aperçu dans une glace, il aurait continué ainsi toute la soirée. Cependant, il parvint à se ressaisir, à être aimable pour tous et pour toutes ; il eut même la discrétion de se retirer de bonne heure quoique l'idée de dormir fût à mille lieues de son esprit.

Rentré chez lui, au lieu d'aller dans sa chambre, il alluma une lanterne sourde et se rendit dans le pavillon. Là, à l'endroit où il avait vu Antoinette pour la première fois, il se mit à songer à elle, rien qu'à elle. Mais, c'est qu'il l'aimait comme un fou !...

Constantin passa dans ces méditations une nuit qui lui sembla courte. Dès que l'aurore vint empourprer le ciel, il se mit en observation derrière la vitre bleue, guettant l'apparition du kiosque. Mais l'apparition ne se montra point et le jeune homme, quoique déçu, trouva que c'était bien.

A présent que sa charmante voisine le connaissait, elle pouvait craindre d'être aperçue dans sa retraite et n'y venait plus. Cette réserve plaisait d'autant mieux à Constantin qu'il savait où trouver celle qu'il aimait, où la contempler de plus près qu'à la vitre du pavillon. Mme de Paulhac se montra prodigue d'invitations et le jeune homme n'en déclina aucune.

XVIII

Il est, en amour, un moment délicieux ; c'est celui où l'on s'aperçoit qu'on aime. Le cœur, profondément et doucement ému de cette découverte, s'y absorbe tout entier ; il ne songe ni aux mesures à prendre, ni aux obstacles à vaincre ; il ne se demande pas même s'il est payé de retour ; plus tard, tous ces soucis viendront l'assaillir, maintenant, il aime et cela lui suffit.

Tel était l'état d'âme de Constantin. Tel était également celui d'Antoinette, avec cette différence, pourtant, que le jeune homme jouissait de cet amour en toute connaissance de cause, tandis que la jeune fille croyait ou du moins cherchait à croire que M. Raucourt lui plaisait, comme il plaisait à tous ; parce que c'était un homme aimable et bon.

Pierre ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Mme de Paulhac, non contente d'écouter son jeune parent avec une attention qu'elle n'avait jamais daigné lui accorder auparavant, soulignait chacune de ses paroles d'un regard à sa fille. Mais Madeleine restait froide. Ce n'est pas qu'elle ne fît des frais pour M. Raucourt ; Madeleine faisait des frais pour tout le monde ; c'était chez elle un principe ou, plutôt, un instinct. Elle cherchait à plaire à tous et à toutes, y compris sa bonne et son chat. Il lui paraissait évident que sa chère mère voulait la marier à M. Raucourt, de gré ou de force ; elle n'y faisait aucune objection, Mme de Paulhac n'ayant pas l'habitude d'en admettre ; mais elle se flattait que quelque obstacle imprévu et bienvenu arriverait à souhait pour la délivrer d'un mari qui ne serait pas drôle, oh ! pas drôle du tout, avec ses yeux langoureux et son air grave. En outre, pas le plus petit bout d'épaulette, pas le moindre morceau de blason. Tout cela n'était guère de son goût ; et puis, elle était trop fine mouche pour ne pas s'apercevoir que les yeux du jeune millionnaire ne rencontraient jamais les siens et en cherchaient d'autres qui le considéraient volontiers. Donc, tout en faisant l'aimable avec Constantin, elle ne l'importunait pas, et celui-ci qui commençait à s'habituer à ses cheveux trop jaunes et à ses sourcils trop noirs, finit par penser que Madeleine de Paulhac était, en somme " un bon garçon ".

Ce bon garçon s'accommodait mieux de la camaraderie de Pierre tout en protestant vigoureusement contre les intentions matrimoniales de celui-ci. Ah ! s'il avait été cavalier, au lieu d'être fantassin et s'il s'était seulement nommé " de " Labaro, un petit " de ", tout court, on aurait passé sur l'absence de titre. Elle s'en était expliquée avec lui, une fois, très nettement, et cet étonnant garçon lui avait répondu, en frisant sa moustache :

— Ma foi, ma chère, je respecte la noblesse ; mais, en général, je n'y crois pas beaucoup. Tu me préféreras le premier " de " venu qui sera peut-être d'origine beaucoup plus vulgaire que la mienne, car la mienne vaut la tienne : n'oublie pas que ta mère est une Labaro.

— Comment ! demanda Madeleine avec indignation, tu ne crois pas que M. de Tréfois, M. de Gilfort, M. de Pigaro soient nobles ?

— Je veux bien le croire, mais je n'en jurerais point. Les " de ", vois-tu, c'est absolument comme des bouteilles d'eau de Saint-Galmier ; on en trouve beaucoup plus dans la circulation que la source n'en a débité.

— Tu est infect, répondit simplement Madeleine.

Et elle bouda ferme, toute la journée. Elle était même résolue à bouder aussi le lendemain ; mais Pierre arriva à table avec un air tellement radieux, tellement épanoui qu'elle n'y put tenir et lui demanda s'il avait vu un merle blanc.

— Un merle blanc, dit le lieutenant avec un sourire à trante-deux dents : fi donc ! j'ai vu bien mieux que cela.

— Une hermine noire, alors ?

— Non, non ; quelque chose de mille fois plus rare.

— Quoi donc ? demanda-t-on, en chœur.

— J'ai vu, dit Pierre d'un ton solennel, en appuyant sur chaque syllable ; j'ai vu Mme de Gilfort avec son mari.

— Allons donc ! Tu nous en contes.

— J'ai rencontré hier, dit Madeleine, de pauvres gens dans leur voiture roulante, et leur voiture a brûlé au milieu de la nuit avec tout ce qui était dedans. Ils n'ont eu que le temps de sauter dehors. Les voilà sur le pavé, sans argent, et ne pouvant plus en gagner.

— Tu as des économies à leur offrir ? demanda ironiquement Mme de Paulhac.

— Des économies ! vous voulez dire des dettes ; je dois à Martin trois paires de gants et un flacon d'essence de Portugal. Mais, si vous vouliez, maman...

— Si je voulais quoi ?

— Oh ! je ne vous demande pas d'argent ; d'abord, parce que je sais bien que vous ne m'en donneriez pas ; ensuite...

— Dispense-toi de l'ensuite, ma chère, interrompit le lieutenant ; le d'abord me paraît suffisant.

— Si vous vouliez, maman, reprit Madeleine ; je ferais une loterie. Tout le monde me prendrait des billets.

— Et t'en rendrait. Merci. Tiens-toi tranquille ; ces gens obtiendront un secours de la mairie.

— Oui, vingt francs, peut-être quarante ; qu'est-ce que c'est que ça ?

— Tant pis, je ne veux pas de loterie.

— Que faire, alors ?

— Quand on n'a rien, on ne fait rien.

— Oh ! maman, vous ne les avez pas vus ; des tout, tout petits enfants, avec des trous, rien que des trous, et maigres, et sales ! Oh ! maman...

— Ma chère cousine, hasarda Pierre, d'un air candide : vous dites que vous n'avez rien, tandis que votre table est chargée de superfluités. Je vote pour que nous nous privions

des superfluités et qu'on en donne le prix aux pauvres.

— Quelles superfluités ? demanda Mme de Paulhac, fort surprise ; car elle était habituée à un tout autre genre de reproches.

— Mais, ces quatre assiettes de mendiants, reprit le lieutenant, avec emphase ; quatre assiettes auxquelles jamais personne ne touche, qu'y a-t-il de plus superflu ? Je vote pour qu'on vende les quatre assiettes de mendiants, en faveur des incendiés, et qu'on les remplace par des pêches ou du raisin dont nous mangerons tous, ce qui prouvera que c'est nécessaire.

Antoinette et Madeleine se tordaient, Mme de Paulhac se pinçait les lèvres.

— Avec ce fou de Pierre, dit-elle, on ne peut jamais parler sérieusement.

— Si nous donnions un bal de charité ? s'écria Madeleine, en reprenant subitement son sérieux.

— Un bal... peut-être, répondit sa mère, mais où le donner ? Le salon est trop petit.

— Dans le jardin.

— Les jupes s'abîmeront.

— On mettra des tapis. Et puis, il n'y aura pas de traînes ; on fera un bal costumé, un bal champêtre, ce sera bien plus amusant.

— Tiens, c'est une idée. Et s'il pleut ?

— Nous ferons une tente, maman ; nous ferons une tente, éclairée par des lanternes vénitiennes. Ce sera ébouriffant. Oh ! maman, permettez seulement ; je me charge de tout.

— Et de l'argent ?

— On souscrira, tout le monde souscrira ; vous verrez !

Madeleine, radieuse, vint embrasser sa mère qui ne parut que médiocrement touchée de cette tendre démonstration. M. de Paulhac attira sa fille à lui et l'embrassa au front, en disant :

— Mets-moi en tête de la liste ; je souscris pour cent francs, petite.

— Oh ! le bon père ! dit Madeleine, en baisant la moustache blanche de l'invalide.

— Et moi, Madelon, dit Pierre : je te promets le premier jaunet de ma solde que j'irai toucher à Paris, demain.

— Allons ! fit-elle : tu es moins mauvais que tu n'en as l'air, Pierrot. Merci.

Antoinette et Christiane souscrivirent également.

— Vous voyez, " dear mamma ", s'écria Madeleine, triomphante : voilà deux cents francs, dès la première heure !

— Oui, mais les frais ? répondit Mme de Paulhac ; il y a des frais, et c'est un fameux casse-tête que de tout ordonner. Tu t'en es chargée, débrouille-toi.

XIX

Ce n'est pas une petite affaire, en effet, que d'organiser un bal, même un bal de charité. Il fallut commencer par le commencement, c'est-à-dire réunir les souscriptions. A la vérité, ce n'était pas le plus difficile. Madeleine, quand elle le voulait, ne manquant point de charme ; jamais solliciteuse ne fut plus gracieusement câline. Toutes ces dames se laissèrent attendrir, la perspective de danser sous une tente sollicitant leur charité non moins vivement que les gentillesses de la quêteuse. Ces messieurs s'exécutèrent avec empressement dont ils furent récompensés par de charmants sourires, beaucoup plus naturels que la couleur des lèvres qui les leur envoyaient.

Un orchestre, installé au fond de la tente, préludait en sourdine, tandis que le tapeur commençait à déboutonner ses gants.

Si la salle de bal était champêtre, on n'en pouvait dire autant des danseurs. Mme de Paulhac portait, avec une majesté suprême, le somptueux costume des reines de l'Egypte ; autour de ses bras de déesse, découverts jusqu'à l'épaule, s'enroulait l'aspic de Cléopâtre ; mais un aspic d'or dont les dents de diamants ne blessèrent jamais que la bourse prodigue qui l'avait payé. Madeleine faisait un fort piquante bouquetière dans sa courte robe de satin bleu de roi, semé de roses, avec ses frisons poudrés et la mouche assassine auprès des fossettes du menton. Christiane, revêtue du costume presque monastique des châtelaines du moyen âge eût semblé déjà en religieuse, sans la lourde tresse qui s'enroulait autour des cordons de son aumônière. Constantin fut ébloui ; mais pas assez, cependant, pour ne point remarquer l'absence de celle qui était pour lui le véritable attrait de cette fête. Où était-elle, où se cachait-elle ? Il n'osait le demander et se mit à parcourir la salle, sondant du regard tous les coins, tous les replis de la toile, espérant toujours apercevoir derrière un paravent ou un arbuste le visage aimé qu'il cherchait. On le regardait beaucoup ; on l'admirait, lui aussi ; car le riche costume de Brésilien qu'il avait choisi faisait admirablement valoir sa svelte et haute taille. Il n'en avait cure et s'en trouva même bientôt gêné, ne voulant entamer aucune conversation. Il sortit donc de la tente et s'enfonça dans le jardin pour échapper aux arrivants, très nombreux à présent, et qui formaient dans leurs déguisements divers le coup d'œil le plus pittoresque et le plus propre à ravir tout autre spectateur qu'un amoureux déçu.

Deçu, Constantin l'était cruellement. Depuis la veille, il avait passé son temps à se représenter le moment de l'arrivée, à se demander quel serait le vêtement d'Antoinette et surtout son accueil ; si ses yeux brilleraient de colère ou de joie en le revoyant, et si le costume qu'il avait choisi uniquement parce que le récit de ses voyages lui avait plu, lui agréerait.

Plongé dans ces réflexions, le jeune homme marchait toujours, sans y songer, et se trouva fort surpris en apercevant devant lui le kiosque de bambous. Il se décida aussitôt à y entrer. En attendant qu'il pût trouver Antoinette, il serait là, délicieusement, pour songer à elle. Franchissant les marches de pierre sur lesquelles résonnaient ses larges bottes, il resta cloué au seuil par un cri de surprise, d'effroi, peut-être ?

Antoinette se trouvait là, accoudée à la fenêtre, dans cette pose charmante qui lui était habituelle. Elle détournait son visage dont la beauté recevait de la lumière argentée de la lune un éclat plus doux.

Il s'attendait si peu à cette rencontre qu'il restait immobile, interdit. Mais sa surprise fut changée en joie lorsque la jeune fille lui dit, sans la moindre apparence de mécontentement :

— Vous ici, monsieur Raucourt ! Qui a pu vous donner l'idée de vous égarer dans ce coin ?

— Ne vous rencontrant nulle part, Mademoiselle, j'ai au moins voulu jouir de notre souvenir, répondit-il d'un air suppliant. Me permettez-vous de rester un instant et d'admirer avec vous les illuminations du bon Dieu, encore plus réussies que celles de Mlle Madeleine ?

Antoinette ne répondit pas. Le jeune homme se hâtant de prendre ce silence pour un aquiescement, s'assit devant elle, ne demandant pas mieux que de se taire, pourvu qu'il pût la contempler.

Elle lisait dans ses regards suppliants, non cette flamme de caprice qu'elle avait souvent allumée autour d'elle et dont elle s'était toujours sentie plus blessée que flattée, mais l'amour tendre et respectueux de l'honnête homme qui choisit la compagne de sa vie.

Il lui parlait, à demi-voix, lui disant comment il l'avait d'abord aimée, sans la connaître, comment chaque jour, chaque heure avait accru son amour et que cet amour ne finirait qu'avec son dernier souffle. C'était vrai ; elle le sentait et lui abandonnait sa main qu'il avait prise dans les siennes, le regardant avec ses yeux si fiers quelquefois, très doux maintenant, car elle aussi l'aimait. Ce n'était pas seulement l'odeur des pins, montant avec la brise du soir, qui gonflait sa poitrine et lui donnait l'envie de pousser un grand soupir, quoique son cœur battit joyeusement. Elle s'apercevait qu'il lui était cher, qu'il le devenait chaque jour davantage et qu'elle ne pourrait plus se passer de sa présence. Aussi ses yeux se faisaient-ils de plus en plus doux ; ses cils baissés avaient peine à cacher l'éclair de tendresse qu'ils contenaient. Mais, pourquoi lui cacher ce qu'elle éprouvait pour lui ? Il n'y avait pas de mal à le lui dire puisqu'il lui demandait d'être sa femme.

Constantin suivait sur ses traits toutes les émotions de son âme ingénue ; il voyait que les lèvres de sa bien-aimée allaient s'ouvrir pour laisser échapper un tendre aveu, et, se laissant inconsciemment glisser du banc il se trouva à genoux pour le recevoir, au comble du bonheur et de l'amour.

Mais, soudain, les éclats d'une voix irritée se firent entendre ; une reine d'Egypte, blême de colère, se précipita dans le kiosque, donnant à la jeune fille, du bout de son sceptre, un léger coup tenant le milieu entre une caresse et un soufflet.

— Antoinette ! s'écria-t-elle ; comment ! vous osez ?

Et se tournant vers Constantin, d'un air de dignité suprême :

— Monsieur Raucourt, je n'aurais jamais cru cela de vous !

La stupeur qui immobilisait les deux jeunes gens les rendait muets et leur donnait vraiment l'apparence de deux coupables.

Cependant, Constantin se relevant, s'inclina profondément devant son hôtesse, en lui disant, d'une voix grave :

— Madame, quoique l'heure et le lieu puissent vous sembler mal choisis, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle de la Ronchère. Veuillez ne vous livrer à aucune suppositions fâcheuse sur moi et surtout sur elle ; vous vous tromperiez étrangement, je vous le jure.

Cette loyale démarche ne sembla pas désarmer Mme de Paulhac, au contraire. Ses noirs sourcils s'étaient rapprochés au point de se confondre en une raie dure, et sa bouche, contractée dans un sourire amer, ne s'apprêtait certes pas à proférer d'aimables paroles lorsque le kiosque fut envahi par une bande d'invités qui étaient venus rôder par là, entre deux contredanses. Ils entraînèrent Antoinette, éperdue, tandis que M. Raucourt offrait son bras à Mme de Paulhac qui l'accepta en silence. Tous reprirent le chemin de la tente.

Lorsqu'ils y rentrèrent la fête battait son plein et présentait vraiment un ravissant coup d'œil.

Madeleine, ayant fini de débiter ses bouquets, valsait avec Pierre, tout à fait charmant dans un habit de garde-française, à la boutonnière duquel était fixée la plus jolie des fleurs de la bouquetière.

XX

Ce n'est pas tous les jours fête, dit le proverbe, et le proverbe dit cruellement vrai. Pour la famille de Poulhac, le lendemain de la fête ne fut, en effet, rien moins que joyeux.

Monsieur, cédant aux instances de Madeleine, s'était fait conduire sous la tente avant l'arrivée des invités pour jouir du coup d'œil. Il y avait gagné une terrible crise de ses douleurs. Depuis le matin, Christiane ne le quittait pas, non plus que William, et Mme de Paulhac elle-même s'était crue obli-

gée de passer une grande heure auprès du lit de son mari.

Madeleine, fort rembruni de l'état de son père, l'était, en outre, de celui de ses comptes. Car elle faisait ses comptes. Pierre était venu lui offrir ses services, mais elle le remercia d'un air digne, en lui apprenant qu'elle avait toujours remporté les premiers prix de calcul à son couvent et que les quatre règles ne lui semblaient qu'un jeu.

Celui-ci vint, sans rancune, s'asseoir devant la grande table.

Après avoir parcouru du regard toutes les colonnes de chiffres :

— C'est très bien, Madeleine, dit-il : tu ferais un excellent fourrier.

— Tu en est sûr ? demanda-t-elle.

— Absolument sûr.

— Je n'ai pas fait d'erreur ?

— Pas la moindre.

— Alors, je suis perdue !

— Comment cela ?

— Oh ! Pierre : j'ai reçu dix-huit cents francs de cotisations et j'en ai dépensé deux mille.z J'ai deux cents francs de déficit !

Et Madeleine fondit en larmes.

— Diable ! diable ! disait Pierre, en arpentant le tapis du salon.

— Ces pauvres petits qui n'auront rien ! reprit-elle ; et moi qui avais dit avant-hier à la mère que tout marchait bien, que j'irais lui porter une bonne somme ! et ils comptent dessus ! Mon Dieu, mon Dieu, que je suis malheureuse !

— Ne sanglote pas comme cela, Madelon ; tu me fais peine. Cherchons comment faire pour te tirer de là.

— Comment faire ? comment faire pour payer deux mille francs avec dix-huit cents ? Tu es bon, toi, avec tes recherches ! Quand nous chercherions jusqu'à demain, je ne vois pas à quoi cela servirait.

— Mais, dit Pierre : comment as-tu pu dépenser tant que cela ?

— Ne m'en parle pas ! Le confiseur, le pâtissier, le glacier, le jardinier et surtout l'artificier. C'est le feu d'artifice qui m'a coulée. Mille francs, rien que pour le feu d'artifice !

— Diable ! diable ! répétait Pierre. Mais il cherchait obstinément une solution, tout en paraissant ne voir que les fleurs du tapis. Soudain, relevant la tête :

— As-tu vidé la tirelire de ton éventaire de bouquetière ?

Madeleine poussa un cri de joie et jeta la tirelire sur le marbre du foyer d'où elle rejaillit en éclats, mêlés de pièces d'or qui roulèrent dans tous les coins du salon. Se jetant à quatre pattes, elle fit la récolte du côté de la cheminée, tandis que le lieutenant, dans la même posture, en faisant autant du côté de la porte. Les débris de tirelire étaient plus nombreux que les pièces d'or ; cependant, celui-ci, une fois rassemblées, se montèrent à trois cent dix francs. Il restait cent dix francs pour les pauvres. Ce n'était guère, mais ils avaient bien failli n'avoir rien du tout.

— C'est à toi qu'ils le doivent, Pierre, dit Madeleine, d'un ton reconnaissant ; sans ton invention des bouquets, je faisais un fiasco complet. Tu es vraiment un bon garçon et un garçon d'esprit.

Pierre n'avait jamais été à pareille fête, aussi buvait-il ces éloges avec l'avidité d'un affamé.

Pendant ce temps, Antoinette avait avec Mme de Paulhac une explication orageuse. Si la jeune fille conservait quelques illusions sur l'aménité du caractère de sa tante, elle dut les perdre ce matin-là.

Ce n'est pas que Mme de Paulhac eût pour habitude de rendre la vie difficile à ceux qui l'entouraient. Elle exigeait sans doute dans tout ce qui touchait au confort la plus stricte économie et dans ce qui concernait l'élégance, une grande prodigalité. Mais, là se bornait son intervention.

Elle n'avait de prévenances pour personne, mais elle n'en demandait de personne non plus et laissait à chacun la liberté dont elle prétendait jouir elle-même. Lorsqu'on avait pris le pli des habitudes de sa maison, rien n'était plus aisé que d'y vivre en paix. C'est ce qu'avait fait Antoinette jusqu'alors ; car, à part quelques mots un peu vifs au sujet de son oncle qu'elle trouvait négligé par sa tante, elle n'avait jamais eu avec celle-ci l'ombre d'une querelle. Mais, aujourd'hui, c'était bien différent ; Mme de Paulhac croyait avoir à se plaindre gravement de sa nièce. Il ne s'agissait plus de ces peccadilles qu'elle laissait passer en considération du profit que lui occasionnait la tutelle de la jeune fille. Antoinette avait capté l'amour d'un homme que Mme de Paulhac réservait à Madeleine. Outre qu'elle aimait sa fille autant qu'elle pouvait aimer ce qui n'était pas elle-même.

Mme de Paulhac fit donc appeler sa nièce et, prenant son plus grand air :

— Antoinette, lui dit-elle ; j'ai à vous parler.

Antoinette s'assit, en proie à un délicieux battement de cœur. Elle avait entendu la demande de Constantin et ne doutait pas que sa tante ne l'eût fait venir, pour la lui transmettre officiellement. Quelle ne fut donc pas sa surprise lorsqu'elle entendit Mme de Paulhac lui reprocher, dans les termes les plus durs, d'avoir par les artifices de sa coquetterie, enlevé à Madeleine un parti brillant !

Elle baissa donc la tête, dans le sentiment de sa culpabilité, se laissant accabler en silence par Mme de Paulhac jusqu'à ce que celle-ci, grisée par ses paroles, et se montant à mesure qu'elle les prononçait, en vint à parler d'hypocrisie, d'ingratitude, de vipère réchauffée...

— Ah ! pour cela, non, ma tante : s'écria Antoinette, les yeux brillants de colère, les joues rouges d'indignation ; ce n'est pas chez moi qu'il faut chercher de l'hypocrisie. M. de Raucourt m'a dit qu'il m'aimait ; j'ai senti que je l'aimais aussi et si vous n'étiez pas survenue tout à coup, vous n'en auriez pas moins su le soir même ou au plus tard, le lendemain matin, tout ce qui s'était passé entre nous.

— Sans doute, reprit Mme de Paulhac dont l'irritation croissait devant la nouvelle attitude de sa nièce ; sans doute, mademoiselle est la franchise même, mademoiselle n'agit qu'au grand jour. Comment donc ce fait-il qu'elle ait donné rendez-vous à son amoureux, à l'ombre d'un kiosque écarté où elle savait que personne ne viendrait la troubler ?

— Vous en avez menti ! jamais je n'ai donné de rendez-vous ! Et quand à m'avoir réchauffée, si vous m'avez réchauffée, on vous a largement payé votre feu, vous le savez bien. Mais je m'en vais car vous me feriez vous dire des injures...

Antoinette se disposait à quitter la chambre, naïvement persuadée qu'elle avait gardé la plus grande modération de langage, lorsque sa tante, voyant qu'elle n'obtiendrait rien d'elle par l'intimidation, voulut essayer de l'attendrissement.

— Si je me suis trompée, Antoinette, dit-elle : pardonnez au chagrin d'une mère qui avait cru assurer l'avenir de son enfant et qui voit s'évanouir toutes ses espérances.

Mme de Paulhac était excellente comédienne lorsqu'elle voulait s'en donner la peine ; son accent désolé convainquit Antoinette, mais la franchise même de la jeune fille rendit cette nouvelle ruse inutile.

— Oh ! ma tante, dit-elle, déjà calmée : ce n'est pas a peine de vous faire du chagrin pour cela. Je vous assure que Madeleine n'aime pas M. Raucourt, et je n'ai pas le moindre scrupule à ce sujet

— Ma chère, reprit sa tante, un peu déroutée par cet excès de crédulité et de franchise ; je n'ai point dit que Madeleine aimât M. Raucourt. Madeleine ne se permettrait pas de disposer de son cœur sans l'agrément de sa mère, mais moi, j'avais songé pour ma fille à ce mariage qui aurait comblé tous mes vœux en la rendant parfaitement heureuse.

— Comment pourrait-elle être heureuse sans aimer son mari ?

— Mon Dieu, vous jugez cela en enfant que vous êtes ! une femme peut être fort heureuse, mariée à un galant homme ; sans éprouver pour lui un sentiment romanesque.

— Je ne peux pas croire cela, ma tante.

— Peu importe que vous le croyiez ou ne le croyiez pas, dit Mme de Paulhac, impatientée ; ce n'est pas vous que cela regarde.

— Si vraiment, ma tante, cela me regarde puisque M. Raucourt m'aime et que je l'aime.

— Ou que vous aimez ses millions...

La jeune fille bondit.

— Ah ! c'est trop fort ! Parlez pour vous ! Ne sont ce pas précisément ses millions qui vous tentent et songez vous au bonheur de Madeleine, en voulant lui faire épouser un homme qui, non seulement ne l'aime pas, mais en aime une autre ? D'ailleurs, avez vous jamais su ce que c'est que d'aimer, vous qui n'aimez pas votre mari ?

Mme de Paulhac rougit sous son fard, à ce coup droit qu'elle n'avait point prévu. Mais elle se remit aussitôt et se réjouit même à l'idée du parti qu'elle pouvait en tirer. Au fond, cette scène arrangeait admirablement les choses, car elle rendait inévitable le départ de sa nièce. Ce départ, sans doute, la priverait d'une somme appréciable, mais qui ne pouvait être mise en balance avec la prodigieuse fortune de M. Raucourt. Celui ci avait beau aimer Antoinette, l'absence est un grand calmant ; et puis, on use rait de diplomatie. L'important était d'avoir le champ libre. Prenant donc l'accent d'une dignité calme !

— Vous devez comprendre, ma nièce, qu'après tout ce que je viens d'entendre, il me soit impossible de vous garder sous ma tutelle ?

— Si je le comprends ! s'écria Antoinette. Vous imaginez vous que j'ai envie de rester ?

— Il faut donc, reprit Mme de Paulhac, du même ton, que vous retournez chez vos parents, quoiqu'ils ne paraissent pas tenir énormément à vous avoir, je ne sais pourquoi.

Ces derniers mots furent soulignés avec une perfidie d'accent qui exaspéra d'autant plus la jeune fille qu'elle ne pouvait y répondre, n'ayant jamais bien compris elle même le véritable motif de son exil. Sa belle mère l'avait prise en grippe, évidemment ; mais, pourquoi ? Parce qu'elle était en proie à une maladie nerveuse, avait dit le docteur. Cette raison ne paraissait pas suffisante à Antoinette, Mme Thérèse n'étant pas de ces femmes qui se laissent gouverner par leurs nerfs. Le pourquoi, elle se l'était donc demandé bien souvent, et sa tante en le répétant, venait de mettre à nu la plaie intime de son âme. Des larmes montèrent aux yeux de la pauvre enfant lorsqu'elle répondit :

— Je vais écrire à mon père et il viendra me chercher tout de suite.

— Laissez moi ! ajouta t elle, en repoussant la main que Mme de Paulhac lui tendait ; car, une fois son but atteint, celle-ci préférait une séparation à l'amiable, en vue de l'avenir. Elle ajouta même :

— Sans rancune, n'est-ce pas ?

— Par exemple ! s'écria la jeune fille ; si vous croyez que j'oublierai ce que vous m'avez dit...

— Et moi, m'avez-vous ménagée ?

Antoinette réfléchit un instant :

— J'ai peut-être été un peu loin, dit-elle ; mais je me défendais. Je ne vous souhaite point de mal. Quant à vous donner la main, je ne le ferais pas de bon cœur pour le moment, mieux vaut donc le remettre à plus tard.

RETOUR A LA RONCHERE

XXI

Le feu est allumé dans le salon de la Ronchère ; octobre approche et les soirées commencent à devenir fraîches. La famille vient de se réunir, après le dîner. M. de la Ronchère tient à la main un journal qu'il ne lit pas, car ses regards sont fixés sur le feu. Sa femme berce le petit Antoine, endormi sur ses genoux.

Un coup de cloche à la grille annonce la venue du facteur qui fait la distribution du soir. M. de la Ronchère se lève et va au-devant du valet pour lui prendre le courrier. Il n'attend rien d'intéressant ; mais ce sera toujours une diversion dans cette soirée monotone. On lui remet une lettre, timbrée de X...

— D'Antoinette ! s'écrie-t-il, en regardant sa femme avec surprise ; car, la veille, il en a déjà reçu une. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Mme Thérèse a rougi, en entendant ce nom. Instinctivement, ses bras ont serré son fils auquel cette étreinte a fait pousser un léger soupir, sans cependant l'éveiller.

" Mon père chéri,

Viens vite me chercher. Je suis bien malheureuse et je ne puis rester ici un jour de plus.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Baisers à maman et à Toine.

Ton Antoinette."

Le père replie la lettre et regarde sa femme, d'un air soucieux. Celle-ci a les yeux sur la pendule.

Vous pouvez partir ce soir, dit-elle ; en attelant immédiatement, vous arriverez à temps pour le train de nuit et vous serez à L... avant midi.

Il s'approche d'elle :

— Je crois que c'est nécessaire ; il y a quelque chose que je ne comprends pas et qui peut être grave. Mais, est-ce que cela ne vous contrarie pas, Thérèse ?

Elle semble faire un effort ; cependant, elle dit :

— Pouvez-vous le penser.

Il reprend :

— Peut-être, d'ailleurs, ne la ramènerai-je pas ? Il est possible que ma présence suffise pour arranger les choses. C'est sans doute quelque difficulté avec sa tante.

— Faites pour le mieux, mon ami ; mais hâtez-vous ; il n'y a pas une minute à perdre.

Il sort. On entend son pas dans le vestibule, sa voix qui donne l'ordre d'atteler.

Mme Thérèse écoute, sans faire un mouvement. Ses yeux sont baissés sur le visage rose de son enfant.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, en crispant ses mains, jointes autour de lui ; donnez-moi de la force, je n'en ai plus !

M. de la Ronchère rentre. Il a son grand manteau ; il met ses gants fourrés ; puis il embrasse sa femme et son enfant que son baiser ne réveille pas.

— Vous me télégraphierez votre arrivée ? dit Mme Thérèse.

— Certainement. A bientôt.

Il s'éloigne, puis revient sur ses pas.

— Ah ! j'oubliais ; si l'état de Manette s'aggravait, faites redemander le docteur. Cette femme m'inquiète. Antoinette reviendra peut-être juste à temps pour dire adieu à sa nourrice.

— J'irai la voir dès que bébé sera couché, dit Mme de la Ronchère.

Manette est très malade, en effet. Sa santé a commencé à décliner après l'incendie du berceau du petit Antoine. Depuis huit jours, elle ne quittait plus le lit et le docteur, inquiet, venait la voir tous les matins.

Après avoir fait cette recommandation, M. de la Ronchère s'éloigne, il envoie encore, avec la main, un adieu, accompagné d'un affectueux sourire.

Fantille qu'il a fait appeler, entre sans bruit. Elle enlève doucement l'enfant des bras de sa mère et l'emporte sans le réveiller.

Mme Thérèse les suit du regard jusqu'à ce qu'ils aient disparu ; puis elle couvre sa figure de ses mains et demeure accablée.

Elle va donc revoir sa belle-fille ! il le faut ; le père ne peut pas résister à l'appel de son enfant. Elle-même vient de l'engager à partir ; mais, quel sacrifice ! il va falloir recommencer cette vie de lutte, de feinte perpétuelle, si opposée à sa nature ouverte. Il va falloir revivre à côté de cette enfant qu'elle a tant aimée et qu'elle hait maintenant, qu'elle ne peut s'empêcher de haïr ! Tous les jours pourtant, lorsqu'elle fait sa prière, elle répète deux fois, trois fois, dix fois, la divine parole : " Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons." Et la dixième fois, comme la première, son cœur révolté lui crie : " Non ! jamais ! Tu ne peux lui pardonner cela." Qu'est-ce donc que cela ? Ah ! c'est son secret, son douloureux, son terrible secret. Elle se lève et se dirige vers la porte qui s'ouvre brusquement sous la main de Fantille, très émue :

— Madame ! venez vite, je vous en prie. Manou est très mal et elle veut absolument parler à Madame.

Manou ! On lui a conservé le nom que lui donnait Antoinette.

— Elle me demande ? dit Mme Thérèse, étonnée ; car, d'ordinaire, la nourrice semble gênée, presque effrayée quand elle va la voir, malgré toutes les bontés dont elle la comble, toute la douce pitié qu'elle lui témoigne.

La pauvre malade est dans son lit, dévorée de fièvre, la figure ravagée par la souffrance. Dans son teint plombé, ses yeux creux semblent démesurément grands et presque effrayants avec leur expression douloureuse.

Fantille s'avance vers la commode et y place une nappe blanche, un crucifiex, des flambeaux.

— Que faites-vous ? demande Mme Thérèse.

— M. le curé est venu pendant le dîner, répond la femme de chambre ; il n'a pas voulu qu'on dérange Madame. Manou s'est confessée et je pense qu'il va lui apporter le bon Dieu.

Mme de la Ronchère a le cœur serré. Elle avait peu de rapports avec cette femme, pourtant cela lui fait peine de la voir si mal. C'est toujours un instant douloureux et solennel que celui où une créature humaine va quitter ce monde.

— Envoyez chercher le docteur et retournez auprès de bébé, dit-elle à Fantille ; je m'occuperai de tout préparer. Puis, s'avançant vers le lit elle premd la main de la pauvre malade qu'elle sent frémir dans la sienne et dit, avec un sourire ineffablement doux :

— Le bon Dieu apporte souvent la guérison, ma bonne Manette : nous le prierons de tout notre cœur qu'il vous soulage.

— Ne m'appelez pas bonne Manette, répond la malade, d'une voix creuse ; je ne suis pas bonne ; je suis méchante, je suis une misérable...

Et elle tremble de tous ses membres.

— Vous avez la fièvre, pauvre femme, dit Mme Thérèse ; ne vous agitez pas ainsi ; prenez cette cuillerée et tâchez de dormir un peu.

— Oh ! non, je ne peux pas dormir. Il y a bien longtemps que je ne dors plus. Approchez-vous, tout près ; j'ai à vous dire un secret qui me brûle comme l'enfer ; je ne voudrais pas mourir sans l'avoir dit.

Mme de la Ronchère approche.

— Mais vous ne le direz à personne, surtout pas à Antoinette ?

— Non, pas même à Antoinette, soyez tranquille, répond Mme Thérèse qui croit la malade en proie à des divagations fébriles.

— Plus près, dit la nourrice ; encore plus près.

Mme Thérèse s'assied au chevet du lit et avance sa tête contre celle de Manette dont l'haleine lui brûle la joue.

— Le petit monsieur Antoine, dit la malheureuse, d'une voix sourde ; quand il a mis le feu à son lit avec des allumettes, vous vous rappelez ?

Si elle se le rappelle !... Elle incline la tête, ne pouvant prononcer un seul mot, tant ce souvenir la trouble.

— Eh ! bien, reprend la malade, d'une voix haletante ; savez-vous qui est-ce qui lui avait donné la boîte d'allumettes ?

Mme Thérèse fait signe que non et cache sa figure dans ses mains. Que va-t-elle entendre ?

— C'est moi, moi ! crie la nourrice avec force comme si, maintenant, elle éprouvait une sorte de jouissance à proclamer son crime. Je voulais qu'il meure pour qu'Antoinette soit la seule... Eh ! bien ; vous ne me maudissez pas ?

Manette s'est soulevée sur sa couche, la face livide, les yeux hagards, effrayante à voir dans son expression d'angoisse mortelle.

Mais voilà que Mme Thérèse découvre son visage, anxieuse à son tour :

— Comment se peut il ? Tout le monde m'a dit que vous n'étiez pas entrée dans ma chambre.

— On ne m'a pas vue. Je me suis glissée aussitôt que la bonne a été partie, avant qu'Antoinette arrive, et j'ai mis la boîte dans les mains du petit ; et puis je me suis sauvée chez Mlle Rose. Vous me maudissez, hein ?

— Ah ! malheureuse...

Mme Thérèse a courbé la tête, écrasée par cette révélation ; mais elle la relève aussitôt, en disant :

— Je vous pardonne.

— Vous me pardonnez ? reprend la nourrice, incrédule. C'est que vous n'avez pas compris ; Je voulais qu'il meure brûlé...

Mme Thérèse soupire douloureusement. Se laissant glisser à genoux, elle prend la main de la malade er répète, d'une voix faible, mais distincte :

— Je vous pardonne. Je vous pardonne du fond du cœur.

Mais la paysanne branle la tête :

— Ça n'est pas possible ; vous vous moquez de moi.

Et elle retombe sur son lit, désespérée.

Alors, la mère eut une inspiration de charité divine. Elle sortit de la chambre, descendit en hâte jusqu'à son appartement, courut au berceau près duquel veillait Fantille, prit l'enfant entre ses bras et, le portant à la malade :

— Embrassez le ! dit elle. Croyez vous, maintenant, que je vous pardonne ?

La malheureuse posa ses lèvres brûlantes sur la tête blonde du chérubin endormi :

— Ah ! monsieur le curé avait raison, fit elle ; le bon Dieu est bien bon et vous êtes une sainte !

C'était un véritable sacrifice pour Mme Thérèse que cette veillée funèbre que son cœur charitable lui aurait fait aimer en tout autre circonstance. Mais ce cœur volait vers l'enfant qu'elle avait accusée dans sa rancune maternelle. Car le secret de la nourrice était le sien. Dès qu'elle avait entendu le récit de l'incendie du berceau, la

pensée lui était venue (combien elle s'en voulait à elle même, maintenant !) que c'était Antoinette qui avait donné à son enfant la fatale boîte d'allumettes, dans une intention trop évidente. Cette pensée horrible, elle n'avait pas voulu s'y arrêter ; elle l'avait combattue, au contraire, et s'était livrée à une enquête minutieuse dans l'espoir de découvrir que sa belle fille, que la fille bien aimée de son cher mari, et bien aimée d'elle même aussi, n'était pas coupable. Hélas ! cette enquête lui avait semblé décisive.

Madame de la Ronchère fit replacer, en secret, sa petite bonne, avec les plus chaudes recommandations, et s'évertua à témoigner à sa belle fille la même bonté et la même affection qu'auparavant. Nous avons vu qu'elle avait épuisé ses forces sans y réussir. Tout son cœur de mère protestait. Lorsque Antoinette, devenue tendre pour ce petit frère qu'elle avait sauvé, le prenait dans ses bras et le couvrait de baisers, sa belle mère, outrée de tant de fausseté, était tentée de le lui arracher. Plus la jeune fille lui donnait de marques de tendresse, plus Mme Thérèse la méprisait.

Et voilà que d'un mot, la nourrice venait de la confondre. La coupable, c'était Manette ; mais c'était aussi Mme de la Ronchère qui avait opprimé un cœur innocent sous le poids d'une accusation odieuse. Depuis un an, elle avait laissé éloigner cette pauvre enfant du foyer paternel ; depuis un an, elle avait rendu son mari malheureux de cette absence, tout cela parce qu'elle s'était laissée guider par son imagination ou, peut être même, par une sourde inimitié. Qu'il lui tardait de revoir son mari, son Antoinette qu'elle avait tant aimée jadis ! Combien elle eût voulu se jeter dans leurs bras, les presser sur son cœur ! Ce cœur, délivré de cet horrible poids du soupçon, reprenait toute sa tendresse et avait hâte de réparer, de se redonner tout entier. Pourtant, l'idée ne lui vont pas un instant d'abandonner cette malheureuse qui eût pu croire qu'elle lui retirait son pardon. Elle termina la funèbre veille, en compagnie de Mlle Rose que Fantille avait fait prévenir.

XXII

Le lendemain du bal, Constantin vint, comme d'habitude, pour passer la soirée avec ses voisins, mais il trouva la grille fermée. William qui apparut derrière, le prévint que monsieur était malade, madame auprès de lui (affreux mensonge !) et que ces demoiselles, fatiguées de la fête de la veille s'étaient couchées de bonne heure.

Le surlendemain, il revint très anxieux, car il soupçonnait quelque chose. On lui ouvrit la porte à deux battants et il n'était pas dans le salon depuis plus de trois minutes, quand Mme de Paulhac y entra. Il trouvait, cette fois, à qui parler. Peut-être eût-il préféré une autre interlocutrice, mais le choix ne lui fut pas laissé.

Après les civilités d'usage, les compliments voulus sur l'ordonnance parfaite de la fête, la beauté générale des costumes des invités, la beauté particulière de ceux de ces dames et de ces dames elles-mêmes, Constantin aborda un sujet infiniment plus intéressant pour lui, en demandant, non sans trouble, des nouvelles de Mlle Antoinette.

— Mais, je suppose qu'elle va bien, répondit Mme de Paulhac avec son plus radieux sourire.

— Vous supposez?... reprit le pauvre Constantin, absolument dérouté.

— Mais oui, je suppose. Son père est arrivé ce matin pour la chercher et l'a emmenée, aussitôt après le dîner. Voici deux heures qu'elle est partie.

— Partie...

Il porta la main à son front comme pour enlever quelque chose qui lui serrait les tempes ; son cœur défaillait dans sa poitrine, il se sentait l'envie de pleurer comme un enfant. Mais, en levant sur Mme de Paulhac un regard de détresse, il aperçut dans les sombres yeux de Cléopâtre une lueur de triomphe qui lui rendit immédiatement toutes ses facultés.

— Avez-vous, Madame, fait part au père de Mlle de la Ronchère de la demande que j'ai eu l'honneur de vous adresser, avant-hier soir?

— Non vraiment, répondit-elle, avec le même sourire ; cette demande s'est produite d'une façon tellement imprévue, tellement subite, que j'ai craint qu'elle ne fût le résultat d'un entraînement irréfléchi et je n'ai pas voulu, cher monsieur, vous prendre ainsi par surprise ; cela m'eût semblé peu délicat.

Décidément, elle était très forte, Mme de Paulhac. Constantin, abasourdi, ne savait qu'admirer le plus de l'habileté de cette femme ou de sa propre stupidité. Cependant, il releva le gant :

— Mais à présent, Madame, que deux jours et deux nuits ont passé sur cette demande que vous croyiez irréfléchie, la prendrez-vous en considération, si je la renouvelle, et aurez-vous la bonté de la transmettre à M. de la Ronchère?

— Je ne puis vous promettre cela, répondit-elle, toujours avec la même sérénité. Mon beau-frère avait, je crois, un projet matrimonial en venant chercher sa fille, il pourrait trouver mauvais que, pendant le peu de temps qu'il me l'a confiée, j'ai prêté les mains à un autre arrangement. Quel que soit le désir que j'éprouve de vous être agréable, permettez-moi donc de rester absolument étrangère à la négociation de vos espérances, tout en faisant des vœux pour qu'elles se réalisent.

De plus en plus forte, Mme de Paulhac !

Le pauvre Constantin se vit contraint de la remercier, tandis qu'il lui venait des tentations de l'étrangler. Il demanda l'adresse de M. de la Ronchère.

— Oh ! dit-elle : c'est une adresse assez compliquée, je ne la sais pas de mémoire, mais je vous la chercherai. D'ailleurs, ajouta-t-elle gracieusement ; vous n'avez qu'à m'apporter votre lettre, j'y mettrai l'adresse ; je puis bien me risquer à faire cela pour vous.

— Mille grâces ! Madame, répondit le jeune homme, en s'inclinant profondément. J'aurai l'honneur de vous revoir quand ma lettre sera écrite.

Mais il ajouta mentalement :

— Ce ne sera certes pas pour vous la confier, car j'espère bien savoir tout simplement cette adresse par mon ami Pierre.

Mme de Paulhac lui tendit son admirable main qu'il prit avec une certaine répugnance ; il lui semblait toujours voir l'aspic enroulé autour de ce fin poignet.

— A demain ! dit-elle, le plus aimablement du monde.

— A demain, répéta machinalement Constantin.

Et il rentra chez lui avec un visage si sombre que sa pauvre Dubois en fut bouleversée.

Le lendemain, il courut demander Pierre. Quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'il apprit que le lieutenant qui avait encore huit jours de permission, venait de partir pour rejoindre son régiment. Il avait été rappelé, le matin même, par un télégramme du solonel.

— Décidément, pensa le pauvre Constantin ; tout se conjure contre moi ; mais le pire coup du hasard me paraît être le départ de Pierre.

Constantin se trouva donc entièrement abandonné dans son épreuve, au moment où les conseils et les secours de l'amitié lui eussent été le plus nécessaires.

Il était amoureux, amoureux au fond de l'âme, amoureux dans toutes les fibres de son cœur. L'absence d'Antoinette lui semblait un supplice intolérable. Et ce supplice lui était infligé à l'instant où il avait cru atteindre au bonheur suprême ! il eût donné sa vie pour revoir son cher visage. Ce n'est pas qu'il lui trouvât cette beauté sensuelle et troublante si fort de mode, à présent, bien au contraire ! Elle le charmait parce qu'elle possédait la beauté véritable, la beauté pure et consolante qui apporte au foyer la paix avec le bonheur. Il aimait ses yeux bruns parce qu'ils étaient beaux, sans doute ; mais aussi parce que, dans leur doux éclat, brillaient l'intelligence et la bonté ; il aurait attendu des heures pour la voir sourire, parce que sa bouche était exquise, assurément ; mais aussi parce que ce sourire si jeune et si franc disait toute l'innocence de son âme. Et voilà qu'elle lui était ravie, ravie pour toujours, peut-être... Qu'était-ce que ce projet dont avait parlé Mme de Paulhac? Pourtant, il avait bien cru qu'elle l'aimait, ce soir-là, dans le kiosque. Ces regards si doux, ce frémissement de sa main dans les siennes...

Enfin, il eut une idée toute simple qui aurait dû lui venir d'abord si son esprit n'avait pas été si troublée ; celle d'écrire à Pierre et d'arriver par lui à découvrir la vérité. Dès que cette décision fut prise, il se sentit rasséréné. C'était déjà une consolation que d'épancher son cœur dans celui de cet ami sincère.

La lettre écrite et envoyée, il consentit à se mettre à table, à la grande joie de sa pauvre Dubois qu'il avait rembarré d'abord et qui, depuis son retour, le suivait d'un regard piteux de chien battu.

En attendant la réponse, il ne voulut pas retourner chez Mme de Paulhac qui lui était devenu odieuse. Madeleine, depuis qu'il la connaissait mieux, lui plaisait davantage ; seulement Constantin n'était plus assez naïf pour n'avoir pas deviné que sa mère la lui réservait, et qu'il devait à cette prétention les obstacles qu'elle lui avait suscités dans ses vues sur Antoinette. Restait Christiane. Mais, depuis la rechute de M. de Paulhac, Christiane ne le quittait guère et restait invisible pour les visiteurs. Rien n'attirait donc le jeune homme chez ses voisins où, pendant ces jours d'attente, il n'aurait pu se montrer que contraint et maussade.

Enfin, la réponse de Pierre arriva. Jamais lettre ne fut plus vivement décachetée, plus fiévreusement lue. Elle apportait une déception. Pierre ignorait absolument l'adresse des parents d'Antoinette et ne les connaissait point. Cependant, il ajouta : " Tu pourrais la demander à Christiane qui aimait beaucoup Mlle de la Ronchère et doit être restée en relations avec elle."

Constantin se décida à demander tout simplement Christiane. On lui répondit que Mlle Christiane n'était point visible et on lui offrit d'appeler Mme de Paulhac. Décidément, un ensorcellement ! Il essaya de rencontrer la jeune fille à la messe où il savait qu'elle se rendait tous les matins. Christiane, sans doute à cause de l'état de santé de son parrain, n'allait plus à la messe. Constantin se dit qu'elle irait au moins le dimanche et résolut de l'accoster au sortir de l'église. On était au mardi ; il y avait cinq jours d'attente.

Il avait été, le matin même, faire une dernière promenade en forêt, espérant trouver dans le spectacle de la nature un apaisement aux agitations de son âme. En arrivant, il regarda la villa de Paulhac avant la sienne et demeura stupéfait. Toutes les persiennes étaient fermées et, à la grille, se balançait un grand écriteau portant :

Maison à vendre ou à louer.

Le saisissement de Constantin fut tel qu'il se crut le jouet d'un affreux cauchemar. Il resta planté devant la villa, oubliant de payer le cocher, et regardant d'un air hébété, l'écriteau qui remuait au vent.

Mme Dubois que le roulement de l'omnibus avait attirée, lui prit doucement le bras et lui dit :

— Vous êtes malade, monsieur Constantin ?

— Malade, non ; mais fou, peut-être. Oui, dit-il en portant la main à son front ; je crois que je deviens fou, ma pauvre Dubois.

Elle l'entrainait, peu à peu, vers la grille. Mais lui, se retournant du côté de la villa déserte :

— Que s'est-il donc passé là ?

— Des choses bien tristes. Entrez, je vous conterai cela. Mais vous devriez prendre d'abord quelque chose.

— Rien avant de t'avoir entendu, dit-il.

Elle n'insista pas. Sans être au courant des affaires de cœur de son maître, la brave femme en soupçonnait quelque chose. Aussi lui apprit-elle, avec beaucoup de ménagements, que M. de Paulhac était mort le jeudi, emporté en quelques heures par une crise de ses douleurs qui s'était produite au cœur ; que ces dames étaient parties le vendredi, emmenant le corps qui devait être inhumé dans un domaine de la famille. La maison avait été aussitôt mise à louer, par les soins du notaire.

Et Mme Dubois insinua qu'on pourrait avoir l'adresse de ces dames par ce notaire.

— Sans doute, dit le jeune homme, je l'aurai.

Il consentit à se mettre à table pour faire plaisir à sa gouvernante ; mais il mangea à peine et se retira dans le pavillon en quittant la table. La soirée se passa sans qu'il reparût.

Le lendemain, Constantin avait la fièvre ; il s'évanouit en essayant de se lever. Le médecin, appelé en toute hâte, ne se prononça pas d'abord. Au bout de quarante-huit heures seulement, il déclara le malade atteint d'une fièvre nerveuse assez forte, mais sans gravité, s'il ne survenait pas de complications.

La fièvre dura huit jours, la convalescence quinze. Ce ne fut qu'au bout de trois semaines que Constantin dit à sa gouvernante :

— Ma bonne Dubois, va, je te prie, chez maître Daverdoin, demander l'adresse de Mme de Paulhac. Il faut que j'écrive.

La gouvernante ne se le fit pas dire deux fois. En trois quarts d'heure, elle avait fait sa toilette, sa course, et rentrait avec l'adresse demandée.

Avec la santé, le courage et l'espoir étaient revenus au jeune homme. Il écrivit à M. de la Ronchère, pour lui demander la main de sa fille, une lettre où il mit tout son cœur. Il y joignit un mot à Christiane pour la prier de faire parvenir sa missive et mit le tout à l'adresse de celle-ci, sous pli cacheté et recommandé, afin de déjouer toute espèce de machination de la part de Mme de Paulhac.

XXIII

Antoinette avait calculé que la réponse de son père arriverait dans trois jours. Or, le matin du deuxième jour, elle entendit un omnibus s'arrêter devant la villa. Un homme en descendit ; c'était lui ! Elle se mit à courir comme une folle et se jeta dans ses bras, en criant :

— Papa ! papa !

Puis elle se mit à rire et à sangloter tour à tour, tandis que William regardait, scandalisé de ce manque de décorum auquel il n'avait pas été habitué dans la maison.

M. de la Ronchère serrait sa fille sur son cœur, avec passion. Cette séparation lui avait semblé dure, à lui aussi, d'autant plus qu'il avait été obligé de renfermer en lui-même ses regrets et sa tristesse. Il marcha vers la maison, entraînant Antoinette. Quand ils furent entrées, le père écarta doucement sa fille pour la mieux voir. Il la trouva singulièrement changée et embellie.

Mme de Paulhac ne tarda pas à venir souhaiter à son beau-frère une gracieuse bienvenue. Elle le fit avec un tact parfait et une si aimable cordialité que rien dans son accueil ne laissa soupçonner à M. de la Ronchère quel genre d'événement avait nécessité le départ de sa fille. Il dit donc simplement, sans parler de la lettre qu'il avait reçue, qu'Antoinette leur manquait trop et qu'ayant affaire à Paris, il en profitait pour la remmener.

Mme de Paulhac accepta cette défaite le mieux du monde et feignit d'y croire absolument. Elle conduisit ensuite M. de la Ronchère chez son mari.

L'entrevue des deux frères fut on ne peut plus affectueuse.

— Que je suis heureux de t'avoir revu ! répétait sans cesse le pauvre malade ; tandis que M. de la Ronchère, lui pressant la main avec effusion, disait :

— Je reviendrai souvent, je te le promets : nous ne resterons plus si longtemps sans nous voir.

Combien il était loin de prévoir qu'il ne reverrait qu'une fois ce visage aimé qui lui souriait avec tant de bonheur et le reverrait alors revêtu de la pâleur et de la rigidité de la mort.

Aucune note discordante ne troubla donc le concert d'amitié et de souhaits qui furent échangés entre tous quand arriva l'heure du départ.

Antoinette ne regrettait-elle rien d'autre ? Elle ne se le demanda pas ; mais le dernier regard de ses yeux mouillés fut pour le kiosque de bambous qui se détachait, éclatant, sur la masse brunie des grands arbres, aux rayons du soleil couchant.

Le wagon, où se trouvaient déjà plusieurs voyageurs, n'était pas un lieu favorable à des explications intimes. M. de la Ronchère les remit d'autant plus volontiers qu'une autre préoccupation l'assaillait à présent. Comment sa femme allait-elle recevoir Antoinette ? C'était elle qui avait voulu qu'on l'allât chercher ; mais il avait senti l'effort dans ce conseil dicté par le sentiment du devoir et non par l'élan du cœur. Il fallait donc recommencer cette vie, attristé par la lutte de deux êtres également chers. Le caractère affectueux de M. de la Ronchère lui rendait cette situation infiniment pénible.

Quelques minutes après, ils descendaient de wagon et montaient en voiture.

M. de la Ronchère s'informa de la maison. Son cocher lui dit que tout allait bien, sauf la pauvre Manette, morte le lendemain même du départ de monsieur, et dont le corps, réclamé par son frère, venait de partir pour être enterré au pays.

Mais les roues de la voiture ont crié sur le sable : Antoinette ouvre ses yeux, à demi clos par la rêverie et jette un cri en apercevant une femme qui accourt devant les chevaux, au risque de se faire écraser. C'est Mme Thérèse qui lui tend les bras ! D'un bond, la pauvre enfant s'y jette ; elle se sent oppressée de bonheur en recevant les caresses les plus tendres.

— Antoinette ! mon enfant ! ma fille chérie ! Que tu es belle et que je suis heureuse de te revoir !

— Oh ! mère vous m'aimez donc ?

Mme Thérèse a rougi ; elle penche sa tête sur l'épaule de sa belle-fille et murmura à son oreille :

— Pardon !

— Pardon de quoi ? demanda la jeune fille, étonnée de l'accent douloureux et presque timide de sa belle-mère.

De quoi ? oh ! combien celle-ci voudrait le dire : l'aveu lui brûle les lèvres, mais elle doit garder le secret de la morte.

— Pardon, dit-elle, de ne pas t'avoir appréciée, mon enfant ; mais nous allons réparer le temps perdu. Que je t'embrasse encore une fois pour ta pauvre nourrice qui est morte, réconcilié avec Dieu et en pensant à toi.

— Eh ! bien, et moi ? demande M. de la Ronchère, avec une grosse voix : on m'oublie ?

Mais il est ravi, autant que surpris, le bon père ; s'il gronde, c'est pour ne pas pleurer de joie.

Sa femme le serre contre son cœur et l'embrasse à son tour.

Mais, voilà Fantille, voilà le petit Antoine qui dit, tout juste comme son papa.

— Et moi ? et moi ?

Il passe dans tous les bras, le mignon ; il reçoit des baisers de toutes les bouches.

Cinq jours plus tard, une dépêche annonçait la mort de M. de Paulhac, et M. de la Ronchère, désolé, quittait, pour aller conduire le deuil de son frère, les joies familiales qu'il venait de retrouver.

XXIV

Madame de la Ronchère jouit délicieusement du temps, et elle a porté son ouvrage au jardin où Antoinette tire l'aiguille à côté d'elle, tendis que le petit Antoine fait des pâtés de sable. Pourquoi le père manque-t-il à cette réunion ? Voici près d'un mois qu'il a quitté la Ronchère et il se trouve toujours retenu chez Mme Paulhac par les affaires de succession de son frère, fort embrouillées paraît-il. Comme il a accepté la tutelle de Madeleine, il tâche de tirer tout cela au clair, mais ce n'est pas chose facile et il faut du temps. Tous les jours on espère recevoir l'annonce de son retour. Tous les jours, au contraire, on apprend qu'un nouveau délai lui est nécessaire. Une lettre est arrivé pour lui la semaine dernière, une lettre de X...

— Qui peut bien lui écrire de X... à présent que sa famille n'y est plus ? a demandé Mme Thérèse.

Antoinette a répondu :

— Je n'en sais rien.

En effet, elle ne le sais pas ; mais son cœur lui dit : " C'est M. Raucourt ! " Et elle a rougi si prodigieusement en regardant cette lettre, en la palpant, en cherchant à reconnaître l'écriture que Mme Thérèse lui a dit :

— Antoinette, conte-moi ta vie chez ton oncle de Paulhac. Qu'y as-tu fait ? Quelles personnes y as-tu connues ? Je veux tout savoir.

Et Antoinette a tout conté.

Mme Thérèse sourit au récit de cette idylle.

— Ainsi, petite, dit-elle : tu l'épouserais volontiers ?

— Oh ! non...

— Comment, non ? Tu me dis qu'il te plaît ; j'ai même cru reconnaître à ton accent quelque chose de plus ; et, maintenant, tu prétends que tu ne voudrais point l'épouser ? Je ne comprends pas.

— Mère, voyez-vous : je ne comprends pas très bien moi-même. Cela me trouble tellement ! Il me semble que je suis jalouse...

— Jalouse ! encore, ma pauvre enfant. Jalouse de qui donc ?

— Oh ! jalouse pour vous, pas pour moi. Est-ce que ce n'est pas bien mal et bien sot de ma part d'aimer quelqu'un d'autre que vous, maintenant que je suis si heureuse ?

— Mais, dit Mme Thérèse qui n'a pas l'air de songer à cela pour la première fois ; il y aurait peut-être moyen d'arranger les choses. Cependant, attendons, pour ne point bâtir de châteaux en Espagne.

Et l'on a attendu, et tout s'arrange, en effet. M. de la Ronchère a ramené M. Rau-

court, devenu son inséparable, depuis qu'à la lettre de celui-ci, il a répondu simplement :

" Venez me trouver : je désire vous connaître."

Maintenant, il le connaît, il l'apprécie aussi ; car, en transmettant la demande du jeune homme à sa fille, il l'appuie chaudement.

— Mais, père, a dit la pauvre Antoinette : si je m'en vais avec lui, est ce que vous ne croirez pas que je ne vous aime plus ?

— Si tu t'en vas avec lui, répond le père fort ému : je croirai que tu es sous la protection d'un homme de cœur et d'honneur et je serai bien heureux de voir l'avenir de ma fille assuré.

Constantin attend anxieux, les yeux fixés sur ceux de la jeune fille, sa grande tailleincli née pour la mieux voir. Il tremble, ce géant : il a peur.

Antoinette le regarde ; elle regarde son père et sa mère, son petit frère, et ses yeux se mouil lent.

— Je vous aime, lui dit elle, mais je ne pour rai jamais les quitter : pardonnez moi.

— Et, pourquoi les quitter ? insinue t il, d'une voix très douce, tandis que son regard brille d'espérance : monsieur et madame de la Ronchère refuseraient ils d'habiter avec leurs enfants ? Je me trouverais si heureux d'avoir un père et une mère, moi pauvre orphelin ! Mon rêve serait de restaurer entièrement la Ronchère et d'acheter tout le pays environnant. Ne nous donnerait on pas un petit coin de tourelle pour y bâtir notre nid.

Antoinette jette un cri de joie :

— Oh ! alors, de tout mon cœur ! " dit elle, en tendant à Constantin ses deux mains qu'il couvre de baisers.

On a commencé la restauration de la Ron chère avec embellissements et agrandisse ments considérables. Pendant ce temps, les jeunes époux ont entrepris un splendide voy age de noces. Il sont partis pour le Chili qu'ils parcourront, ainsi que la Bolivie et le Pérou, jusqu'à l'Equateur où ils doivent visi ter les mines de M. Raucourt, après quoi ils reviendront par, le Pacifique. Dans ce temps de voyages banals, en voilà un qui ne l'est point. Antoinette le désirait follement. Une seule chose la retenait : l'idée de laisser sa mère, encore souffrante.

— Soyez sans inquiétude, a dit Constantin : je donnerai à Mme de la Ronchère ma vieille Dubois qui vaut mieux que tous les médecins du monde.

Effectivement, la vieille Dubois, très heu reuse de ne pas rester seule, a si bien soigné Mme Thérèse que celle ci a repris les couleurs et l'embonpoint d'autrefois et se réjouit de surprendre le jeune ménage, par sa mine flo rissante.

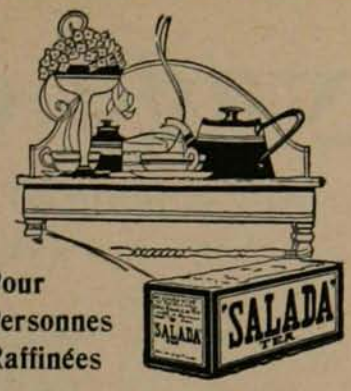
On reçoit de leurs nouvelles aussi souvent que possible, étant données les étapes de leur voyage. Les lettres d'Antoinette sont en thousiastes : elle ne peut louer assez son mari et l'Amérique.

Celles de Constantin ne le sont pas moins ; seulement, comme il est blasé sur les merveil les équatoriales, il se contente de célébrer sa femme qui, dit il, " est la meilleure aussi bien que la plus jolies des deux mondes."

A cela, les parents n'ont rien à objecter. Mais voici déjà un an d'écoulé depuis le départ du jeune couple : on l'attend prochainement.

La Ronchère, admirablement restaurée par un excellent architecte, est pavoisée du haut en bas. A l'idée de revoir les voyageurs, tous les habitants se réjouissent, depuis le père et la mère jusqu'à la bonne Fantille et à la vieille Dubois. On a beaucoup de nouvelles à leur apprendre car il s'est passé bien des choses après qu'ils ont pris l'Océan pour revenir : les unes étaient prévues, les autres, tout à fait inattendues.

La belle Christiane a pris le voile. Elle est maintenant sœur Marie, de l'Assomption. Le monde a répété :



Pour Personnes Raffinées

Dans les meilleures familles, dans les hôtels et restaurants de premier ordre, partout où l'on cherche à procurer au goût le summum de saveur, d'arome, de pureté et de force, l'on sert le Thé Salada, parce qu'il est le choix des gens raffinés.

"SALADA"

— Quel dommage !

Mais, tous les jours, lorsqu'ils voient apparaître visage qui leur semble celui de l'ange de la guérison ou de la délivrance, les pauvres redisent :

— Quel bonheur !

Madeleine, après avoir été fort affectée de la mort de son père, a épousé Pierre Labaro, ainsi qu'elle l'avait promis au mourrant dont ce fut le dernier désir.

Mme de Paulhac s'est d'abord montrée très hostile à cette union : elle avait espérer mieux. Cependant, elle a fini par y consentir un jour, brusquement, sans que l'on sût pourquoi, ce qui n'a pas empêché de profiter de la permission.

Un mois plus tard, on a commencé à comprendre, en apprenant qu'elle-même épousait M. de Trétois, capitaine, et plus jeune qu'elle de dix années. Bien que ce genre de mariages soit aujourd'hui de mode, celui-ci a semblé quelque peu disproportionné ; mais, Mme de Paulhac étant absolument libre de ses actions, aucune opposition n'a été faite à son bonheur.

Quoiqu'elle le dissimule soigneusement,elle a dépassé la quarantaine ; les nuits mondaines dont elle a perdu l'habitude pendant son deuil, commencent à la fatiguer ; il lui arrive souvent de jeter des regards d'envie sur le coin du feu qu'il lui faut quitter pour suivre le jeune et brillant maître qu'elle s'est donné. Peut-être ne tardera-t-elle pas à regretter celui dont le jour était si doux, et qu'elle abandonnait pourtant sans remords pour courir à ses plaisirs. Il y a parfois une justice, même en ce monde.

FIN

MA FILLE

Elle se nomme Fleur-Ange, et, vraiment, quand, jadis, on me la rapporta, je n'aurais jamais cru qu'elle réaliserait, à un tel point, ce nom reçu au Baptême... Une Fleur ! un Ange ! Votre esprit saisit bien, n'est-ce pas, toute la fraîcheur, tous les parfums, toute la pureté que contiennent ces mots ? Est-il inutile d'ajouter qu'elle est belle ?

Ma fille a des yeux noirs, rieurs, malicieux, et une âme, oh ! surtout une âme incomparablement aimante, discrète : si discrète que, rarement on peut saisir ce qui rit ou ce qui pleure, chez elle ! C'est un trésor, et tel je la garde jalousement !... Vous seul, ô mon Dieu, devriez me la prendre, ce me semble : où mon amour maternel s'égare-t-il à ce point !... Vierge, elle resterait toujours la Fleur... l'Ange... venu de vous !

Aussi, avec quelle religieuse idolâtrie je redis ces mots : " Ma Fille ! " car c'est pour moi une amie chère, sur laquelle je puis toujours compter... c'est encore une consolatrice... souriante, attentive, dont la logique sûre de ses vingt ans, me dira : " Là ! MaMan, laissez faire ", assurant pour ainsi dire, qu'elle saura bien vite effacer toute souffrance.

Ma Fille ! c'est tout cela... et plus même... Pour moi, c'est un peu le ciel sur la terre !

Eudorine.

LES ESQUIMAUX N'ADMIRENT DANS NOTRE CIVILISATION QUE LE TABAC.

Les nombreuses merveilles de notre civilisation n'ont apparemment causé aucune impression sur Savakak, Anatota, Attawinga et Tapita, les esquimaux amenés à Montréal par les officiers de la Compagnie Révillon Frère. Les quatre visiteurs de la région glaciale ont souri et ont paru amusé des mœurs et des distractions de l'homme blanc, mais n'ont manifesté aucun enthousiasme pour les merveilles mécaniques qu'ils voyaient pour la première fois.

Une chose cependant avait le don de les émouvoir jusqu'à l'enthousiasme, c'était le tabac. Cet article était pour eux d'une valeur inestimable, un article qu'ils prisaient pardessus tout, depuis qu'ils avaient appris à l'aimer à bord du " Jean Révillon ", navire de la Compagnie Révillon.

Comme adoucissement aux rigueurs de l'hiver, tel qu'ils le connaissent. Après avoir goûté à tout ce qui se consomme sous forme de tabac, ils ont emporte à Pagwa, Ont., une approvisionnement considérable de cigarettes Millbank Virginia et de tabac à fumer Dixie Bright, empaquetés dans les fameuses boîtes en ferblanc, à l'épreuve de l'air. Evidemment, ces primitifs ne sont pas lents à apprécier ce qui est bon, quand ils le rencontrent.

Le Voyage en Chine

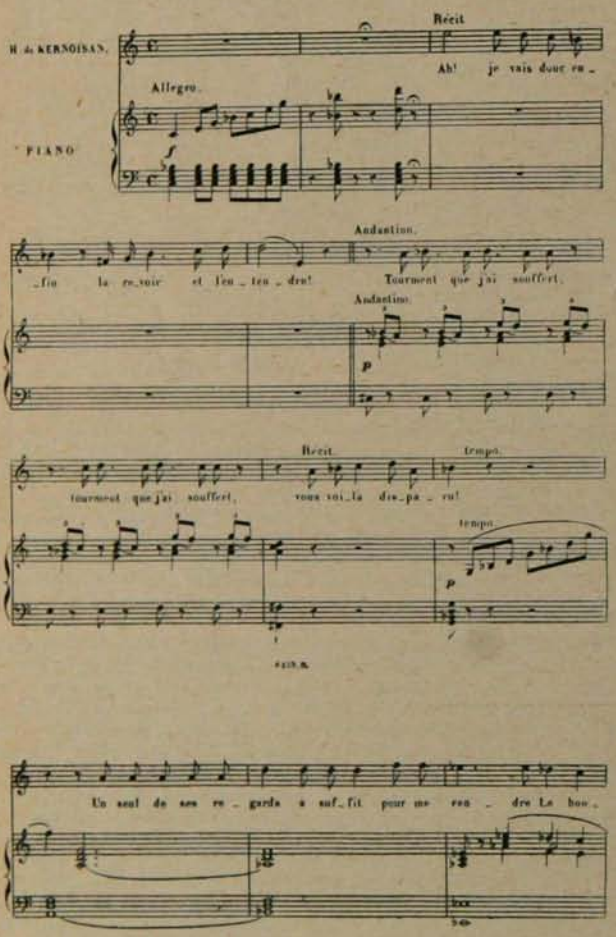
Opéra-Comique en 3 Actes

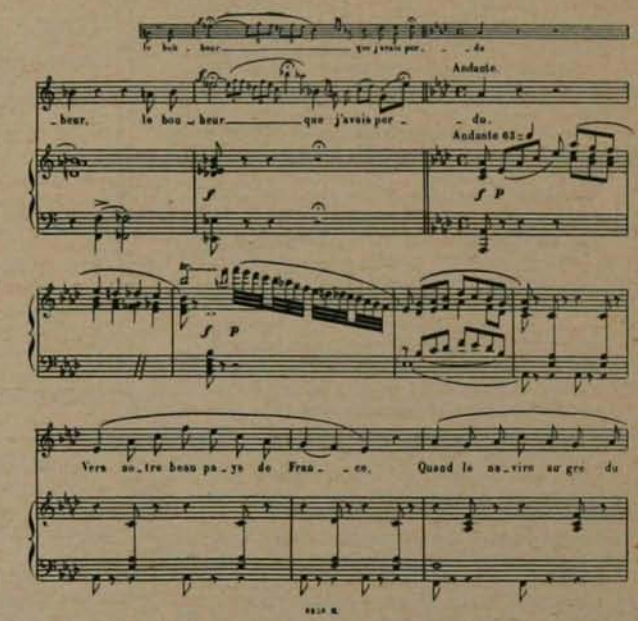
Parole de Labiche

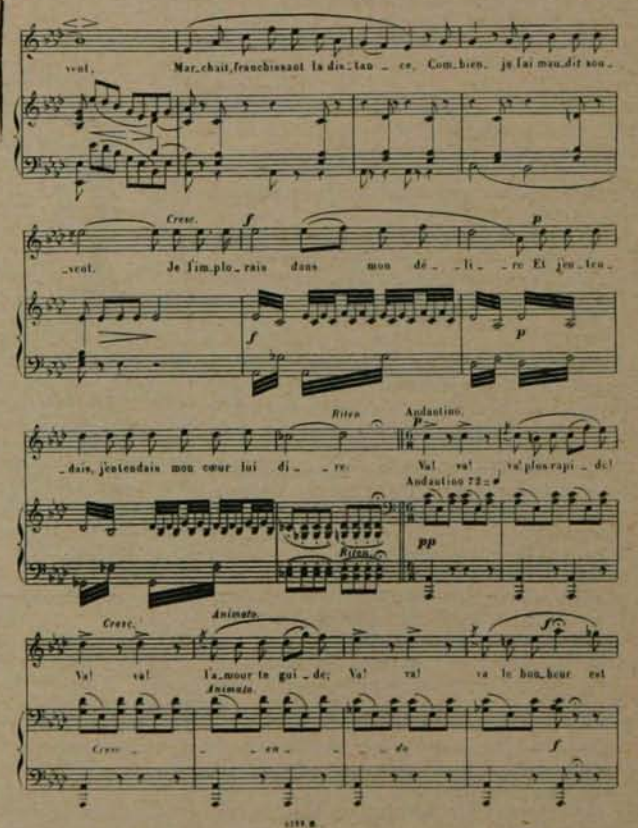
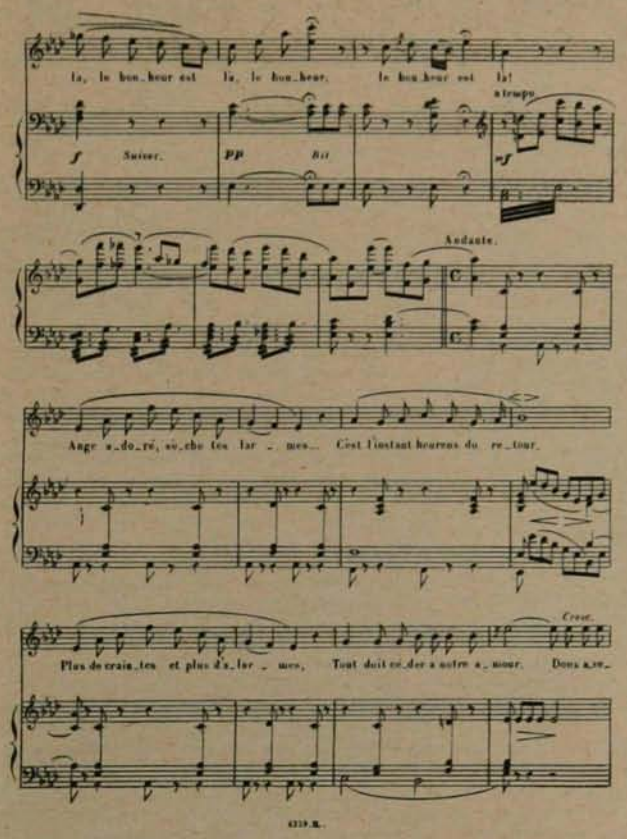
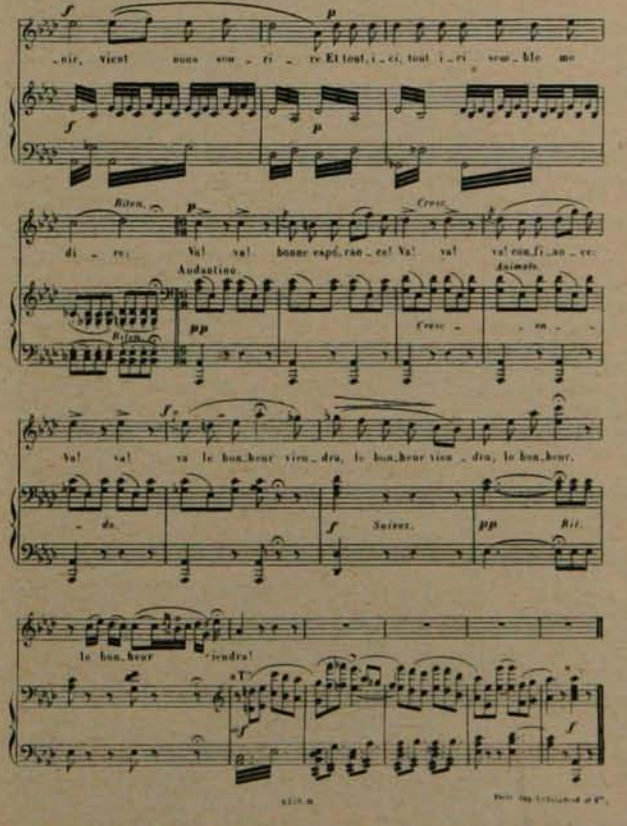
Musique de François Bazin

Romance

CHANTÉE PAR Mr MONTACHEY







A CEUX QUI DORMENT LOIN DE LEUR PATRIE

Cimetière Canadien, Vimy.

Il est des Morts qui dorment loin de leur pays,
La solitude les enserre !
Il est de pauvres Morts dont les yeux enfouis
Ne reconnaissent pas la terre !

Leur cœur doit ignorer les arbres et les champs
Parmi lesquels ils se reposent,
Leur regard a connu d'autres soleils couchants,
Ils ont admiré d'autres roses . . .

Ils rêvent, dans leur nuit, aux jardins éloignés
Ou se passa leur douce enfance,
Et s'étonnent alors, — Eux, les grands résignés ! —
D'avoir encore une souffrance !

Ils ont vu sans faiblir la guerre et ses douleurs,
Mais maintenant, ils s'attendrissent,
Car dormir loin, si loin, est cruel à leurs cœurs
Comme un continuel supplice !

Ne pas avoir, ne pas sentir tout près de soi
L'ombre des choses coutumières !
Oh ! ne pas reconnaître aux accents de la voix
Quelques chers êtres en prières !

. . . . . .

Ce soir, ô jeunes Morts, demeurez sans chagrin
Dans votre gloire plus tranquille,
Je viens tout près de Vous m'asseoir sur le chemin
Et bercer votre âme virile.

Non, je n'ai pas connu votre force et vos noms,
Ni les contours de vos visages,
Mais je veux ramener le rouge sur vos fronts
En rappelant votre courage.

Votre terre lointaine est l'unique douceur
Calmant votre âme aventureuse,
Pour Vous, j'évoquerai de toute ma ferveur
Les jours de la Patrie heureuse.

Je chanterai tout bas ses prés et ses torrents
Qui bondissent le long des sentes !
Ses monts et ses forêts où l'on s'en va, errant,
Et ses neiges engloutissantes.

Reposez en songeant à vos soleils dorés,
Aux chants qu'on entend sur vos grèves . . .
Je dirai les pays que vous avez pleurés
Et qui passent dans tous vos rêves . . .

. . . . . .

Et tandis que j'évoque à genoux près des Morts
La figure de la Patrie,
Un apaisement s'est emparé de leurs corps,
Et fait leur âme moins meurtrie . . .

ALINE HENRY.

MARIE A.—Pour obtenir des renseignements au sujet d'une situation de ce genre à Paris, adressez-vous à M. Dupuis, secrétaire du Commissariat Canadien, 19 Blvd des Capucines, qui vous donnera les détails dont vous avez besoin. Comme question de fait, je crois que vous pourriez réussir, avec un peu de chance bien entendu. Les frais peuvent être fixés à deux cents dollars, sans commettre d'extravagance. Je vous souhaite bien sincèrement du succès.

PAULETTE C.—Votre jolie lettre est un regal dont je me délecte encore et qui vaut le merci les plus affectueux qui soit. Votre maman et vous nous resteront, je l'espère toujours. Peut-être de temps à autre reviendrez vous vers nous, et nous en serons toujours heureuses, croyez le bien. Maintenant, une chose nous intrigue. Il y avait dans votre lettre un bon de poste de cinquante sous, que nous ne savons comment attribuer. Vous seriez bien gentille de me renseigner à cet égard, car il y a déjà longtemps que nous l'avons en notre possession, sans savoir ce qu'il faut en faire. Les éloges que vous me faites de M. Léo Pol Morin ne sont nullement exagérés. Cet artiste est l'un des plus grands pianistes canadiens-français, et nous avons le droit d'en être fiers. De plus, sa délicatesse, son esprit, son cœur charmant lui valent les meilleures sympathies. Je vois que vous êtes tout à fait des " pays " et vous avez raison d'en être fort heureuse.

MARIE ESTELLE.—Elle est très-bien votre réponse, et personne ne peut en prendre ombrage. Vous avez l'esprit juste, et vous résumez intelligemment vos impressions. Tous mes compliments.

MARIUS L.—Ces travaux sont publiés à titre d'essais, et la plus stricte prudence nous condamne à ne payer que les articles commandés, c'est-à-dire ceux qui sont nécessaires au bel ensemble de la Revue. Croyez que je suis aux regrets de votre déception, et si je tenais les cordons de la bourse... Plus tard quand vous aurez conquis la célébrité... Il faut écrire souvent longtemps avant de voir luire la petite pièce d'or, mais l'on y arrive avec de la persévérance.

FLEUR DE GIVRE.—Nous trouvons votre nom à la base de tous nos bonheurs, et votre sourire, partout, dans notre vie. Merci de toute mon âme.

EDOUARD B.—Notre septième anniversaire ne pouvait recevoir un plus bel hommage, et je vous sais gré de me l'avoir si bien dit. Nous publions vos vers et dans ce même numéro, si la fatalité de la mise en page, une traîtresse qui en sourdine nous ravit souvent nos meilleures joies ne s'y oppose, et croyez qu'ils seront trouvés bien jolis par tous les gens de goût. Moi, ils me font regretter que vous ne soyiez plus un étudiant...

AME VOLAGE.—De façon générale, l'œuvre est tenue en suspicion, mais d'une façon particulière, elle est bien admirable. Si vous n'avez rien trouvé dans le livre que vous me signalez, c'est donc que vous pouvez lire sans crainte, car il me semble que cette compilation assez sévère ne néglige aucun détail.

ALEXANDRINE L.—Votre billet devait m'émouvoir, il avait absolument la note pour faire vibrer toutes mes sensibilités. Ainsi, vous avez été mon amie, à travers les années sans que je soupçonne que dans l'ombre un tel sentiment m'entourait. Comme je vous sais gré de venir me le dire aujourd'hui, au moment où j'atteins justement une période culminante de ma vie de travail. En effet la célébration du septième anniversaire de la Revue Moderne est tout un événement dans ma vie de journaliste, et j'ai conscience d'avoir fondé une œuvre de durabilité, non-seulement une œuvre d'espoir. Pendant cette période, si vous saviez comme il a fallu travailler, lutter contre le mauvais sort, se défendre contre les mauvaises langues, détruire l'effet des potins comme des calomnies — de fait les potins ne sont-ils pas toujours des calomnies. Mais enfin, nous avons réussi, non-seulement à surnager, mais encore à progresser, et nous faisons voiles vers l'avenir sans craindre plus les tempêtes. Dans la prochaine période, il faudra encore accomplir un travail assidu, sérieux, inflexible, mais qu'importe si l'on a atteint son but, et le mien était d'apporter dans la littérature canadienne une publication qui fit échec à l'américanisation par la revue, en donnant à la population, une lecture intéressante et divertissante tout à la fois, bien présentée, qui plairait et garderait de mieux en mieux nos cœurs canadiens-français. Vous êtes contente que j'y aie réussi, et moi ravie de connaître une amie aussi sincèrement attachée que vous.

CŒUR FANE.—Je tiens à vous garder ici, où vous me semblez si bien dans le cadre tranquille et distingué qui vous convient. Vous serez la bienvenue partout où il vous plaira de me visiter. Seulement, vous ne me semblez pas apprécier les déménagements... Je sais ce qu'il a dû vous en coûter pour laisser derrière vous tant de choses que vous aimiez et qui vous étaient profondément chères. Je suis courageuse, oui, je crois que je le suis un peu. En tout cas, j'ai fait du travail, le grand attrait de ma vie, et rien ne me plaît mieux qu'écrire. Alors je m'y donne tout entière, et le journalisme actif, avec ses trépidations, ses surprises, ses émotions m'enchante, tandis qu'il en déprime tant d'autres. J'y suis comme un poisson dans l'eau... Alors je ne suis pas courageuse, mais travailleuse tout bonnement. Écrivez-moi que vous êtes revenue de toutes vos tristesses, et que vous commencez à regarder la vie sous un jour plus serein... j'en serais si contente.

JEANNE ST-D.—Vous avez bien fait d'oser... votre petit conte paraît dans ces pages et il leur donne du charme. Merci, et gardez moi tous ces chers sentiments, n'est-ce pas?

FRIMAS.—Vous êtes bien jeune, mais j'apprécie tout de même et fortement votre esprit de travail. Seulement ce petit essai révèle votre âge, il faudra vous mettre à l'œuvre et persévérer, si vous voulez atteindre au succès dont vous rêvez.

YVON D'ANGUS.—Malheureusement votre manuscrit nous est parvenu assez longtemps après la fermeture de notre petite enquête, et nous en sommes maintenant aux qualités du jeune homme moderne et bien aussi à ses défauts... s'il en a...? Aussi j'attendrai avec hâte vos observations sur ce grave sujet.

ROLAND B.—Nous ne pourrions utiliser ces peintures qui dénotent d'une jolie vision, et d'un art charmant. Notre revue pourrait s'en servir comme couverture, car elle ne donne que des têtes et non des paysages. Je vous les retourne donc avec l'expression de mes vifs regrets.

COM.—Je ne tiens pas le moins du monde à vous enlever vos illusions, bien au contraire, je voudrais vous en insuffler de nouvelles. Seulement nous sommes débordés de manuscrits qui attendent, attendent... Voulez-vous me permettre d'offrir votre pièce à la rédactrice d'une page féminine d'un grand journal qui s'empressera de l'accepter.

UNE ABONNEE.—Vous voyez que la Petite Poste est revenue, et j'espère maintenant, vous voilà contente. Il n'y a rien que nous ne fassions pour avoir le sourire de nos amies.

DR JOSEPH C.—J'ai bien aimé votre lettre, et bien aussi votre livre que je déguste en ce moment et auquel je veux consacrer un article un peu élaboré. J'ai trois romans canadiens, sans compter deux des éditions Garand. Vous avouez, n'est-ce pas qu'en journaliste consciencieuse, je dois leur donner la plus grande attention, plutôt que d'en causer à la légère, et négligemment. Vous avez bien fait de parler de l'amour, et j'ai justement cité ces lignes de votre lettre dans un article écrit lors de la Semaine du Livre Canadien. Je souhaite à votre œuvre le succès que donne la sympathie du public.

MAMAN INQUIETE.—Calmez votre inquiétude, et gardez-nous surtout d'employer quoique ce soit. Ce duvet disparaîtra de lui-même, et rapidement. Ces choses arrivent fréquemment et ne doivent pas vous inquiéter en aucune façon. Si cela persiste, alors, nous aviserons.

VEIL.—Merci de vos félicitations si gentilles et qui me font bien plaisir, je vous l'avoue en toute sincérité. Vous aurez je crois plaisir à vous composer de jolies choses d'après les modèles des publications François Tedesco, qui toutes traitent de ces différents travaux féminins. Adressez une demande pour numéros spécimens à " Publications François Tedesco, 39 Boulevard Raspail, à Paris ". Je ne comprends pas le nom très bien. Est-ce la " Femme de France "? Je ne connais pas cette publication, mais peut-être une lectrice pourra-t-elle me renseigner à cet effet.

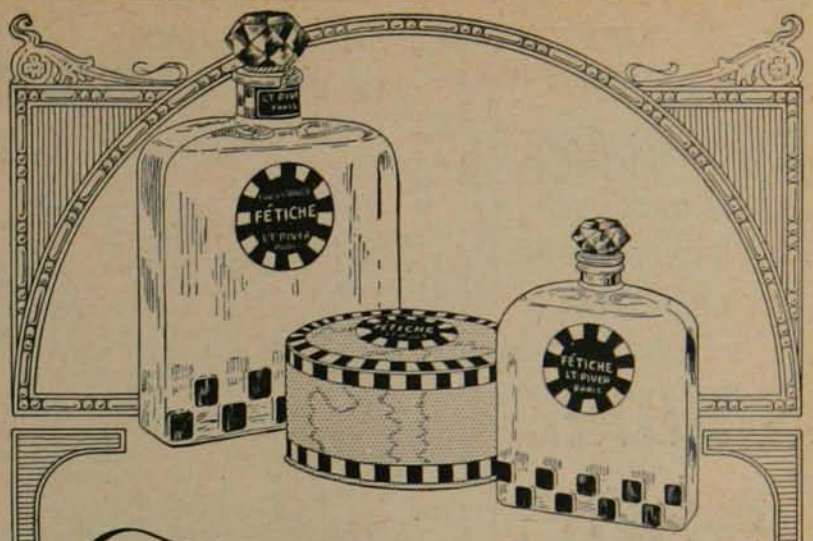
CARMEN.—Oui, il est bien dommage que vous n'ayiez pas d'enfant, mais puisque Dieu vous en refuse, que n'en adoptez-vous un qui ne soit un tout petit, et que l'on ne pourra jamais vous ôter, parce qu'il ne sera à personne. Il s'en trouve dans les crèches qui sont bien attirants, et dont l'origine ne doit pas inspirer de craintes. La mère était jeune, saine et ignorante, que voulez-vous, de pauvres êtres sont si mal gardés. Alors il n'y a guère à craindre du côté hérédité, et ces enfants sont aussi souvent que les autres, de bons petits enfants, croyez m'en. Cela vous amuserait et vous empêcherait

d'être triste, et vous auriez conscience de remplir votre rôle maternel tout de même, en plus d'un rôle charitable. Mais si cela est impossible, votre mari vous trouvera sans doute trop délicate pour une pareille tâche. Je ne puis que vous conseiller de lire, de vous promener, de vous occuper à des travaux féminins, et d'essayer d'intéresser autour de vous des femmes moins bien douées à des choses littéraires et d'art, et à des œuvres charitables. Il doit y avoir des pauvres chez-vous, visitez-les, donnez leur la douceur de votre présence. Je devine en vous rien qu'au ton de votre lettre, un charme extrême. Et le charme, c'est une magie qui opère des miracles. Alors ceux que vous approcherez se sentiront apaisés et consolés, et de voir l'effet bienheureux du don de votre présence, vous éprouverez vous-même la meilleure distraction. S'il vous plaît d'écrire, faites-le souvent. Je suis là pour vous entendre, et j'espère, pour vous comprendre également.

ISAURE.—Vous ne savez pas la joie que m'apporte votre lettre, car depuis quelque temps ne recevant plus de nouvelles, je m'inquiétais de vous. Vous êtes si loin, et c'est en vain que l'on vous cherche quand vous vous faites silencieuse. Mais votre sourire est apparu, et plus charmant que jamais. Alors, la paix est revenu avec lui. Pourquoi M. René du Rouge n'écrit pas plus souvent? Parce qu'il travaille, et énormément. Directeur de l'enseignement des langues de même que professeur de littérature française à l'Université McGill, il est fort occupé, et ne compte guère de loisirs. Je vous félicite d'être l'une de ses ferventes admiratrices, cela prouve que vous avez du raffinement dans le goût, et je n'en suis pas du tout surprise, mais ravie. Mais non, je ne vous quitte pas. J'ai l'impression d'être rivée à mon fauteuil de rédaction, et je ne le pourrai quitter d'ici deux à trois ans, sans doute. Vous voyez que si j'ai l'esprit voyageur, je ne remue guère autrement. Merci de votre cher souvenir, et gardez moi toute votre amitié.

OLY VARNES.—Comme c'est bien ce souci de préserver même avant qu'il ne naisse l'âme et l'esprit de l'enfant, et lui préparer de beaux jours, par votre précautionneuse tendresse. Tout dépend évidemment de votre tempéramment. Si vous êtes calme, vous pouvez profiter de distractions qui donneront de la gaieté à votre petit enfant, mais si vous êtes dolente et faible, il vaut mieux vous river à votre fauteuil, et ne prendre que la somme d'exercice nécessaire à votre santé. Tout doit être, proportionné à vos goûts, à vos aptitudes, et vous sauver le plus possible de ces caprices idiots que s'accordent les femmes, dans votre situation, qui sont convaincues que tout doit plier devant leurs exigences insupportables et quelquefois ridicules. Le mari terrorisé essaie de donner tout ce que demande la femme capricieuse, alors qu'il ferait beaucoup mieux de la traiter comme un être normal et qui a encore la tête sur les épaules. Choisissez ces portraits suivant votre goût, s'entourer de jolies choses est certainement excellent. Le laid appelle le laid... Et puis, je vous fais adresser le petit livre de Donnadieu édité ici, par les soins du Docteur Nadeau, par le gouvernement provincial et qui doit être l'évangile de toute maman. Vous trouverez là un bien meilleur conseiller que votre humble amie. Mais puisque je vous suis sympathique, laissez-moi souhaiter et là bien profondément, que votre bébé, Madame, soit doué à tous les points de vue, de façon à combler toutes les fiertés légitimes de sa petite maman.

MADELEINE.



Fétiche

Le Dernier Triomphe de Piver

Cette récente création, présentée en flacons artistiques, offre une odorante synthèse de jeunesse, joie, vivacité, et beauté.

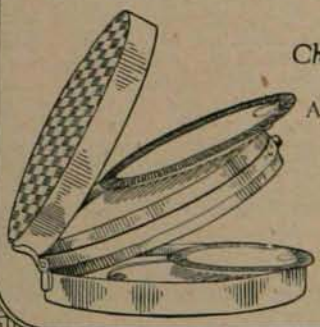
Tout ce que nécessite la toilette de madame, dans de très élégants contenants marquetés noir et or.

Essence,
Eau de Toilette,
Lotion,
Poudre de Riz,
Poudre de Toilette,
Compactes Jumelles,
Pommade pour les lèvres,
Savon,
Poudre à Sachets,
Talc, etc., etc.

L.T. PIV&R
Paris, France
(Fondée en 1774)

Chez tous les bons fournisseurs

A. GIROUX, Concessionnaire Canadien
46 rue St-Alexandre, Montréal.



LES PLUS BEAUX ROMANS: Sur réception de la somme de 75c, nous vous expédirons, par poste, un volume a choisir parmi les titres suivants:

Le roi de Kidji, Delly.
Elfrida Norsten, Delly.
Les ombres, Delly.
Mitsi, Delly.
La chatte blanche, Delly.
Magali, Delly.
L'Exilée, Delly.
Une femme supérieure, Delly.
Fiancée d'avril, G. Chantepleure.
Malencontre, G. Chantepleure.
Le hasard et l'amour, Chantepleure.
Sphinx blanc, Chantepleure.

Numéro spécial de l'Illustration Noël, $1.60 par poste.
L'ALMANACH HACHETTE 1926, 40c par poste.

LIBRAIRIE PONY, 374, Ste-Catherine Est, MONTREAL
Téléphone: Est 2855.

LE SUCCES
dans la cuisson
est assuré quand
vous faites usage
de
POUDRE
A PATE
MAGIQUE
Elle ne contient
pas d'alun et ne
laisse pas un
goût amer

Cette lettre réjouit
Douces attaches
qui resserrent
l'amitié.
Papeteries
BARBER-ELLIS
ORGANDI FRANÇAIS

Les Choses Féminines

Par Soeur Marthe

Confiture de tomate.s.—En pleine saison, au moment où elles sont bien mûres et peu coûteuses, prendre des tomates, les éplucher, enlever soigneusement les pépins et mettre à cuire avec un poids de sucre égal aux 8-10 du poids des tomates (2 livres de tomates et 26 onces de sucre). Parfumer au citron ou à la vanille et laisser cuire. Confiture excellente et peu coûteuse.

Dent de loup.—Battez ensemble une demi livre de sucre avec deux œufs entiers, deux blancs, une demi livre de farine et jus de citron. Faites couler ensuite dans la forme dite : dent de loup.

Pain de macaroni au jambon.—Faites cuire une livre de macaroni à l'eau bouillante. Ajoutez-y un quart de livre de beurre, saler, poivrer, et bien saupoudrer avec un quart de gruyère râpé et un quart de parmesan. Beurrer un moule uni, saupoudrer le beurre du moule avec de la mie de pain émiettée, verser dans ce moule la moitié du macaroni préparé, puis, placer par-dessus quelques tranches de jambon fumé roulées dans de la sauce tomate : remplir le moule avec ce qui reste de macaroni et mettre au four chaud. Lorsque le macaroni est bien coloré partout, démouler et servir avec une sauce tomate.

Veau à la bourgeoise.—Une livre et demie de carré, de quasi, d'épaule ou même de rouelle, un œuf de beurre, un verre d'eau ou de bouillon, une cuillerée d'eau-de-vie, sel, poivre, bouquet garni, deux oignons, de petites carottes, un pied de veau coupé en trois ou quatre.

Prenez un morceau de carré, de quasi, d'épaule ou même de rouelle. Si c'est un morceau d'épaule, vous le désossez, roulez en manchon et vous le ficelez.

Si votre morceau est maigre, traversez-le de part en part de gros lardons. Faites roussir gros comme un œuf de beurre, plus, si votre morceau est gros. Lorsqu'il est d'un beau blond, faites-y revenir et prendre couleur à votre morceau de veau ; mouillez de deux verres d'eau ou de bouillon et d'une cuillerée d'eau-de-vie.

Mettez sel, poivre, bouquet garni, un oignon, des petites carottes ou des grosses coupées en ronds, un pied de veau coupé en trois ou quatre ; faites cuire à petits bouillons pendant deux ou trois heures.

Otez le bouquet ; dégraissez ; servez votre morceau de veau entouré des carottes et du pied.

Si votre sauce était trop longue, avant de la verser sur le veau, vous la feriez réduire à grand feu.

Perdreaux en salmis.—Un perdreau, la moitié d'un œuf de beurre, quelques oignons, une demi-cuillerée de farine, un quart de litre de vin rouge, un quart de verre d'eau ou de bouillon, sel, poivre, bouquet garni, un peu de muscade, un peu de zeste de citron, croûtons frits ou tranches de pain grillées.

Plumez, videz, faites cuire à la broche 25 à 30 minutes devant feu vif. Levez les membres et l'estomac. Faites blondir gros comme la moitié d'un œuf de beurre dans une casserole ; ajoutez-y la moitié d'une soucoupe d'oignon haché fin, une demi-cuillerée de farine ; faites revenir sur feu vif ; mettez le foie, les poumons, la carcasse des perdreaux que vous aurez bien pilés au mortier, puis le quart d'une bouteille de vin rouge, le quart d'un verre d'eau ou de bouillon, sel, poivre, bouquet garni, muscade et une petite tranche de zeste de citron ; faites bouillir une heure. Passez ce mélange dans une passoire à sauce, en pressant et pilant bien, jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la passoire que ce qu'il est impossible de faire passer. Mettez les membres et l'estomac du perdreau dans le salmis et remettez sur le feu jusqu'à ce qu'ils soient chauds, en se gardant bien de laisser bouillir ; servez sur des croûtons frits ou des petites tranches de pain grillées.

Potage de mouton à l'anglaise.—Mettez une épaule de mouton, des navets en assez grande quantité, quelques oignons, des pieds de céleri, sel, poivre, girofle et gingembre. Après avoir bien écumé, laisser bouillir doucement pendant trois ou quatre heures et servir la viande et les légumes dans le bouillon.

Pour remplacer le thé.—Pour les personnes que le thé incommode et qui ne peuvent pas le supporter, voici une recette de remplacement. On fait une décoction d'avoine, à laquelle on ajoute un peu de lait, et on a une boisson aux qualités fortifiantes et au goût vanillé, qui fait vite oublier le the ; elle est aussi tonique que le meilleur des thés chinois, russe ou japonais.

Quasi de veau aux salsifis (relevé).—Prenez des salsifis bien frais et bien noirs ; ratissez-les, coupez-les au fur et à mesure dans de l'eau fraîche acidulée. Retirez, égouttez et mettez-les dans une casserole avec du beurre, une pointe d'échalote hachée fin. Tournez-les pendant dix minutes, à feu très doux, sans laisser prendre couleur. D'autre part, partagez un quasi de veau que vous désossez et ficelez. Faites-le revenir dans une casserole avec du beurre. Lorsqu'il a pris une belle couleur, mouillez d'un verre de bouillon parfumé à l'arome Patrelle, joignez-y les salsifis, un bouquet garni ; couvrez et laissez cuire à petit feu pendant une heure et demie. Assurez-vous de la cuisson des salsifis. La cuisson terminée, dressez le quasi sur un plat chaud ; dégraissez la cuisson ; mettez les salsifis en garniture autour du plat, et versez le jus de la cuisson sur le tout. Servez.

Langues de mouton en papillotes.—Langues de mouton, carottes, oignon, bouquet garni, sel, poivre, beurre, fines herbes, mie de pain, persil.

Grattez, nettoyez et lavez vos langues ; mettez-les dans l'eau bouillante, jusqu'à ce que vous puissiez ôter la petite peau dure qui les couvre ; enlevez les parties dures du haut ; faites cuire les langues deux ou trois heures dans une casserole avec eau, carottes, oignons, bouquet garni, sel et poivre, ou bien tout simplement dans le pot-au-feu. Une fois bien cuites, retirez-les et laissez égoutter. Mettez-les dans une casserole avec beurre, fines herbes hachés fin, un peu de mie de pain émiettée, tournez et faites revenir sur feu vif, otez du feu. Disposez des morceaux de papier un peu fort, taillés en cœur, autant de morceaux qu'il y a de langues, et assez grands pour que chaque morceau puisse envelopper une langue, frottez-les de beurre, saupoudrez de mie de pain émiettée fin et mélangée avec du persil haché très fin.

Enfermez-y les langues, avec un peu de leur sauce et de leur assaisonnement, roulez les bords de manière que le tout soit bien enfermé. Faites griller sur feu doux un quart d'heure à vingt minutes environ en changeant de côté.

Galantine de veau.—La moitié d'une épaule de veau, une livre de poitrine de porc, une demie livre de jambon fumé cru, une livre de chair à saucisse, sel, poivre, épices, bardes de lard, couenne, carottes, oignons, clous de girofle, bouquet garni, deux œufs.

Désossez votre morceau d'épaule, enlevez une partie des chairs de l'intérieur, que vous coupez en forme de lardons de la grosseur et de la longueur du doigt. Coupez de la même façon, la poitrine de porc frais dont vous ôtez la couenne. Coupez aussi le jambon. Etendez l'épaule... saupoudrez de sel, poivre, épices. Mettez dessus une couche de chair à saucisses ; rangez sur cette couche de lard le jambon et le veau en les entremêlant ; mettez une nouvelle couche de chair à saucisse et ainsi de suite.

Roulez et ficelez soigneusement en forme de gros saucisson. Enveloppez dans un linge, ficelez encore. Garnissez une braisière de bardes de lard, de couenne, de carottes, oignons, clous de girofle, bouquet garni. Placez sur cette couche l'épaule avec ses os autour et un pied de veau coupé en trois ou quatre. Assaisonnez de sel et poivre. Emplissez d'eau froide de manière que le tout baigne complètement. Couvrez et laissez cuire quatre heures. Otez l'épaule.

Ne la déficelez que lorsqu'elle sera complètement froide, il est préférable d'attendre le lendemain. Aussitôt l'épaule otée de la braisière, vous passez la cuisson, la dégraissez et la clarifiez. Pour cette dernière opération vous vous y prenez de la manière suivante.

Battez bien ensemble deux œufs, blanc et jaune, versez-y la cuisson un peu refroidie et mélangez bien. Vous mettez votre mélange sur le feu jusqu'au moment où il commencera à bouillir ; retirez-le alors sur le bord du fourneau avec feu sur le couvercle et laissez-le mijoter pendant une heure. Au bout de ce temps, vous le passez à travers une serviette en versant avec précaution, puis vous le mettez autour de votre galantine déballée et dégagée de ses ficelles.

Pigeons aux petits pois.—Bridez quatre pigeons avec les pattes en dedans ; les mettre dans une casserole avec du lard fondu et deux petits oignons ; les saler et les faire revenir. Quand ils sont de belle couleur, ajouter une demie livre de petit-salé coupé en gros dés. Mouiller à moitié de hauteur avec du bon bouillon, parfumé à l'arôme Patrelle. Continuez l'ébullition sur feu modéré jusqu'à ce que les pigeons soient à moitié cuits. Leur mêler alors un litre de pois écossés et un peu de persil. Couvrir la casserole, la retirer sur feu doux et sauter le ragoût de temps en temps. Quand les pigeons sont à point, les égoutter, les débarder, les dresser, enlever le bouquet et les oignons, lier les petits pois avec un morceau de beurre manié ; les verser sur les pigeons.

Harengs bordelais. — Videz, essuyez les harengs (un par personne). Otez les têtes, posez sur le gril chaud. Retournez lorsqu'ils sont frits et faites cuire de l'autre côté. Mettez dans un plat allant au feu, quelques cuillerées d'huile, du persil, des échalottes, de l'ail, de la ciboule, une tomate en morceaux (ou si la saison des tomates est passée, trois cuillerées de sauce tomates), faites cuire cinq minutes à feu vif, salez légèrement. Posez doucement les harangs frits et servez chaud dans ke plat même, avec des pommes de terre cuites à l'eau salée, qui pourront remplacer le pain.

Vous aimerez la saveur des deux
Seal Brand
Chase & Sanborn
CAFÉ THÉ
Vendu en paquets Seulement

F66

Si vous demandez du BOVRIL exigez du BOVRIL

Le Bovril n'est pas un simple "extrait de boeuf". C'est la substance, la force même du boeuf — un produit qui nourrit, fortifie et dont la réputation de qualité uniforme est répandue dans le monde entier. Buvez du Bovril au lunch — chaque fois que vous vous sentez fatigué, épuisé. Mais lorsque vous demandez du Bovril au restaurant, à la "fontaine", dans les hôtels, voyez à ce que l'on vous serve du Bovril et non un produit quelconque auquel il manque les éléments vitaux qui caractérisent le Bovril.

BOVRIL

Vendu en Flacons seulement

Fabriqué au Canada

5

Nous voulons des AGENTS Partout

Ceux qui ont de nombreux moments de libre peuvent se faire d'appréciables revenus en faisant de la propagande pour nous.

Ecrivez immédiatement, pour de plus amples détails, au gérant de la circulation.

LA REVUE MODERNE,
198 est, rue Notre-Dame, Montréal.

Section des Patrons

PATRON NO. 2528.—Robe-tunique pour dames et demoiselles. Col en forme de V avec collet. Manches longues avec manchettes. Insérés circulaires sur les côtés du devant. Largeur au bas, pointure 36, environ 2 verges, 6 pièces.

16 ans..... 36 38 40 42 44 b.
37 39 41¼ 44 46¼ 49 h.

Longueur du centre-dos du col au bas, 48 pouces. Aucun bord n'est alloué pour pointures de dames, mais un bord de 3 pouces est alloué pour la pointure 16.

Front (F) ; dos (B) ; insérés (N) ; col (C) : Cousez l'inséré au devant, appareillant les perforations. Fermez le sous-bas et l'épaule, tels que perforés. Fermez la couture du col, en arrière (C) telle que pointillée. Attachez le collet au col de la robe, les perforations et le centre-dos étant égaux, laissant le collet libre à l'avant des petites perforations. Rapprochez les bords inférieurs du collet ensemble et finissez avec une boucle au centre-pont.

Manche (S) ; manchette (D) : Fermez les coutures telles que perforées, pointant la couture en pointe jusqu'au point de la petite perforation ; laissez les bords libres au-dessous de la grande perforation. Cousez la manche dans l'emmanchure telle que pointillé, la grande perforation à la couture de l'épaule et les petites perforations à la couture du sous-bras.

VERGES DE TISSUS NECESSAIRES

Pointures	Avec collet et manchettes contrastant, sans revers		avec revers		D'un seul tissu, sans revers		avec revers	
	36 p.	40 p.	54 p.	54 p.	36 p.	40 p.	54 p.	54 p.
16 ans	3⅝	2¾	2¾	2⅜	3½	2⅜	3½	2⅛
36 p	3⅝	3¼	2⅜	2½	3⅜	3¼	2⅜	2⅜
38 ou 40 p	3⅝	3¼	2⅜	2½	3⅜	3¼	2⅜	2⅜
42 ou 44 pouces	3⅞	3¾	2⅜	2⅜	3⅜	3¼	2⅞	2¼

Taillez les manchettes sur la longueur ou la largeur pour épargner du tissu.

On peut se procurer ces patrons avec toutes les indications nécessaires, pour le prix de 20c, en s'adressant à "Section des Patrons", mentionner la grandeur,

La Revue Moderne,
198, Notre-Dame Est.

WABASSO signifie: "Le Lapin Blanc du Nord" et veut dire aussi pour les Canadiens : " Un Coton de qualité supérieure produit au pays et l'équivalent des meilleures lignes venant de l'étranger."

La Cie WABASSO fabrique des Batistes, Madapolams, Shirtings, Nansouks, Cotons pour Lingerie, Voiles, Cotons à Draps de Lits, Cotons Circulaires, etc., etc., et depuis une année, a mis sur le marché des Broadcloths, des Voiles, des Quadrilles à lingerie, etc., dans les couleurs pastels telles que Crème, Rose, Ciel, Mauve, Maïs, Nil, Pêche, Corail, etc., etc.

"Bon comme l'Or"
" Blanc comme la Neige"

"WABASSO" EST AU COTON CE QUE "STERLING" EST A L'ARGENT: LA MARQUE DE QUALITE.

"WABASSO"

The Wabasso Cotton Company, Limited

TROIS-RIVIERES, QUE.

GRATIS Tube pour 10 jours
ENVOYEZ LE COUPON

Pas de Dents "décolorées"

---pas de gencives ternes

lorsque ce film (*couche pelliculaire*) malpropre est enlevé

Acceptez ce remarquable essai pour les dents. Vous en obtiendrez ces dents d'une blancheur éblouissante et ces gencives comme du corail qui rendent les sourires *charmants et attrayants.*

LA science dentaire moderne a fait de récentes et importantes découvertes pour l'éclaircissement des dents voilées et sales. En quelques jours vous pouvez obtenir un grand changement dans la couleur de vos dents ; vous pouvez leur donner une blancheur éblouissante et à vos gencives, la saine teinte de corail que vous enviez aux autres.

Si vous recherchez une nouvelle beauté et un charme nouveau, essayez cette nouvelle méthode. Faites comme des millions ont fait sur les conseils d'autorités en art dentaire. Centuplez la valeur de votre sourire. Envoyez le coupon par poste. Un tube d'essai pour 10 jours vous sera expédié.

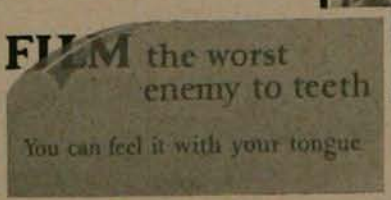
En-dessous de la couche pelliculaire se trouvent des dents superbes et brillantes

Passez votre langue sur vos dents et vous y sentirez une sorte de pellicule, une couche visqueuse, qui les recouvre.

Cette couche pelliculaire est l'ennemie de vos dents — et de vos gencives. Vous devez l'enlever.

Elle colle aux dents, pénètre dans les interstices et y reste. Elle absorbe les décolorants et donne à vos dents cette apparence voilée, " décolorée ".

Les microbes y germent par millions, ce qui prédispose vos dents à la carie.



Couche pelliculaire La pire ennemie des dents.
Vous pouvez la sentir avec votre langue.

Et ceci, avec le tartre, est la principale cause de la pyorrhée et des maux de gencives.

Beaucoup de maux de dents et de gencives sont maintenant occasionnés par cette couche pelliculaire.

Les anciennes méthodes sont défectueuses pour la combattre avec succès. *C'est pourquoi, peu importe le soin que vous en prenez maintenant, vos dents demeurent laides et peu attrayantes.*

Les nouvelles methodes l'enlevent et raffermissent vos gencives

Actuellement, la science dentaire a découvert des combattants efficaces dans un nouveau genre de pâte dentifrice appelée Pepsodent. Leur action est de coaguler le film (couche pelliculaire), de l'enlever, puis de raffermir les gencives.

Les méthodes ordinaires ne peuvent assurer ces résultats. C'est pourquoi, le monde entier, sur les conseils des dentistes, a adopté cette nouvelle méthode.

Ce que vous verrez lorsque cette couche pelliculaire sera enlevée — la blancheur de vos dents — vous émerveillera. Vous cachez tout simplement la beauté de vos dents.

Quelques jours de son emploi vous prouveront indubitablement sa puissance. Envoyez le coupon par poste. Un tube d'essai de 10 jours vous sera expédié gratuitement.

Envoyez ceci
GRATIS
par poste pour obtenir un tube d'essai de 10 jours.

Fabrication Canadienne
CANADA
Pepsodent
REG. IN
Le dentifrice de l'ère nouvelle.
Approuvé par les autorités dentaires du monde entier

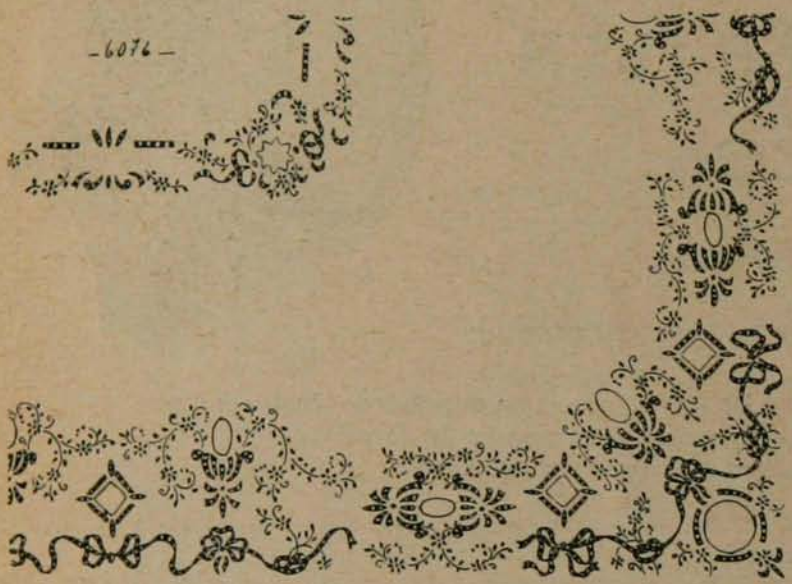
LA PEPSODENT COMPANY, Dept. 421 191, rue George, Toronto, Ont.

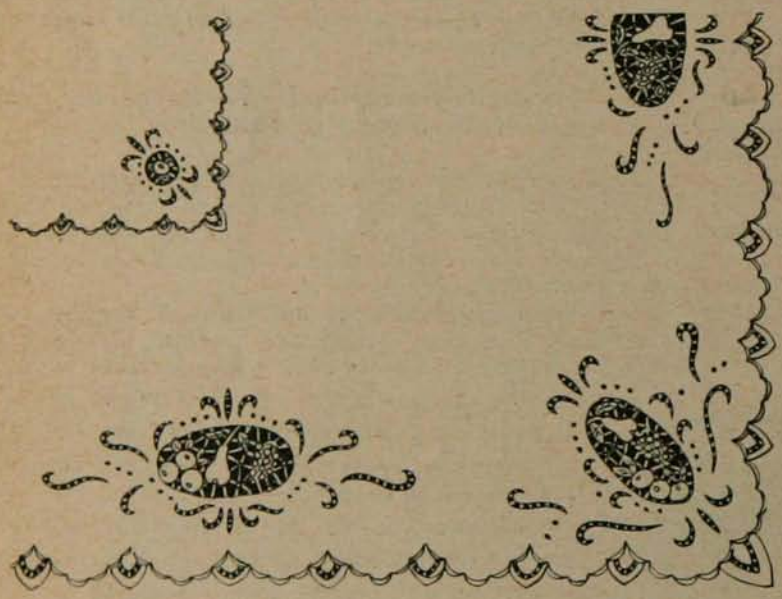
Nom _____

Adresse _____

(Un seul tube par famille) 1967 A

Les Ouvrages Féminins





Voici l'hiver revenu avec ses loisirs, et les longues soirées qui invitent au travail paisible dans la demeure bien close. C'est le moment pour la jeune fille d'entreprendre la pièce de résistance de son trousseau, ou pour la maîtresse de maison, d'enrichir d'une pièce nouvelle sa collection de linge de table.

Ce sont donc encore deux nappes que nous présentons aujourd'hui à nos lectrices ; conçus dans un esprit entièrement différent, ces deux modèles sont également séduisants.

Beaucoup de clientes nous demandent des modèles de fruits, qui ne soient pas trop longs d'exécution. Celui qui est présenté ici est à la fois très simple et très décoratif. Les fruits disposés en médaillons, se brodent au richelieu sur fond de brides ; au richelieu également, le léger motif qui relie les coins et les milieux des côtés. Le motif ajouré qui orne le feston, est d'un heureux effet.

Patron au carbone de cette nappe, 35c ; serviette, 20c., 20% avec le coupon de la Revue. Tout étampée, en 2 x 2¼ verges sur coton fini toile, $4.75 ; sur pure toile suivant qualités, $7.75 et $9.50. Une réduction de 50c sur ces prix est accordée avec le coupon de la Revue.

Les serviettes assorties peuvent être obtenues en n'importe quelle dimensions.

Le second modèle de nappe présenté sur cette page, est d'un aspect très somptueux. Au bord, une dentelle de venise, filet ou cluny. Des médaillons assortis sont disposés tout le tour de la nappe. Ils n'ont que 3 à 4 pouces ; ce qui permet de se les procurer plus facilement que les grands. Quant à la dentelle à choisir de préférence, il est bon de se rappeler qu'une dentelle filet demande une toile fine, tandis que le cluny ou le venise s'accommodent fort bien de toiles d'un grain plus gros. Ces deux dernières dentelles ont aussi l'avantage d'offrir une solidité à toute épreuve, tandis que le filet japonais, à peu près le seul en vente sur le marché, offre peu de résistance.

Patron au carbone de cette nappe, 2½ sur 3 verges, 35c. ; centre en plus, 15c., 20% de remise avec le coupon de la Revue. Tout étampée sur toile, suivant qualités, $10.50 et $13.25. 75c de remise avec le coupon de la Revue.

Comme toujours les dimensions peuvent être modifiées sur demande.

Les lectrices de la Revue sont assurées de toujours rencontrer la plus grande attention soit pour leurs demandes de renseignements, ou pour leurs commandes.

Travaux féminins de la Revue Moderne

Veuillez trouver ci-inclus le montant de.....

pour le modèle No.....

Nom.....

Adresse.....

Veuillez présenter ce coupon avec chaque achat
à la Maison RAOUL VENNAT
340 Est, rue Ste-Catherine Montréal

A la Croix du Mont-Royal

Salut O Croix vraiment royale,
Gloire d'un Mont prédestiné,
De notre foi nationale,
Témoignage tout spontané.

Entre ciel et terre placée,
Comme l'étoile à l'horizon,
A toute âme désemparée,
Tu sers de guide et de blason.

De la montagne solennelle,
Où Maisonneuve l'arbora,
Bénis notre ville actuelle,
Qui, de Lui, toujours s'honora.

Descendants d'une race illustre,
Qui a juré haine aux félons,
Que jamais la peur ne nous fruste
D'affirmer ce que nous croyons.

Signe de notre foi antique,
Clef des mystères de Pathmos
Sois sur cette rive atlantique,
Le " Gesta Dei per Francos ".

Phare éclatant de notre histoire,
Guide aimé des jours orageux,
Sois-nous symbole de victoire,
Pour l'avenir aux lourds enjeux.

Nous t'aimons aux lueurs de l'aube,
Comme sous les feux du midi ;
Quand l'ombre du soir a grandi,
Tu sembles éclairer le globe.

Témoin sacré du Rédempteur,
Quand viendra le Juge sévère,
Parle-lui, fléchis sa colère,
Défends-nous contre sa rigueur.

Croix d'honneur ou du Capitole,
Joyau, diadème des rois,
A qui triomphe ou se désole,
Tu redis : " *Aime, souffre et crois* ".

Sous le choc violent des tempêtes,
Dans l'éclat d'un ciel azuré,
Paisible, à nos yeux, tu reflètes,
Le calme d'un port assuré.

De nos lois, gardienne fidèle,
Lien sacré de nos traditions,
Maintiens l'union fraternelle,
Garde-nous des séductions.

Sous tes bras, deux cités reposent,
Champ des morts et sol des vivants ;
De la famille qu'ils composent,
Entends les appels suppliants.

Colon que charme notre fleuve,
Ne crains ni l'effort ni l'épreuve,
Vers cette croix, lève tes yeux,
Et lis : " *Bienvenue en ces lieux* ".

Avec amour, je te révère,
Noble étendard de liberté,
Sous ton égide tutélaire,
Que j'aborde à l'éternité.

J. F. S.

Vous apprécierez le "Mentholatum Vaporisé"

Un massage au " Mentholatum Vaporisé " est extraordinairement efficace pour rafraîchir et adoucir la peau et lui donner du velouté. Plus propre et plus sain que les crèmes et les glaises. L'application prend moins de temps et le coût en est bien moindre.

Faites cet essai : vous serez convaincue. Trempez une serviette dans l'EAU CHAUDE et tordez-la. Appliquez-la sur la figure, durant une minute, pour ouvrir les pores ; puis faites un massage de la figure au Mentholatum, pendant deux ou trois minutes. Répétez deux fois l'application de la serviette chaude et terminez par une application de la serviette à l'eau froide. Vous serez émerveillée du résultat.

Demandez échantillon à THE MENTHOLATUM Co., Bridgeburg, Ont.
Envoyez 10 sous (pour frais de poste et d'emballage).

LA REVUE MODERNE

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs, Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée., 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

Douleur

PAR

J. ROD. BORDUAS

Nous étions trois, des frères.

Pressés les uns contre les autres ; cherchant le moyen de résister au froid qui nous envahit, nous occupons notre pensée.

L'un lit, par raisonnement plutôt que par induction, un roman. Ce serait peine perdue pour quiconque que d'essayer de le dissuader de faire telle lecture car, selon lui, cette fiction qu'il dévore, lui permet, sans trop de responsabilité, d'oublier un instant les devoirs auxquels il doit s'astreindre.

Un autre, obsédé par cette idée de parvenir, de faire le plus d'argent possible dans le moins de temps qu'il ne faut, revise son livret d'épargnes, pousse des exclamations qui trahissent l'état peu satisfaisant de son avoir.

Et enfin moi, absorbé dans la lecture des aventures de M. Pickwick, comme les sait si bien raconter Dickens, ne tenant nullement compte des instants, voire même des heures, qui s'écoulent.

Dehors, la température est aussi inclémente que peut l'être un soir de septembre, dans notre pays, quand le soleil n'a pas paru de tout le jour.

Un silence vierge règne dans l'appartement, mais un bruit insolite, une intonation lugubre, un chant étrange, qui sort d'un endroit impossible à définir, vint attirer notre attention.

Par instinct, nos yeux fouillent dans le vague, cherchant un point d'appui, un indice, un peu effrayés, mais plus étonnés par ces sons vagues qui continuent toujours.

Puis, la vérité nous arriva, claire, précise.

C'était la voix de notre père !

Mais où est-il ? Pourquoi chante-t-il si tristement cette complainte au son de laquelle il a bercé notre enfance les jours d'hiver, près du vieux poêle de fonte ?

Je ne sais quelle sensation triste, quel sentiment d'angoisse nous assaille à l'audition de cette voix qui nous semble venir de l'au-delà.

Le chant triste cesse. Je me lève et me dirige vers la pièce voisine.

Sous la lumière, je le vois assis dans sa grand'chaise, coiffé de sa casquette grise, qui garantit sa vieille tête, ornée que de quelques cheveux, ses mains longues, un peu ridées par l'âge, étendues sur ses genoux, la tête appuyée sur sa poitrine.

Il dort...

A quoi rêvait-il ? Revoyait-il notre enfance ? Se remémorait-il les jours d'autrefois alors qu'il nous berçait, le soir, pour endormir nos petits corps fatigués ? Dans la vision de la mort, qui ne tardera pas, regrettait-il son court séjour sur la terre ?

Ah ! ces douleurs paternelles, combien grande est la blessure qu'elles nous font au cœur ! quel chagrin pour nous, les enfants, que de les voir de nos yeux, l'échine de plus en plus cassée, la parole éteinte, les cheveux blancs, avec la hâte de s'endormir du sommeil de la terre.

Mais pourquoi les pleurer ?

Dieu, dans son Evangile, ne leur a-t-il pas promis un repos sans fin et un bonheur des plus doux ?

J. ROD. BORDUAS.

FERME LOGAN

J. JUTRAS

Derniers vestiges d'une ferme très connue.

En réponse a " Je vous la souhaite "

Madame,

Qu'elle soit bonne, heureuse et le paradis à la fin de vos jours.

A l'approche du nouvel an, l'on se sent rajeunir, les souvenirs du jeune âge se présentent devant nous avec tout leur cortège de gaieté.

Peut-être suis-je trop morose, lorsque tout le monde s'apprête à fêter bruyamment ce grand jour, marquant de son doigt le début d'une ère nouvelle " Mademoiselle 1926 ".

Je songe à ceux qui comme nous s'apprêtait à fêter " les fêtes ", comme disent nos gens, ceux que nous aimions et aimons encore, que nous chérissions et chérissons encore par le souvenir gravé en notre cœur, que trop tôt hélas ! nous ont quitté pour remplir le dernier souhait du " paradis à la fin de nos jours ".

Heureux si à tous ceux que nous avons fait souhait semblable ont vu se réaliser nos vœux.

"Chantent", "fêtent" là haut ! d'une façon magnifique.

Car ce dernier souhait de nos pères, semble aujourd'hui, devenir plat, l'on s'en moque : " allons ! si tu n'as pas autre chose à me souhaiter que ça, as-tu envie que je crêve ". Cela est tourné en ridicule, et pourquoi ? Parce que l'on n'y attache point toute l'importance que portaient nos pères.

Méditons et nous en comprendrons toute l'importance qui s'y rattache. Unissons-nous de cœur et d'âme, élevons notre esprit plus haut que la pauvre terre et réjouissons-nous du bon souhait " le paradis à la fin de vos jours ", car il est le réconfort de tout être bien pensant, et c'est le but vers lequel nous tendons tous, sans souvent nous servir des moyens pour y arriver...

Veuillez m'excuser Madame, mais le sujet est si beau que si j'étais poète, je laisserais la muse me guider, et je chanterais en vers élogieux la gloire de nos ancêtres.

Pour vous, Madame, santé, bonheur, dans votre foyer et pour de bon le paradis à la fin de vos jours, sans pour cela vous voir quitter notre chère revue, car vous faites œuvre de patriote ardente par votre plume toujours remplie " comme la source du Bois Brûlé qui ne tarit jamais puisqu'elle est toujours fraîche.

Votre tout dévoué,

J. JUTRAS.

PLUS DE JOURNEES PERDUES
COMME AUPARAVANT POUR LES FEMMES

Cette nouvelle manière remplace parfaitement les anciennes méthodes hygiéniques en vous offrant trois avantages, inconnus jusqu'à ce jour.

Par ELLEN J. BUCKLAND, *Garde-malade diplomée.*

UNE nouvelle robe — un dîner — une dance, probablement une heure d'automobile pour aller et revenir.

Ce qui eut été un problème pour la femme moderne d'hier, n'est aujourd'hui qu'un incident. Ses aïeules durent perdre un sixième de leur temps pour cette simple question hygiénique.

La science moderne a trouvée cette nouvelle méthode hygiénique, employée dans toutes les sphères de la société, par huit femmes sur dix. Méthode qui, une fois essayée est adoptée.

TROIS AVANTAGES IMPORTANTS

KOTEX est son nom. Il fut découvert pour la première fois par des infirmières durant la grande guerre. Il est fait de Cellucoton extra-absorbant, couvert d'une gaze hygiénique.

Il absorbe seize fois son propre poids en humidité, il est cinq fois plus absorbant que les serviettes hygiéniques ordinaires.

Chaque serviette est déodorizée. Pensez à la protection que cela seul vous donne. Pas d'ennui, pas de lavage, on s'en débarrasse aussi facilement que d'un chiffon.

VOUS LE TROUVEREZ PARTOUT, DE NOS JOURS

Si vous n'avez pas encore essayé Kotex, ne retardez pas, vous constaterez une différence non seulement pour votre tranquillité d'esprit mais aussi dans votre santé.

De nombreux spécialistes affirment que 60% des maux et malaises sont le résultat de méthodes précaires et sans hygiène. Et, c'est sur l'avis de leur médecin que des millions adoptent cette nouvelle méthode.

Un essai loyal vous convaincra de ses avantages et qu'aucune autre méthode n'est capable de l'égaler.

Procurez-vous Kotex en paquets sanitaires de 12 serviettes. deux grandeurs : Régulière et Kotex-Super. Dans toutes les pharmacies ou magasins à rayons.

Commencez à vous servir du Kotex dès aujourd'hui. Remarquez les améliorations apportées à votre santé. Demandez aujourd'hui notre brochure " Personal Hygiene ". Un échantillon de Kotex, vous sera envoyé gratuitement, vous n'avez qu'à le demander.

CELLUCOTTON PRODUCTS CO., LTD.
1203, Northern Ontario Building
TORONTO, ONT.

KOTEX
Protège — Déodorize

Vous apprécierez ces trois avantages

(1) Protection extérieure — Kotex absorbe 16 fois son propre poids en humidité. 5 fois plus absorbant que les serviettes hygiéniques ordinaires; il est en plus déodorisé, ce qui assure une double protection.

(2) Pas de lavage. On en dispose aussi facilement que d'une pièce d'étoffe — ce qui représente un gros tracas de moins.

(3) D'un achat facile. Dans la plupart des magasins, les boîtes sont enveloppées d'avance — vous vous servez, vous payez au vendeur et tout est dit.

L. R. M. 1

ELLEN J. BUCKLAND,
Cellucotton Products Co., Ltd.,
1203, N. Ontario Bldg., Toronto, Ont.

Envoyez-moi GRATUITEMENT, sous enveloppe, votre livre " Personal Hygiene ".

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Kotex Régulier
75 cts la douzaine.
Kotex-Super
$1.20 la douzaine.

Au Jour de l'An

Par PAUL MARGUERITTE

Auune famille n'était plus unie que la famille Bigot. Elle se composait de la grand'mère, Mme Bigot-Rézons, du fils, M. Bigot, de sa femme et de leurs trois enfants. Ces derniers, un garçon et deux filles, étaient tous mariés et avaient des petits garçons et des petites filles. En comptant ces trois jeunes ménages, ainsi répartis, M. et Mme Bigot les jeunes, M. et Mme Rigourd, M. et Mme de Préchasse, on était dix-huit à la table du jour de l'an, ce qui, avec le docteur Gonin, un vieil ami de la famille, faisait dix-neuf.

Or, on tenait toujours vingt, et la vingtième invitée n'était autre que la vieille Bernarde, la première femme de chambre de Mme Bigot Rézons, l'aïeule. Ses services depuis vingt-cinq ans, son dévouement à toute épreuve, la faisaient, ce jour-là, admettre au grand dîner de famille.

Et elle s'y tenait très bien, toute droite dans son vêtement noir, très simple et presque monastique, sa vieille tête paysanne aux pommettes ridées comme des pommes roses encadrée dans un bonnet de tulle noir. Sans doute, elle était bien un peu gênée, et elle ne parlait guère, bien qu'on lui adressât continuellement la parole avec bonté ; mais elle s'occupait de ses petits préférés, une blondinette fraîche des Préchasse et un gros joufflu des Bigot jeunes, entre lesquels, par délicatesse, on l'avait placée.

Le dîner tirait à sa fin ; — il faut dire que cela se passait de fondation chez les Bigot, pas les jeunes, mais chez leurs parents ; sans doute cela paraît compliqué, mais je vous assure que tout le monde s'y reconnaissait très bien ; — le dîner tirait donc à sa fin : on avait mangé un potage à la bisque, une sole normande, un filet de bœuf jardinière, des petits pois, la traditionnelle dinde truffée, de la salade avec un aspic de foie gras, une bombe à la pistache et à la framboise, et l'on versait enfin le champagne, les autres verres, par rang de taille, étant pleins de vin du Rhin, de Chambertin, et de Château-Margaux.

M. Bigot père, un homme grand et grave, prit en main sa coupe de champagne ; un complet silence aussitôt s'établit, peu à peu, grâce aux chuts énergiques et aux tapes sur les mains que les mamans donnèrent aux enfants ; et tous les regards convergèrent sur la vieille servante, qui, confuse, mais sentant qu'elle ne devait pas rougir, regardait à travers la table un des enfants, la petite Renée Rigourd, avec un de ces admirables regards tendres et sérieux d'une beauté souriante et un peu lasse, qu'ont certaines femmes du peuple.

Une sympathie flottait autour d'elle, se fixait sur son visage, — elle avait dû être très belle et beaucoup souffrir ! — descendait le long de ses épaules ployées par vingt-cinq ans d'un servage digne et irréprochable, s'attachait sur ses mains, des mains de manœuvre et d'obéissance, couturées, enflées, abîmées, très rouges, mais très propres, et qu'elle avait l'instinct fier de ne pas chercher à dissimuler sous la nappe.

M. Bigot donc se leva, le verre en main ; à côté de lui, l'aïeule, un sourire sur son grand visage pâle qui, d'habitude, ne souriait plus guère, fit un signe de tête à sa vieille, sa fidèle servante, comme pour l'encourager. M. Bigot, très simplement, d'une voix mesurée de magistrat, dit ceci :

— Avant de boire au nouvel an et aux espoirs de bonheur qu'il peut nous amener, j'estime que nous avons un toast à lever : il y a parmi nous une vieille, une fervente amie, je dirai presque une parente ! — Bernarde faisait penser, en effet, à une tante pauvre de province.

Pendant vingt-cinq ans elle a entouré de soins notre mère (il se tourna vers l'aïeule), elle a fait danser mes deux sœurs et moi sur ses genoux, et maintenant elle reporte sa tendresse sur nos nombreux enfants ; c'est pour vous, mes petits, dont je parle : un jour vous saurez combien Bernarde s'est montrée bonne, noble, dévouée, quel exemple de probité simple et d'attachement elle a donné. C'est pour cela, Bernarde, que tout d'abord je bois à vous et vous prie de trinquer avec nous. Tout le monde ici vous aime et vous respecte. Laissez-moi vous souhaiter de rester toujours vaillante et forte comme vous l'êtes et vous dire que vous boirez un jour, ici, je l'espère, à la santé non seulement de ces enfants que vous avez vus naître, mais des enfants de leurs enfants.

Il y eut un grand brouhaha, tous les verres tendus vers celui de Bernarde, tous les regards affectueux, tous les sourires reconnaissants dirigés vers elle. Elle répondit bonnement :

— Merci bien, monsieur Eustache, merci tous.

Et quand elle put se rasseoir, elle dit à la petite blondinette des Préchasse, sa voisine, sa chérie :

— Je ne sais pas parler, bien sûr.

Et l'enfant, ouvrant de grands yeux étonnés, se coucha sur elle et l'embrassa.

Mais M. Bigot le jeune, à son tour, s'était levé. Il caressa un moment sa barbe soyeuse ; c'était un jeune avocat de talent, très doux, avec des yeux d'un bleu pensif.

— Maintenant, dit-il, j'ai une prière à adresser à Bernarde. Je voudrais qu'elle nous fît un grand honneur : nous attendons — il sourit à sa femme — un cinquième bébé le mois prochain. Je vous prie, Bernarde, de consentir à être la marraine de cet enfant !

On applaudit ; mais la pauvre vieille, prise au dépourvu, car cela n'était pas dans le programme comme le toast annuel, ne sut où se mettre : elle devint rouge, puis pâle, avec une grosse envie de pleurer.

— C'est dit, n'est-ce pas ? Bernarde, vous serez la marraine du petit Jean, à moins que ce ne soit de la petite Jeanne ! Tout le monde vous en prie !

Un chorus amical renchérit sur ces mots ; les domestiques, flattés tout de même, oubliaient d'être jaloux et hochaient la tête.

— Oui, monsieur Henri, dit faiblement Bernarde.

— Et moi, je serai le parrain ! s'écria le bon docteur Godin, tout réjoui et tout fleuri. Donnez-moi la main, ma commère ! Allez, nous ferons bien les choses !

— Oh ! balbutia la vieille ; et attendrie, songeant à toute sa vie passée, à bien des chagrins soufferts, songeant qu'elle était déjà de grand âge et qu'un jour elle ne serait plus là, honorée et fêtée à cette place, elle saisit dans ses bras la petite blonde sa voisine, et l'embrassant follement, désespérément, elle fondit en sanglots, amers et doux.

PAUL MARGUERITTE.

Les études graphologiques devront être ainsi adressées à l'avenir:

GRAPHOLOGUE
198, Est rue Notre-Dame, MONTREAL.

ETOILE DES NUITS.—Esprit méditatif que la vie fera souffrir.

Le cœur et la tête sont en lutte continuelle.

Impressionnable, très dissimulée, elle oublie qu'à force de se concentrer on perd un peu la notion des réalités.

Elle a une certaine prévoyance qui l'empêche de bien faire ce qu'elle fait aujourd'hui pour ne penser qu'à ce qu'elle fera demain. Elle est active et cherche continuellement à s'occuper, mais l'esprit est souvent ailleurs. Pas très franche, mais bonne. Elle dit toujours comme la personne avec qui elle se trouve. Elle n'a pas le courage de son opinion.

Dévouement, générosité. Elle peut tout donner pour faire plaisir aux autres. Délicatesse et discrétion.

CLAUDINE.—C'est une jeune fille gaie' enjouée, pleine d'entrain, qui aime à rire' à s'amuser et à amuser les autres. Elle est intelligente et a beaucoup d'esprit naturel : elle sait toujours s'en servir à propos.

Elle observe beaucoup ; elle ne laisse rien passer sans en faire un peu son profit.

Délicatesse, tendresse pure et immatérielle, sens artistique bien développé. Elle est tenace, patiente et mène à bonne fin tout ce qu'elle entreprend. Une petite pointe d'envie qu'elle sait réprimer à temps heureusement. Pas très expansive, elle parlera beaucoup mais pas pour raconter ses histoires personnelles car elle est prudente même un peu défiante. Elle a du goût pour les soins du ménage et y met toute sa bonne volonté.

LINE.—Jeune fille intelligente, débrouillarde, très active ; elle est adroite et vient à bout de tout ce qu'elle entreprend car elle est tenace et persévérante.

Elle est très prompte et cultive souvent une idée de vengeance quand quelqu'un lui fait de la peine. Heureusement qu'elle n'en fait rien car le raisonnement prend le dessus et elle oublie vite.

Elle est aimable pour les personnes qui vivent avec elle car elle fait tout ce qui est en son pouvoir pour leur être serviables et les rendre heureuses.

C'est une nature dévouée, généreuse, elle est satisfaite de sa situation et devant les épreuves et les contrariétés de la vie elle paraît toujours se résigner à son sort.

MEDERIQUE.—Elle est douce, charmante, un peu faible de volonté. Pour ne pas déplaire aux autres, elle sacrifie volontiers ses idées qui d'ailleurs ne sont pas encore très formées.

Beaucoup d'ordre, très particulière, gaie, enthousiaste, très jeune de caractère.

Elle est active, débrouillarde. Un peu vaniteuse comme toutes les jeunes filles mais pas d'orgueil.

Généreuse, dévouée, un peu défiante. Pas très expansive, elle parlera des choses qie tout le monde connaît, mais ses petites affaires intimes elle ne les conte pas à personne.

Sans toutefois manquer de franchise, elle reste impénétrable même pour ceux avec qui elle vit.

MON REVE.—C'est une jeune fille qui espère trop de la vie ; elle se prépare mille désappointements. C'est une bonne enfant, pleine d'enthousiasme et qui s'attache comme un petit lierre à toutes les personnes qui lui témoignent de la sympathie. Elle a peu de véritables amies à cause de son esprit de contradiction qui la rend souvent désagréable.

La volonté est très forte et va quelquefois jusqu'à l'entêtement.

Très intelligente, elle a de l'ordre et beaucoup de goût pour les arts et elle les cultive avec succès.

Elle est adroite et active. Elle est franche mais ne se raconte pas.

Elle est orgueilleuse et supporte très mal d'être trouvée en faute.

C'est une jeune fille habituée à l'ouvrage de routine ; elle est encore jeune je crois.

SANCTA CATHARINA.—La bonté n'est pas la qualité dominante de Sancta Catharina quoiqu'elle n'en soit pas tout-à-fait dépourvue ; elle a une certaine jouissance à se venger surtout quand son orgueil a été blessé. Un peu agressive et méfiante, elle est toujours sur le qui-vive et prête à répondre aux gens qui peuvent la contredire.

Elle est d'une tenacité remarquable et je serais fort surpris si elle ne menait pas à bonne fin tout ce qu'elle entreprend.

Pas très communicative, elle ne fait pas part de ses impressions souvent par manque de sympathie ou encore par timidité.

Elle a de l'ordre, de la réserve. Elle est affectueuse mais peu démonstrative.

Absence complète d'expansion, elle en souffre je crois.

LA MALBAIE

La Malbaie fait songer à la Suisse' c'est l'un des plus beaux sites de notre Province. Tous les jours on y découvre des paysages nouveaux et enchanteurs.

Mon cœur se serre lorsque je passe devant la maisonnette de Laure Conan en songeant que sa plume est brisée pour toujours. C'est une grande perte pour les lettres canadiennes françaises.

De ma fenêtre, au Château Murray, à la Pointe-au-Pic, ou domine le majestueux Saint-Laurent aux aspects changeants. Calme comme un miroir il prend des teintes de saphir et d'émeraude. Le vent agite ses eaux, il déferle avec fureur ses vagues frangées d'argent. Tantôt le soleil y jette l'or à profusion et l'on regrette que cela ne soit qu'un mirage. L'on chargerait alors d'innombrables barques qui voglueraient sur les mers et les fleuves, jetant l'or à pleines mains pour soulager toutes les souffrances, toutes les misères.

Le cri des mouettes semble par moment une plainte presque humaine ; il nous dit que la lutte pour l'existence est âpre dans tout l'Univers, depuis le plus infime insecte jusqu'à l'homme. Elles viennent par centaines vis-à-vis la Pointe-au-Pic,

POURQUOI NE PAS PARAITRE PLUSIEURS ANNEES PLUS JEUNE QUE VOUS L'ETES REELLEMENT ?

Quelles que soient les imperfections de votre visage, nous pouvons les faire disparaître en peu de temps.

Le Régénérateur du visage du docteur Rugio et l'huile pour les muscles stimuleront la circulation, renforciront vos muscles et élimineront les lignes et les rides. Cette préparation adoucit la peau la plus rude, vous faisant paraître plusieurs années plus jeune. N'attendez pas. Commencez aujourd'hui.

Prix $2.50 la bouteille ; huile pour les muscles, $1.00 le pot.

SALON PARISIEN
4922 SHERBROOKE OUEST
Tel. Westmount 4440.

La Magnésie soulage vos Indigestions

Ne fatiguez pas l'estomac avec des stupefiants ou digestifs artificiels

Ceux qui souffrent d'indigestion, de brûlures d'estomac, etc., ne suivent plus des régimes désagréables ou ne prennent plus des digestifs artificiels, ils suivent l'avis des sages et prennent une cuillerée à café de Magnésie Bismurée dans un petit peu d'eau après chaque repas, leur estomac ne les fait plus souffrir et ils peuvent manger ce qui leur plaît tout en conservant une bonne santé. Ceux qui font usage de Magnésie Bismurée ne craignent plus l'heure des repas, car ils savent que toute bonne pharmacie tient ce merveilleux remède qui combat l'acidité de l'estomac et empêche les fermentations sans la moindre peine. Essayez vous-même, mais assurez-vous que vous obtenez la pure Magnésie Bismurée spécialement préparée pour l'estomac.

Qui de vous désire augmenter ses revenus ?

Nous avons besoin de percepteurs dans les grands centres, principalement Sherbrooke, Trois-Rivières, Shawinigan Falls, Joliette, Hull, Sorel, et tout chef-lieu de la Province d'au moins 5000 âmes.

A la personne hautement recommandée et qui ne craindra pas d'employer une partie de la journée à nous représenter, nous ferons des offres très intéressantes.

Prière d'écrire au gérant de la circulation de la Revue Moderne, donnant des références quant au caractère. Correspondance traitée confidentiellement.

se disputant les débris qu'apporte la marée. Leur vol gracieux nous fascine.

Il faut se lever dès l'aube du jour pour goûter la poésie des heures matinales. Tout est alors silencieux, c'est un calme apaisant. Lentement l'astre vainqueur monte à l'horizon qu'il nuance délicatement de jaune et de rose. Rien d'étonnant que le soleil ait été l'objet de l'adoration de la plupart des peuples primitifs.

Au Château Murray nous avons tout le confort moderne. Les vérandahs spacieuses permettent de s'isoler avec des amies. Dans le vestibule tous les soirs on brûle des bûches, dans des pièces de cheminées immenses, comme au bon vieux temps. La salle de danse est jolie et coquette avec ses abats-jours et ses tentures de cretonne, aux tons de pastels.

L'autre soir dans cette salle un missionnaire a montré des vues fixes de la Chine et du Japon, où il a passé sept ans. Il a vivement intéressé l'auditoire, qui était nombreux.

Le terrain en face du Château Murray est comme un immense tapis de velours et les arbres qui séparent de la route protègent contre les rayons trop ardents du soleil. De l'autre côté du chemin les terrains échelonnés jusqu'à la grève nous invitent à goûter le charme d'une lecture, tout en respirant l'air vivifiant et salin, bercés par le chant de la marée.

C'est au Château Murray, dans les cottages attenant à l'hôtel et aux alentours que se trouvent les résidences de l'élite de notre société canadienne française. L'honorable Rodolphe Lemieux, Sir Lomer Gouin ont des maisons princières dans des parcs magnifiques.

L'ex-président des Etats-Unis, le juge Taft passe toujours la belle saison dans sa superbe propriété.

Un américain a fait bâtir une maison, perchée sur le flanc de la montagne, dont le toit imite le chaume. La construction de cette bâtisse, qui ressemble à un vieux château normand, a coûté $30.000.

L'église catholique est à deux pas du Château Murray, de ma chambre j'aperçois la flèche élancée de son clocher.

Une église protestante, nichée dans la verdure, couverte de vignes, est un vrai bijou d'architecture ancienne.

Au club de golf les fervents de ce jeu et leurs amis peuvent s'y faire servir des repas appétissants.

En ce moment tous les hôtels regorgent, on y refuse de nouveaux pensionnaires. Il y a quatre cents personnes au Manoir Richelieu. Le commandant d'un croiseur, ancré dans la baie, Lord Ferguson, sa femme, ses jeunes filles ainsi que dix officiers sont au Château Murray. La Pointe-au-Pic possède un grand avantage, étant éloignée des villes, les enfants et les jeunes filles ne sont pas scandalisés par les couples, qui viennent passer les fins de semaine, dont les mœurs chassent les honnêtes gens de bien des hôtels de notre Province.

HENRIETTE TASSE.

"Le Petit Sabot de Noël"

PAR

MECHTILDE

Dans l'immense hôpital, il régne un peu plus d'activité. Les cœurs sont en fête... les pas se font plus joyeux et des rires voltigent dans les corridors sombres...

C'est grande fête, demain... c'est Noël, et les âmes exultent...

Dans sa chambre, toute blanche, sur son lit plus blanc encore, repose un petit canadien, las, infiniment las, et triste à pleurer...

Comme il se sent isolé, ce soir, dans ce grand sanatorium américain ! Comme il est loin du cher beau Canada, où la fête de Noël a plus de charmes que nulle part ailleurs !...

Rêveur, il s'en va revivre les Noëls d'autrefois et les souvenirs heureux l'enveloppent encore de leur douceur...

La Messe de Minuit qui laissait à son âme sensible en enthousiaste, tant d'émotion ravie... Le Réveillon, où il jouissait tant de la fête familiale !... Puis de se sentir jeune, plein de santé, d'avoir tout un avenir d'espoirs devant soi, comme c'était bon, et comme c'est loin maintenant !

Laissant tomber ses yeux sur son lit tout blanc, sur sa faiblesse, sur son isolement, il se met à pleurer comme un enfant et il pensait amèrement : — " Je suis seul, si seul sur la terre... Là-bas, au pays, qui songe à moi ? Personne ne m'aime ! — Personne ne désire mon bonheur !... J'irai toujours seul dans la vie, sans foyer, sans amour... Et je suis malade depuis tant de jours, tant de mois, que je suis las de souffrir et d'espérer... Je voudrais mourir !... "

Tout à coup, il entend des sons de cloches... C'est la Messe de Minuit qui s'annonce. Au pays de ses amours, les foules pieuses vont, l'âme en liesse, à la fête de l'Enfant-Divin.

Par sa fenêtre, il aperçoit un coin du ciel tout étoilé... La neige tombe lentement, lentement comme une semence de bonheur, et les cloches, là-bas, chantent toujours : " Noël ! Noël ! "

Soudain, la porte s'ouvre et une petite garde-malade, joyeuse et légère vient, maternelle, lui porter son sourire et un mystérieux colis.

— " C'est pour vous, petit, dit-elle. C'est le Bon Jésus qui en passant a laissé cela à votre adresse. Allons ! Chassez ces grandes ombres dans vos yeux, et riez, riez à la vie !... "

Elle s'en va légère comme elle est venue, et lui, avec des mains tremblantes, ouvre le petit paquet qui semble renfermer tout un trésor...

Il découvre, gentiment capitonné sur un lit de satin, un mignon petit sabot de Noël.

Tiens, on dirait qu'il s'échappe quelque chose de la chaussure jolie ?... Tout s'embrouille... il voit mal... mais soudain, toute lumineuse, lui apparaît la consolante... " ESPERANCE ".

De l'espérance ? — Et lui qui en avait tant soif ! — Lui qui venait de désespérer jusqu'à sangloter ! — Oh oui ! — Il voulait croire maintenant, espérer encore que la vie serait meilleure...

Mais il y a encore autre chose au fond du soulier mignon ?... Cette fois, aux yeux anxieux du petit malade, les lettres harmonieuses disent :... " SANTE ".

La Santé ? — Est-ce possible, mon Dieu ? — Je guérirais ? — Je retrouverais ma jeunesse et ma vaillance... mes rêves et mes ambitions ? — Oh ! c'est trop de bonheur !...

Mais le sabot mystérieux scintille toujours ? Qu'y a-t-il donc encore d'heureux à vivre ? — Et sous son regard qui s'embrume, rayonne : " L'AMOUR ".

Ses bras tombent... C'est trop, c'est trop de joie pour un seul jour. Est-ce bien vrai que l'amour viendrait auréoler sa vie ?... que lui aussi aurait un nid tout chaud... une ame pour l'aimer, le guider... et des petits oiseaux à chérir, à bercer ?...

Il suffoque, le pauvre petit malade, trop ému de tant de révélations heureuses.

Mais le trésor est donc inépuisable ? Il y a encore du mystère au fond du sabot divin ?... Et cette fois, en lettres étincelantes, il voit briller le... " BONHEUR ".

Son cœur palpitait follement... Il se sentait renaître... Quoi ! Il y aurait du bonheur encore pour lui, du vrai bonheur, du beau bonheur du bon Dieu ?...

Et lui, qui avait douté, tout à l'heure, qui s'était presque révolté !

Oh ! merci, Jésus de Noël, merci, disait le petit malade exilé, d'une voix émue, où tremblait sa joie... et de nouveau, il se met à pleurer, mais cette fois, les larmes étaient douces, elles étaient bonnes, c'étaient des larmes de bonheur !...

De jour en jour

Vous m'avez dit : " Partez demain.
Il faut que votre amour m'évite,
Mais ne m'oubliez pas trop vite."
Et vous m'avez tendu la main.

Tout votre corps tremblait en elle :
Je la sentais, entre mes doigts,
Ardente et peureuse à la fois,
Battre et frissonner comme une aile.

Mes yeux ont rencontré vos yeux
Brûlés de larmes contenues ;
Nos âmes se sont mieux connues
Dans ce long regard anxieux.

Nous sommes restés sans rien dire,
Tous deux, face à face, longtemps
Immobiles et haletants...
Puis, j'ai tâché de vous sourire.

Et vous, rassurée à demi,
Et cette minute suprême,
Vous m'avez attiré vous-même
Auprès de vous, d'un geste ami.

Et ce fut entre nous le tendre,
Le calme adieu de chaque soir...
Demain, je reviendrai m'asseoir
Chez vous, dans l'ombre, et vous attendre.

ANDRE RIVOIRE.

Pour les visages délicats qui ne supportent pas les savons

Les savons irritent les épidermes délicats,
les rougissent, les dessèchent
et favorisent les dartres et les rides.

Le LAIT INNOXA

ne maquille pas.
Il nettoie admirablement tout en soignant l'épiderme
et en assurant au teint une éblouissante fraîcheur.

Les PRODUITS DE BEAUTÉ .
des LABORATOIRES INNOXA, 22, Av. de l'Opéra, PARIS,
sont en vente chez tous les Droguistes, Salons de Coiffure
et Grands Magasins.

Dépôt Général : J. I. EDDÉ, New Birks Building, Montréal
Téléph. : Lancaster 2421-4913

Servez souvent les soupes Clark

elles sont délicieuses, nourrissantes et des plus économiques

Poulet
Légumes
Céleri
Pois
Queue de boeuf
Consommé
Julienne
Bouillon écossais
Pois verts
Bouillon de mouton
Mulligatawny
Soupe à la tortue
Tomates

Treize soupes délicieuses, faites votre choix

Chauffez et servez—c'est le seul travail que demandent ces excellentes soupes que les meilleures cuisinières peuvent difficilement égaler.

Chaque boîte donne trois ou quatre portions.

Seules les viandes inspectées par le gouvernement sont employées et le sceau "Canada approved" est sur chacune des boîtes de soupe à la viande.

Servez les soupes et les autres mets préparés de Clark, et "les cuisines Clark vous aideront" à avoir des meilleurs repas avec beaucoup moins de travail.

W. CLARK, Limited, Montréal

Etablissements à Montréal, P.Q., - St-Rémi, P.Q., et Harrow, Ontario.

FABRICANTS DES CELEBRES FEVES AU LARD CLARK, ETC., ETC.